

possibles

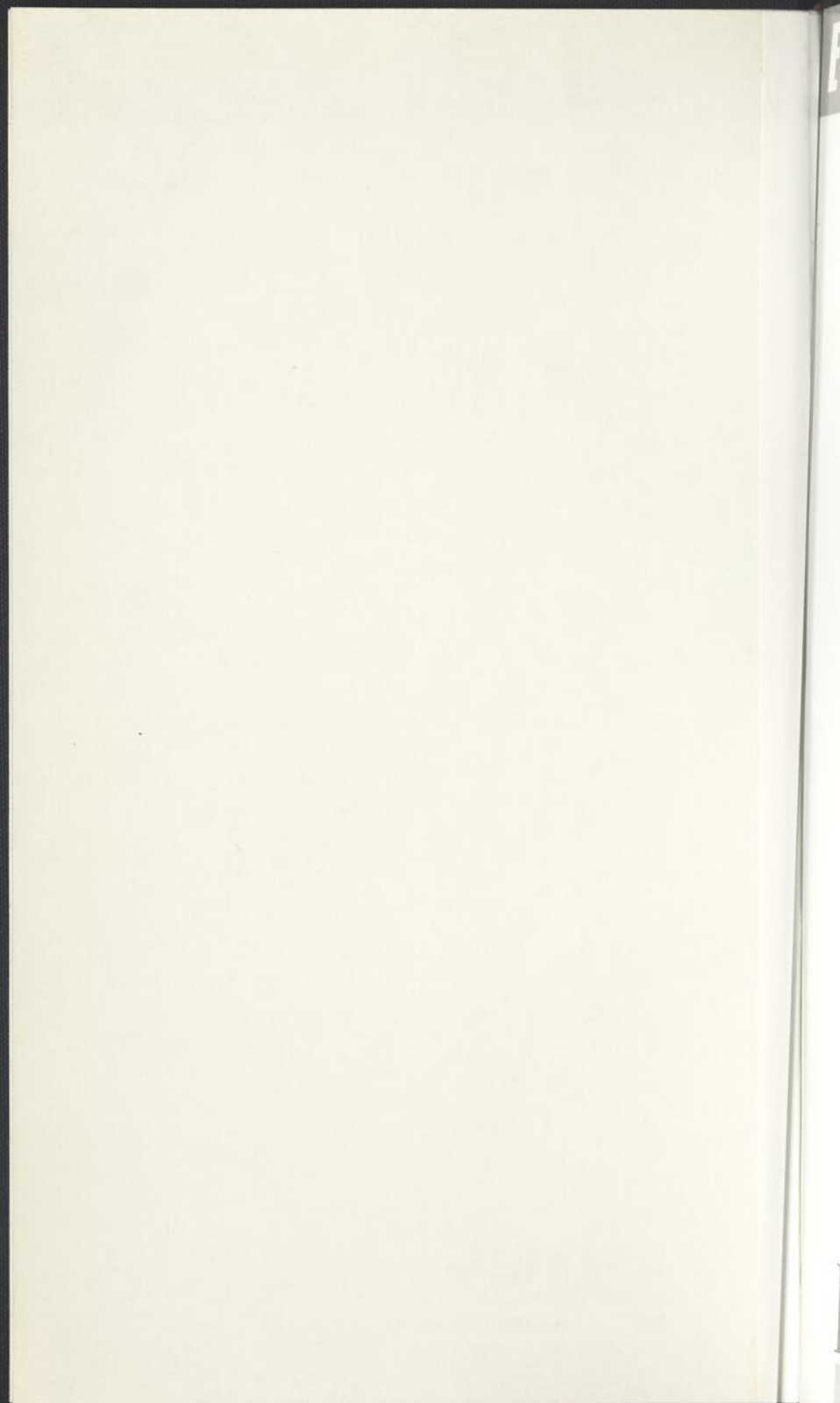
R
285

VOLUME 10 • NUMÉRO 1 • AUTOMNE 1985

S



E MAL DU SIÈCLE



LE MAL DU SIÈCLE

possibles

VOLUME 10 • NUMÉRO 1 • AUTOMNE 1985

Vol. 10
1985-86

4v.
208

possibles

B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

Comité de rédaction :

Rose Marie Arbour, Francine Couture, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Raymonde Savard, André Thibault.

Secrétariat et administration : Suzanne Martin

Collaborateurs(trices) :

Éric Alsène, Marie Bouchard, Roland Giguère, Gaston Miron, Marcel Rioux, Raymonde Savard.

Ont collaboré à ce numéro :

Anne-Marie Alonzo, Marie-Claire Blais, Michel Butor, Gaétan Brulotte, Paul Chamberland, François Charron, Michel Deguy, Madeleine Gagnon, Suzanne Jacob, Françoise Lalande, Claire Lejeune, André Major, Daniel Maximin, Line Mc Murray, Richard Millet, Jean Muno, Jean Royer, France Théoret.

Pour l'illustration :

Raymonde Godin

Numéro spécial préparé par

Lise Gauvin

La revue est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ).

Les articles parus dans la revue *Possibles* sont répertoriés dans RADAR (Répertoire analytique des articles de revues).

Les textes présentés à la revue ne sont pas retournés.

Possibles est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts du Canada.

Conception graphique et maquette de la couverture (Éclipse) : Nicole Morisset

Montage et supervision typographique : Claudé Poirier et Serge Wilson

Composition : Composition Solidaire inc.

Impression : Imprimerie L'Éclaireur, Beauceville

Distribution : Diffusion Dimedia

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec
D775 027

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada
ISSN : 0703-7139

SOMMAIRE

Pour une préface LISE GAUVIN _____	9
Menace intime MICHEL BUTOR _____	15
Pour avoir déjà conçu la vie MADELEINE GAGNON _____	25
Les calmars SUZANNE JACOB _____	37
La peur du neutre CLAIRE LEJEUNE _____	45
Ainsi vivre ou faire semblant ANNE-MARIE ALONZO _____	63
L'infirmière auxiliaire GAËTAN BRULOTTE _____	67
L'invention du réel FRANÇOIS CHARRON _____	81
Lettre au Roi des Belges pour lui faire part d'un complot JEAN MUNO _____	89
Une histoire de chasse ANDRÉ MAJOR _____	101

Dépossession MARIE-CLAIRE BLAIS _____	109
L'amie de Joseph Parker FRANÇOISE LALANDE _____	113
L'homme sentimental JEAN ROYER _____	121
D'une fenêtre sans éclat RICHARD MILLET _____	127
L'énigmatique PAUL CHAMBERLAND _____	137
L'art du contrôle neuro-psychique LINE MC MURRAY _____	143
Apostroph'apocalypse DANIEL MAXIMIN _____	151
Sans visage FRANCE THÉORET _____	157
Vers un scénario : « L'argent » ; ou « Tremblement de terre à L.A. » ; ou « La faille »... MICHEL DEGUY _____	167

Dessins

RAYMONDE GODIN

« Il n'est pas de dessin qui ne soit
un dessin. Mais ceux qui sont
un dessin. »

John Cage

« Il n'y a pas de dessin qui ne soit
un dessin. Mais ceux qui sont
un dessin. »

John Cage

« Les dessins ne sont pas à l'écriture,
mais à la lecture, puis à la dérive
entre les lignes, vers la paroi
de l'écriture, vers la lecture
à tout dire. »

De cette écriture, qui ne peut
être lue. »

John Cage

LES AUTEURS DES ARTICLES

Joseph Parker	121
FRANÇOISE CALANCA	
Richard Millet	127
RICHARD MILLET	
Paul Charrierland	137
PAUL CHARRIERLAND	
Line Mc Murray	143
LINE MC MURRAY	
Daniel Maximov	151
DANIEL MAXIMOV	
Frank Wilczek	157
FRANK WILCZEK	
La fille d'...	167
...	

Pour une préface

« Il est irritant de penser qu'on aimerait être ailleurs. Mais nous sommes ici, maintenant. »

John Cage

« Il n'y a pas de siècle malade, il n'y a que des malades dans ce siècle. »

Gaston Miron

« Les temps ne sont pas à l'abandon, mais à la réserve, pas à la dépense mais à l'économie, pas à la générosité mais à l'assurance, pas à toi mais à moi d'abord...

De cette déception-là, nul ne sera consolé. »

Annie Leclerc

Il est évident que le monde est en train de changer. Les nouvelles technologies ont révolutionné notre façon de vivre et de travailler. Les entreprises doivent s'adapter à ces changements pour rester compétitives.

John Doe

Il y a peu de temps encore, il y avait des métiers qui étaient considérés comme étant obsolètes.

Quelques idées

Le monde est en train de changer. Les nouvelles technologies ont révolutionné notre façon de vivre et de travailler. Les entreprises doivent s'adapter à ces changements pour rester compétitives.

Le monde est en train de changer. Les nouvelles technologies ont révolutionné notre façon de vivre et de travailler. Les entreprises doivent s'adapter à ces changements pour rester compétitives.

Quelques idées

Pour une préface

Il me faudrait, d'abord, expliquer. Dire que cela a commencé comme un jeu. Non pas un jeu de massacre, comme on aurait pu s'y attendre, mais un jeu sans pistes ni données initiales. Seulement le mal et seulement le siècle. Rien que cela ! Une contrainte cependant : ne pas avouer explicitement le mal, mais le montrer, le mettre en situation. Par un poème ou un texte de fiction, donner à voir plutôt que désigner. Mise en mots liée à l'expérience des maux. Autant que possible, éviter la glose. Le mal du siècle comme mode d'être, comme sentiment d'exister dans ce siècle. Suivre en cela l'exemple des écrivains du 19^e siècle.

Parler ensuite de ce siècle, qu'on dit passé. « Ce 19^e siècle, décidément, quelle époque-charnière avant l'époque-charnier, la nôtre », déclare Philippe Muray dans *Le 19^e siècle à travers les âges*. Malgré les Bastilles effondrées, la croyance au Progrès et le rêve qu'il y ait enfin une Histoire, le sentiment profond d'une perte, d'une dépossession. Stendhal, déjà, le premier de sa génération, se demande pourquoi les hommes ne sont pas heureux. « Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. », écrit Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle* (1836). Du mal de René (« J'étais seul, seul sur la terre »), à celui de Cha-

teaubriand et Rousseau, les signes de la rupture sont nombreux. Rupture originelle, née d'un divorce fondamental entre le moi et le monde. Certains, s'accommodant plus ou moins de cette rupture, chercheront dans les *Plaisirs de la Mélancolie* (Young) la quintessence de la tristesse. Pour d'autres, il s'agit de refaire le monde par la poésie, considérée comme le « réel absolu » (Novalis). Le désir d'unité mène Nerval des silhouettes rêvées près des étangs de Mortefontaine aux analogies des Chimères. D'autres enfin choisiront l'action directe, sociale, politique. Le poète se voit et se veut dans la Cité. Qu'on songe à Hugo, Lamartine. Le monde tel qu'il est ne lui convient pas. Il lui faut le remodeler. Entre l'occultisme et le socialisme, les deux grandes avenues du 19^e siècle, sa place est comme tracée naturellement. Les figures de Faust et de Prométhée dominent cette époque qui a voulu, peut-être plus ouvertement ou plus naïvement que les siècles antérieurs, pallier « l'incomplet de la destinée ». (Rousseau).

Que dire de celle-ci, la nôtre ? Époque des Star Wars, des granolas et du Concorde, du monde à bicyclette et de la Punk generation. Époque d'excès et de crises. Viols et détournements. Maladies étalées au grand jour. Renoncement aux systèmes et aux ismes. Systématisation des crises et des non-systèmes. Fast food. Au suivant. D'abord garder the beat. Le temps, c'est de l'argent. Don't worry, man. Surtout, ne pleurez pas. Don't cry, baby. Nothing's wrong. Dans l'Amérique reagannienne et dans l'empire qu'elle alimente, Narcisse¹ peu à peu supplante Sisyphe, toujours appliqué à rouler son rocher ridicule. L'absurde ? Connais pas. Peut-être faudra-t-il imaginer un jour Narcisse heureux. La question a-t-elle un sens ? Qu'est-ce que le sens ? Et pourquoi questionner ? Le monde est un miroir, dit Narcisse. Il suffit de savoir le (se)

1/ Christopher Lasch, *Le complexe de Narcisse*, « La nouvelle sensibilité américaine », trad. Laffont, Libertés 2000, 1979.

regarder. Mais dans cette chambre sans écho, dans cette surface trop lisse, amnésique, même l'intime est menacé.

Réécrire le titre au pluriel. Des siècles, donc. Des maux. Et des écrivains. Drôle de façon de commencer à fêter un dixième anniversaire. Entendu un jour : toute la littérature pourrait s'intituler ainsi. Reprendre encore le titre : anthologie de ce siècle. Propositions. Itinéraires. Éviter le définitif. Avouer que jusqu'à un certain point, le sujet est prétexte. Du Québec, de France, de Belgique, de Guadeloupe, des textes. Marquer ainsi l'appartenance. Élargir les frontières. Sans les nier.

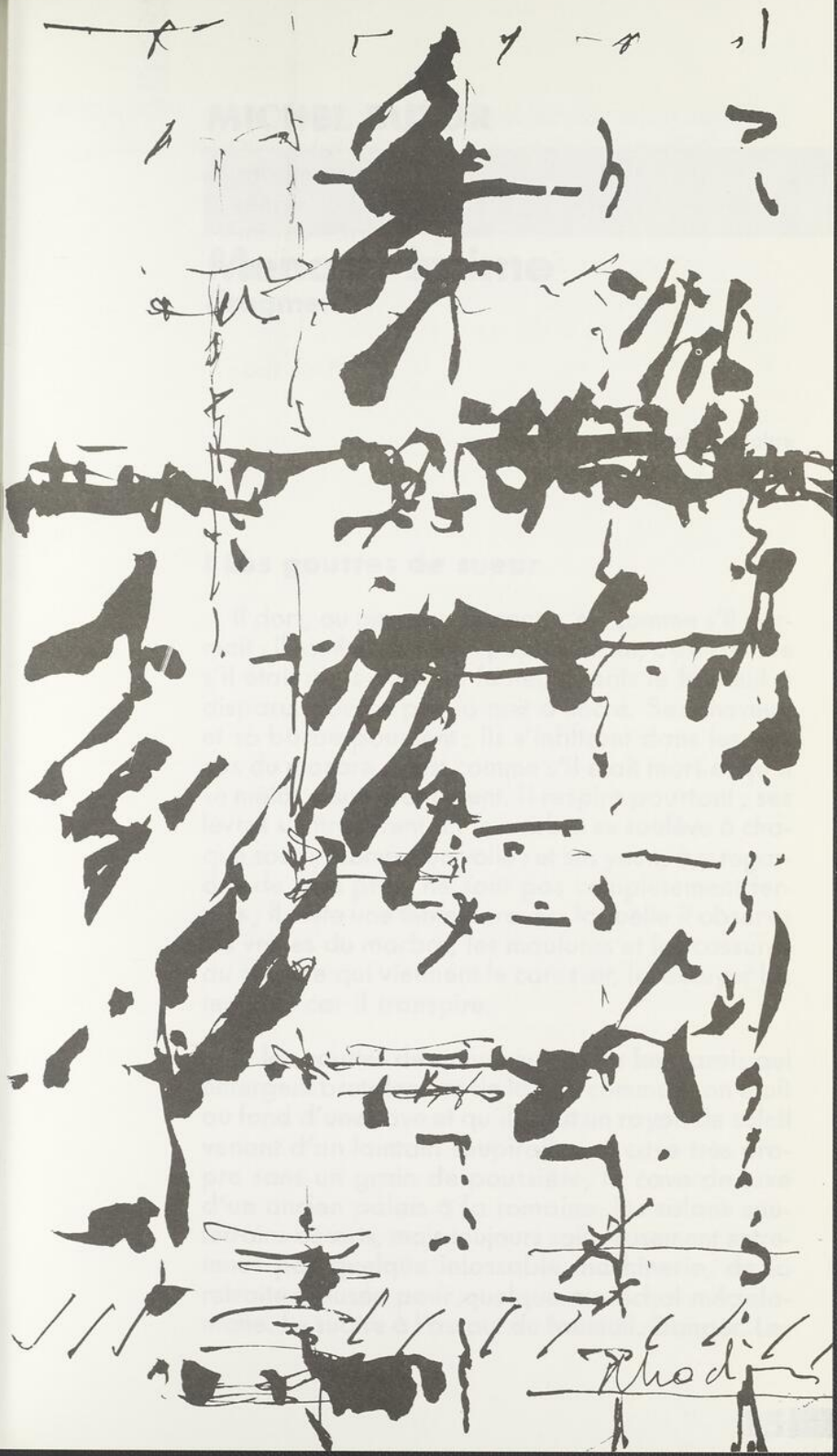
Lire ces textes. Plonger dans « ce cercle disons le siècle », « pas plus malade que les autres » (Gagnon). Briser le miroir, percevoir « entre le fauteuil et la peau d'ours », « les courroies (qui) se tendent sur l'abîme » (Butor). Pénétrer dans un « jardin zoologique écologisé » (Jacob) et concevoir dans la connivence du rire des femmes, le passage de l'état civil à l'état sauvage (Lejeune). À côté des cauchemars climatisés (Lalande, Brûlotte), des hantises obsessionnelles (Muno) et dans la jungle des villes (Blais), se demander « s'il n'y a pas de point qu'à la fin, s'il n'y en a pas » (Alonzo).

« Une main tenant les signes », décrire « les particularités physiques et métaphysiques de (sa) propre disparition » (Charron). Préserver l'intime « contre la rumeur » (Royer), donner le témoignage d'une pensée (Chamberland) ou s'adonner à l'art du contrôle neuro-psychique (McMurray). À cause d'un mal familial, l'écriture (Millet), conjurer les « peurs qu'on vous a faites » (Théoret), apostropher l'apocalypse (Maximin) et, en fin de parcours, proposer, comme le mendiant d'*Electre* désignant l'aurore, au coeur de la catastrophe, la réconciliation : « Le tremblement de terre abolit un tas de séparation, *confond* presque tout, mais *manifeste* les différences de type *amour*. » (Deguy)

Terminer la présentation, comme le numéro, sur le mot de Deguy. Relire tous les textes, puis écrire une préface à cette vaste tapisserie contemporaine, à ce dévoilement/déchiffrement des signes et symptômes du temps présent, préface qui inviterait à lire : « Les maux (mots) de ce siècle ».

Lise Gauvin

LES



Thodis

MICHEL BUTOR

Menace intime (fragment)

pour Jean Lecoultre

I Les gouttes de sueur

Il dort, ou plus exactement, c'est comme s'il dormait ; il est étendu, mais pas vraiment, c'est comme s'il était assis dans un fauteuil, mais le fauteuil a disparu, décoré par la nuit d'encre. Ses cheveux et sa barbe poussent ; ils s'infiltrent dans les veines du marbre. C'est comme s'il était mort et qu'il se mêlât à son monument. Il respire pourtant ; ses lèvres s'entrouvrent. Et le marbre se soulève à chaque soupir, comme un voile ; et ses yeux, à y regarder de plus près, ne sont pas complètement fermés ; il reste une fente à travers laquelle il observe les veines du marbre, les moulures et les cassures du marbre qui viennent le caresser, lui essayer les tempes, car il transpire.

Et les gouttes de sueur roulent sur les parois qui émergent brutalement de la nuit comme si on était au fond d'une cave et qu'il y eût un rayon de soleil venant d'un lointain soupirail, une cave très propre sans un grain de poussière, la cave de luxe d'un ancien palais à la romaine, les salons souterrains déserts, mais toujours soigneusement entretenus par quelque inlassable machinerie, de la retraite creusée pour quelque maréchal mégalo-mane. Le suaire à l'assaut du fauteuil. Danger. Les

bras des coussins s'écartent dans une voluptueuse agonie. Tache d'huile. Le corps qui s'y prélassait, s'est transformé en rocs et en tourbe, avec quelque chose d'animal encore.

Que parlé-je d'un rayon de soleil ? Aigreurs. C'est le rayon d'une lampe à arc que l'on aura oublié d'éteindre à des étages et des étages au-dessus. Et il ne s'agit pas non plus d'un soupirail, mais d'une brèche au beau milieu d'un plancher crevé par quelque bombe lors d'un complot avorté. Mais tout est calme ici ; plus un bruit ; seul le ronronnement d'une aération régulière et le léger sifflement de la descente oblique, toujours plus profondément dans les ténèbres au fil de ce rayon marbré. Élégamment la cime de la montagne profonde s'accoude pour laisser monter ses ronds de fumée. Malaise. La cime a jeté ses bottes contre les parois où elles ont laissé des taches de boue qui dégoulinent doucement.

Le courrier peut attendre. Picotements dans les jambes. D'abord un tour d'horizon dans ce sépulcre d'aluminium et de plâtre, aux fenêtres ouvertes sur les cascades et les préparations anatomiques. Le sifflement des cheveux dans les veines, fermentations, le claquement délicat des plis du veston léger sous cette caresse d'en-bas, des plis du col de la chemise qui s'agite sur le devant, tandis qu'elle est déjà marbre par derrière.

Et les ossements à l'intérieur du visage deviennent marbre en s'enfonçant, bourdonnements dans les oreilles, et il réussit encore à froncer les sourcils pour réfléchir son existence de marbre et d'encre, scruter la chevelure et la sueur des ténèbres. Deux maintenant ; assis par terre tous les deux ; l'un des pantalons s'irise. Rires étouffés. Les vieilles chaussures souples rendent l'âme. On se communique du blanc, des feuilles qui n'en sont pas, du papier qui n'en est plus.

Sortant le blanc devant le blanc, vite, creusant le blanc dans le mur de gravats, qui, devant cette manipulation, cet avènement du blanc, se met à s'iriser aussi, en donnant naissance à des touffes d'herbes et de poils. Jambes en l'air et mains pendantes, mais leurs têtes ont roulé sur le sol lointain le long des plis. Suppurations. Leurs visages se sont fendus ; tout cela s'est aplati jusqu'à s'enfiler sous une porte.

Les rochers se rompent comme des miches de pain dans les gifles d'air envoyées par le ventilateur, plus vite, puis s'étirent et se renversent. Alors de bouche invisible à oreille invisible on se transmet des informations sur la politique des steppes, boursouflures, les complots qui se trament dans les antichambres et les estuaires.

La sève suinte sur les classeurs, encore plus vite ; la machine à écrire bat le rappel de ses glaciers. Du bout des ongles aux lacets des souliers, tous les vêtements se mettent à briller. Une première page flambe, et puis l'autre. Les vagues se ressemblent et s'assemblent. Les odeurs passent. Les phrases s'enchaînent. On ne se lasse pas de lire cet envers, ce bord, cette tranche, de voir jaillir cette touffe, cette chevelure de significations, de s'y plonger, de s'y enivrer.

Encore cette couche, et celle-ci ; cette strate est la plus extraordinaire ; et je devine encore en-dessous quelque chose, et plus loin, et entre les deux. Non seulement feuilleter sans arrêt, mais feuilleter le feuillement. Tout un livre dans chaque feuille, tout l'arc-en-ciel dans chaque blanc, tout le blanc dans chaque nuance, tout l'arbre en chacune des graines, toute l'usine en chacun de ses produits, toute l'aventure en chaque dessin. On ne nous laissera certainement pas longtemps dans cette tranquillité. Explorons journal et atlas avant qu'ils nous soient confisqués. Notre magie ne peut qu'attirer l'attention. On commence à nous obser-

bras des coussins s'écartent dans une voluptueuse agonie. Tache d'huile. Le corps qui s'y prélassait, s'est transformé en rocs et en tourbe, avec quelque chose d'animal encore.

Que parlé-je d'un rayon de soleil ? Aigreurs. C'est le rayon d'une lampe à arc que l'on aura oublié d'éteindre à des étages et des étages au-dessus. Et il ne s'agit pas non plus d'un soupirail, mais d'une brèche au beau milieu d'un plancher crevé par quelque bombe lors d'un complot avorté. Mais tout est calme ici ; plus un bruit ; seul le ronronnement d'une aération régulière et le léger sifflement de la descente oblique, toujours plus profondément dans les ténèbres au fil de ce rayon marbré. Élégalement la cime de la montagne profonde s'accoude pour laisser monter ses ronds de fumée. Malaise. La cime a jeté ses bottes contre les parois où elles ont laissé des taches de boue qui dégoulinent doucement.

Le courrier peut attendre. Picotements dans les jambes. D'abord un tour d'horizon dans ce sépulcre d'aluminium et de plâtre, aux fenêtres ouvertes sur les cascades et les préparations anatomiques. Le sifflement des cheveux dans les veines, fermentations, le claquement délicat des plis du veston léger sous cette caresse d'en-bas, des plis du col de la chemise qui s'agite sur le devant, tandis qu'elle est déjà marbre par derrière.

Et les ossements à l'intérieur du visage deviennent marbre en s'enfonçant, bourdonnements dans les oreilles, et il réussit encore à froncer les sourcils pour réfléchir son existence de marbre et d'encre, scruter la chevelure et la sueur des ténèbres. Deux maintenant ; assis par terre tous les deux ; l'un des pantalons s'irise. Rires étouffés. Les vieilles chaussures souples rendent l'âme. On se communique du blanc, des feuilles qui n'en sont pas, du papier qui n'en est plus.

Sortant le blanc devant le blanc, vite, creusant le blanc dans le mur de gravats, qui, devant cette manipulation, cet avènement du blanc, se met à s'iriser aussi, en donnant naissance à des touffes d'herbes et de poils. Jambes en l'air et mains pendantes, mais leurs têtes ont roulé sur le sol lointain le long des plis. Suppurations. Leurs visages se sont fendus ; tout cela s'est aplati jusqu'à s'enfiler sous une porte.

Les rochers se rompent comme des miches de pain dans les gifles d'air envoyées par le ventilateur, plus vite, puis s'étirent et se renversent. Alors de bouche invisible à oreille invisible on se transmet des informations sur la politique des steppes, boursoflures, les complots qui se trament dans les antichambres et les estuaires.

La sève suinte sur les classeurs, encore plus vite ; la machine à écrire bat le rappel de ses glaciers. Du bout des ongles aux lacets des souliers, tous les vêtements se mettent à briller. Une première page flambe, et puis l'autre. Les vagues se ressemblent et s'assemblent. Les odeurs passent. Les phrases s'enchaînent. On ne se lasse pas de lire cet envers, ce bord, cette tranche, de voir jaillir cette touffe, cette chevelure de significations, de s'y plonger, de s'y enivrer.

Encore cette couche, et celle-ci ; cette strate est la plus extraordinaire ; et je devine encore en-dessous quelque chose, et plus loin, et entre les deux. Non seulement feuilleter sans arrêt, mais feuilleter le feuillement. Tout un livre dans chaque feuille, tout l'arc-en-ciel dans chaque blanc, tout le blanc dans chaque nuance, tout l'arbre en chacune des graines, toute l'usine en chacun de ses produits, toute l'aventure en chaque dessin. On ne nous laissera certainement pas longtemps dans cette tranquillité. Explorons journal et atlas avant qu'ils nous soient confisqués. Notre magie ne peut qu'attirer l'attention. On commence à nous obser-

ver depuis l'autre côté du terrain vague. On s'interroge sur ces irisations dans tout ce gris. On nous jalouse. Les rumeurs approchent. Il est grand temps de disparaître dans ce mur.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

II La ceinture de chanvre

Entre le fauteuil et la peau d'ours, les courroies se tendent sur l'abîme. Les coussins de cuir saignent aux coutures, et confient leurs doléances au veston de la falaise. Des pattes de lion grattent aux crevasses, griffes rongées, os en poussière. Le long des mousses des parements, les filets d'eau viennent nourrir des flaques dans les creux laissés par les discuteurs lors de la dernière soirée, lorsque le sol était continu, lorsque la salle était fermée, lorsque la fenêtre donnait sur la ville avec ses bruits de tramways et d'embouteillages. La pelisse du mur accueille les accoudoirs dans le frissonnement qui accompagne la neige jaunâtre couvrant les autres meubles. Autrefois tout cela pouvait se déplier, se démonter ; on trouvait devant des ressorts, des charnières, de la fibre de verre ; mais maintenant cela est tout rempli de crins de chevaux ou d'aurochs, de caillots de sang, de cristaux de soufre. Certains des poils de la fourrure se révèlent être des touffes d'herbe déjà séchées malgré la moisissure qui rôde.

Il dort. Le dossier passe une ceinture de chanvre autour de sa tunique pour se frotter, odalisque, contre le poitrail du sultan montagnard qui ouvre sa houppelande en rêvant de buildings administratifs, de graphiques sur les murs, de salons d'attente et de liasses de documents. Assis par terre près des barres vissées dans le sol, il communique avec la meule par son écharpe faite d'une gerbe de menus tuyaux qui s'enfilent d'abord entre sa chemise et son veston, mais traversent la toile pour se joindre à ses artères. Danger. Ainsi tous les prés de l'été fermentent dans sa méditation hau-

taine. Cicatrices. Une autre barre est vissée dans la paroi de la montagne couverte d'un épais édre-don de lichens.

Ses troupeaux viennent brouter moquettes et reliures. Obstacle. Il enroule les fils du téléphone autour des poignets et des chevilles des secrétaires. Retour au tempo primitif. Les secrétaires se roulent entre les casiers, prises de vertige devant tout ce métal qui sent le bouc. C'est à celle-ci que le bras invisible du sultan s'accroche lorsqu'il veut se lever pour cueillir quelque fleur d'ombre ou d'ambre. Danger. Son autre main n'est d'ailleurs pas entièrement visible. Étincelles. Cette autre main se volatilise à l'approche des barres horizontales qui peuvent éventuellement servir de marche-pieds, mais sont en général chauffées à blanc.

À peine si l'on distingue encore le nez un peu épaté, la moue un peu dédaigneuse. Aigreurs d'estomac. Les barres de métal elles-mêmes ne conservent pas leur identité jusqu'au bout. Les voilà embarqués tous deux, l'ingénieur montagnard et l'odalisque secrétaire, dans le fauteuil volant autour duquel ricanent tous les dentistes des nuages. Tache d'huile. Et maintenant il s'agit pour eux de franchir le pont de lanières au-dessus des tourbillons de bas nylon et de mégots.

Les corridors rugissent dans leurs dos. Picotements dans leurs jambes. Les rambardes auxquelles ils tentent de se raccrocher se gondolent. Assis maintenant l'un près de l'autre dans la loge du théâtre anatomique mobile qui est depuis longtemps la proie des flammes douces. Malaise. Le sang coule le long des plinthes, la lymphe irrigue les lambris.

Tissu contre tissu. Bourdonnements dans les oreilles. Le jersey de l'un touche le chamois de l'autre. Le lin répond au drap. Le velours caresse les fronces. Une épaisse volute à peine végétale tourne

en s'appuyant sur la hampe ou la rampe, tel un escalier qui chercherait à gravir lui-même. Fermentations. Il y a du foin aussi dans les tuyaux et les canalisations, de la peluche peut-être, de la limaille et du poussier ; tout cela est une alimentation pour nos deux méditatifs qui rêvent non seulement de paysages alpestres, mais de raffineries, de centrales.

La vague de métal lappe la rive des tissus, vite. Le masque des herbes sèches se lamente au-dessus des usines en construction ou destruction dans la vallée. Sur la scène l'inspecteur aux ailes de chauve-souris se penche sur les épaules de l'instituteur qui met à genoux le plus malingre des écoliers et le coiffe du bonnet d'âne. Rires étouffés. La fanfare municipale apporte son concours, et aussi l'harmonium du temple ou de l'église.

Les genoux de flammes de l'ingénieur sultan sont semblables à des fossiles d'éléphants ou d'ichtyosaures. Plus vite. Les replis de sa manche sont semblables à ceux de l'écorce d'une liane. Les pans de son manteau deviennent comme des rochers sur une plage. Dans la loge à côté les commentaires vont bon train. Ils concernent surtout le parterre dans lequel la police emmène un jeune couple, menottes aux poings. Les escalators sont en panne ; les ampoules clignotent aux lustres des foyers. La pluie bat les vitres des grandes baies qui donnent sur les magasins généraux, les aciéries et, derrière la fontaine arrêtée, l'ambassade des voisins de l'Est.

La sirène indique la fin de l'entracte. La piste centrale représente maintenant le hall de l'aéroport international. Des délégations s'entrecroisent. De très jeunes filles échangent des bouquets. Des chefs d'état à casquettes, accompagnés de leurs médecins favoris, s'embrassent et se donnent de grandes tapes sur les épaules, tandis que leurs épouses essuient des larmes d'émotion. C'est alors qu'un

jeune terroriste déguisé en manutentionnaire lance sa bombe. Un grand rire secoue la salle tellement la mise en scène est mauvaise. On fait tomber les rideaux de fer, et le directeur en frac vient s'excuser auprès du public pour l'incident technique qui l'oblige à interrompre la représentation. On distribue quelques rafraîchissements, et les loges-containers s'ébranlent les unes après les autres sur leurs plate-formes et leurs rails pour rejoindre leurs banlieues dorées le long du lent fleuve nauséabond.

III Les courroies se tendent sur l'abîme

Le suaire à l'assaut du fauteuil. Les bras des coussins s'écartent dans une voluptueuse agonie. Le corps qui s'y prélassait s'est transformé en rocs et en tourbe, avec quelque chose d'animal encore. Il suffirait d'un rien, d'un coup de pouce, d'un léger changement d'éclairage, d'un dérapage du crayon, et l'on trouverait là un chien, un porc, un chameau, une taupe ou bien, au moment où sonnent des cloches, un aigle, un taureau, un lion et un démon, avec leurs enfants, leurs familles, un grouillement minéral qui soulève de ses groins les étoffes pour y infiltrer ses pourrissements. Élégalement la cime de la montagne profonde s'accoude pour laisser monter ses ronds de fumée. Elle a jeté ses bottes contre la paroi où elles ont laissé des taches de boue qui dégoulinent doucement car la journée a été rude. Après avoir déboutonné son manteau de cuir et de pâturages, elle s'affale au milieu des moraines en comptant ses troupeaux de fantômes qui surgissent de chaque repli.

Entre le fauteuil et la peau d'ours, les courroies se tendent sur l'abîme. Le courrier peut attendre. D'abord un tour d'horizon dans ce sépulcre d'aluminium et de plâtre aux fenêtres ouvertes sur les cascades et les préparations anatomiques. Un peu de loisir, s'il vous plaît ! Un verre, un disque, un

brin de désodorisant. Nonchalant gardien au visage d'anthracite, avec un noeud de velours au sommet de la tête, qi lui tombe presque jusqu'aux lèvres, commissures entre deux blocs. Danger. La main levée qui cherche la nuque se trouve prise dans les racines d'une souche pétrifiée. Suppurations. Une autre bouche s'ouvre au sommet de la poitrine entre les revers du veston.

Il dort. Jambes en l'air et mains pendantes. Mais la tête a roulé sur le sol lointain le long des plis. Obstacle. Le visage d'anthracite s'est fendu. Tout cela s'est aplati jusqu'à s'enfiler sous la porte, et ce qui reste palpite, écume, bourgeonne et se brise, et ruisselle. Encore plus vite. Les coutures n'endiguent plus rien ; elles se tortillent elles aussi sous les coups de boutoir des éboulis. Et la phosphorescence fuse autour de l'impact. Danger. Pétrifié dans son doute par les sarcasmes du ciel féminin. Boursouflures. « Maintenant je pourrai brûler transquille-ment d'âge en âge.

Je vais pouvoir m'étendre et t'étendre dans un temps inépuisablement étendu. Impasse. Ma tête colonne ira te chercher par-delà les sphères disparues. Retour au tempo primitif. Et mes aéroli-thes graviteront autour des tiens bien avant que puissent s'aventurer dans nos régions les sauterelles étincelantes des astronautes. » Les rochers se rompent comme des miches de pain parmi les gifles d'air envoyées par le ventilateur. Obstacle. Les rochers s'étirent et se renversent, et plaisantent, et glissent leurs mains d'ardoises sous les jupes du mobilier qui gémit de toutes ses articulations de métal. Cicatrices. Le rideau tombe sur ces débordements de draps qui deviennent chairs.

La sève suinte sur les classeurs. Danger. La machine à écrire bat le rappel de ses glaciers. Aigreurs. Il ne manque à cette orgie moderne que l'hôpital, mais c'est la porte à côté. La pluie sur la peau dans les crevasses du caoutchouc. Étincel-

les. Ni chaud ni froid, mais la fatigue, les adhérences qui tirent, le sang coagulé qui tord les poils.

Les sifflets se répondent dans les étages des entrepôts. Picotements dans les jambes. Les poursuites descendent. « Tu m'as donné des yeux d'enfer pour considérer les ténèbres, des milliers de facettes pour réverbérer tes lueurs et murmures. » Tache d'huile. « Qui pourrais-je désormais craindre ?

Oui, j'étais bien loin de tes tourbillons, de tes mines et de tes prunelles, mais ta fureur, en me rendant si amoureux, t'a rivée à moi comme je n'aurais pu l'espérer. » Bourdonnements dans les oreilles. « Jamais la Terre ne pourra contenir nos enfants. » Ce sont comme de sanglantes affiches lacérées, avec des poignées de fibres agglutinées, des bribes de ceintures, des boutons en éclats. Malaise. Et l'odeur !

« C'est pourquoi mon chant d'antracite jaillit définitivement vers toi pour la surprise des générations. » L'immobilité grésille sur le terrain vague. Dans une vitrine un couteau de lumière détache un pan de cuir sombre près de combinaisons féminines qui brûlent doucement en grésillant. L'ampoule a dû claquer ; il ne reste qu'un liséré de braise qui dévore peu à peu en dégageant une fumée dont la suie se dépose sur la vitre ; une sorte de goudron ruisselle d'une fissure du mur et se répand sur le trottoir, collant aux semelles.

Des flammèches à peine chaudes montent le long des coutures qui se défont lentement ; les différentes pièces assemblées glissent sur la chair frisonnante (car il n'y avait rien entre elle et le manteau) et s'amoncellent en un tas qui se met à fondre dans la mare qui se creuse. Tout ce qui reste de peau, de poils, de viande honteuse et grelottante, s'accroche aux aspérités du mur qui gondole et s'affaisse aussi, exposé funèbre, planté de seringues

et de balafres. Le vautour de la ville s'affaire sur ce foie. Les arroseuses municipales nettoieront tout cela aux petites heures pour étouffer l'affaire. Ce ne sera qu'un chantier abandonné de plus, qu'un disparu parmi tant d'autres, qu'un déraillement s'ajoutant à la longue liste, qu'une rue encore devenant impasse, qu'une tentative perdue, qu'un malentendu, qu'un pas dans la nuit.

MADELEINE GAGNON

Pour avoir déjà conçu la vie

À la mémoire
de
Régis Gagnon
Claude Vivier
Guillaume Bigras

engouffrés dans la violence
de ce temps
et aux survivants

« Petits cimetières que nous sommes, ornés de ces fleurs de nos gestes futiles, contenant tant de corps défunts qui nous demandent de témoigner de leurs âmes. Tout hérissés de croix, tout couverts d'inscriptions, tout bêchés et remués par les innombrables enterrements de ce qui nous arrive, nous voilà chargés de la transmutation, de la résurrection, de la transfiguration de toutes choses. Car comment supporter, comment sauver le visible, si ce n'est en faisant le langage de l'absence, de l'invisible ? Et comment parler cette langue qui reste muette, à moins qu'on la chante éperdument, sans aucune velléité de se faire comprendre. » (Rainer Maria Rilke, lettre à Sophie Giauque, 26 novembre 1925)

« Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand » (Louis Aragon, *L'Affiche rouge*)

« Si l'on fait un sort allemand à l'horreur nazie, et non pas un sort collectif, on réduira l'homme de Belsen aux dimensions du ressortissant régional. La seule réponse à faire à ce crime est d'en faire un crime pour tous. De la partager. De même que l'idée d'égalité, de fraternité. Pour le supporter, pour en tolérer l'idée, partager le crime » (Marguerite Duras, *La Douleur*)

1.

Rivée au thème au titre décidé
De ne pas bifurquer
M'y tenir le rêve
Juste ce qu'il faut
C'est-à-dire totalement
Ce mal dans la poésie m'apparaît
C'est là que je vois mieux
Vol patient de la mouette
Qui franchit les espaces et le
Temps d'un seul mouvement d'ailes
À la ligne
Toujours recommencé

Pour
avoir
déjà
conçu
la
vie

2.

À trop lire le tableau
Ou le film
On ne voit plus
D'un seul trait de plume
Le dessin
Pendant toutes ces années
Il me semble en avoir échappé
Des parcelles et le regard
Aujourd'hui
Du geste tracé refait le cercle
Ou encore la spirale toute autre
Figure fera
D'un cercle disons le siècle
Pas plus malade que les autres

3.

Oui je sais bien
Les machines qui peuvent détruire
Toute machine tout corps
Mais au-delà maintenant
La parfaite conscience de la fin
Épouse tous les recommencements
Comme en amour quand ça reprend
Un ciel est franchi
Ce matin celui de Montréal
Quand l'autobus est bondé
Je me fais passagère
Du premier oiseau
Qui s'en vient

Pour
avoir
déjà
conçu
la
vie

4.

Le tracé correspond
À l'inimaginaire
Aucune fiction future
Jamais ne parvient à ces hauteurs
J'ai l'orgueil de la découverte
Ici tout de suite calmement
D'une catastrophe dépassée
Simplement par l'oeil qui voit
Et l'oreille qui entend
Pendant que se crée l'objet du rêve
Le corps tactile capte ce qui jouit
L'intelligence s'occupe du reste
Je veux vivre longtemps

5.

Le sixième sens la poésie
Celui affûtant tous les autres
Au moindre crépitement les ouvre
J'aime être là en ce siècle
Où parlent les femmes
Ce qu'elles ont à dire ne fait pas
Si mal que ça quand on se donne
La peine d'entendre la chair
Des mots qui changent l'ordre
Des choses courant à tous
Vents offerts à la palpitation

Pour
avoir
déjà
conçu
la
vie

6.

Ce rythme-là s'est donné tout seul
Comme en amont de la mort s'offrent
Les mots d'amour la mort la
Sauvage orchestrée sauvage
Polyphonie
Avec elle l'histoire n'a pas
Tout prévu pour une fois
Y penser en passant
Nécessaire de penser le hasard
À partir de l'accident

7.

Je sais bien les pouvoirs
Ceux-là que l'on nomme
Saturés à vomir
Et qui se tiennent à distance
De nous la traîtrise de tout temps
S'est regardée en face
Et devant les moyens amplifiés
Affinés la poésie s'amène
Avec ses doigts de fée et la bouche
Qui hurle il n'est pas de demi-
Mesure pour la bête assaillie
Gardienne d'une maison où dorment
Pas trop inquiets les enfants

ES
Pour
avoir
déjà
conçu
la
vie

8.

Conquérir l'espace pour vaincre
Le temps ça se défend
Et si l'ultime destruction vient
Encore au bord du gouffre je
Chanterai encore quand
Nous aurons compris que la fin
Des temps n'existe pas mais
Seulement alors se percevrait
Le temps sans fin c'est ça que
Je chanterai l'inconcevable
De la fin du temps
Pour avoir déjà conçu la vie

1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

Compteur l'apporte pour
la terre en se déband
Et si l'homme destination
Encore au bord du gouffre
Chaque fois qu'il y a
Mais on ne connaît que
Des temps anciens qui
Surement on se souvient
Le temps sans fin de
Le chancel l'homme
De l'air du vent
Tout pour être content

Handwritten text in a cursive script, possibly a letter or a page from a manuscript. The text is written in dark ink on aged paper. The handwriting is dense and somewhat illegible due to the cursive style and some fading. The text is arranged in several lines, with some words appearing to be "JACOB" and "Benedictus".

Handwritten text in a cursive script, possibly a letter or a page from a manuscript. The text is extremely faint and illegible due to fading or bleed-through from the reverse side of the page. The script appears to be a historical form of a European language, possibly Italian or Spanish, given the cursive style and the presence of some recognizable characters like 'L' and 'S'.

Les calmars

« Je pourrais être en train de raconter la même chose que Fabienne, je pourrais. Je pourrais accaparer toute l'attention en inventant de toutes pièces une histoire basée sur la série des détails qui justement empêchent l'histoire d'avoir lieu, qui forment la trame du non-lieu où je végète, ancrée dans l'obsession de ce qui pourrait arriver. Nous passons tous à côté de la vie, à côté des choses. Ou plutôt, ce sont les choses qui passent à côté de la majorité d'entre nous. Fabienne parle comme si elle était la seule à s'être un jour entravée dans une fermeture-éclair. Il est arrivé à tout le monde de n'être pas arrivé à saisir une occasion d'être héroïque par la faute d'un orgelet, d'un ongle sale, d'une barbe gênante, d'un sac trop encombrant, d'un pantalon trop étroit, d'une odeur imprévue et incontrôlable. Pourquoi faut-il que Fabienne nous assomme avec un récit d'événements qui n'en sont pas, au contraire, qui sont le ratage même, l'humiliation, l'impuissance, la paralysie, la maladie de l'événement, qui en sont le non-lieu ? Si je me laissais entraîner à raconter l'histoire du train, je me sentirais en faute, coupable d'ingérence dans une réalité définitive et fermée, puisque je ne ferais que développer, autour d'un fait achevé auquel je n'ai pris aucune part, pourquoi et comment j'ai échoué à y prendre part. Fabienne s'approprie le drame de la rue Sanguinet en l'utilisant comme décor pour nous convaincre que son impuissance

à agir a été le grand rôle de ce drame, alors que la réalité est que Fabienne n'y a joué aucun rôle. Elle ne semble éprouver aucune gêne à fabriquer sa réalité présente à partir de son absence flagrante de réalité, et à accumuler ainsi les non-lieux en les superposant. Si ce procédé est hilarant dans les films muets, le sérieux dont nous accable Fabienne a de quoi me priver d'appétit.

« Je me demande comment ils réagiraient tous si j'enchaînais avec l'histoire du train. Et d'abord, par quel élan est-ce que je pourrais me sentir soudain poussée à dire ce qui ne s'est pas passé ? Pour faire pâlir le non-événement de Fabienne par une aventure où le non-advenu serait encore plus violent ? Pour entrer dans l'escalade de la stupeur qui nous menotte muets à un défaut de nos fermetures-éclairés ? Pour établir des degrés d'intensité du non-vécu, du non-agi, de l'impuissance ? Ou serait-ce pour exorciser la série des coïncidences qui me tiennent à l'écart de la scène du réel, que je me lancerais dans un tel récit ? Je ne serai jamais pas même un de ces chiens écrasés qui font la nouvelle. Je ne serai jamais un fragment de l'actualité, sauf incluse dans un chiffre qui me regroupera statistiquement parmi les abonnées à Oxydol. Fabienne m'exaspère avec cette façon d'examiner les calmars comme s'il y avait une seconde vérité des calmars, une seconde, une troisième, et à l'infini. Elle nous donne l'impression qu'on pourrait faire une découverte qui révolutionnerait notre idée des calmars. En fait, ces calmars sont tout à fait des calmars. C'est Fabienne qui n'est pas tout à fait Fabienne qui me gâche le plaisir de savourer calmement et paisiblement mes crevettes », pensait Sylvie qui s'était réjouie quelques heures à l'idée de fêter la canicule à une terrasse où on servait des fruits de mer, avec Marc, Simon, et Fabienne.

« Fabienne m'atteint au cœur d'une région de moi-même dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence, pensait Simon. Fabienne se doute-t-elle que

mon attention n'arrive pas à se fixer sur l'événement dont elle parle et dont elle semble avoir été l'héroïne ? Je ne saurais pas du tout répéter ce qu'elle raconte parce que l'anecdote ne me parvient pas. Je suis tout à la fascination dans laquelle me plonge le réveil de cette région intérieure, sa lente et intime vibration étrangère qui diffuse du dedans jusqu'à mon épiderme une sorte d'hélium qui m'affranchit de ma propre platitude. Fabienne émet un appel dont elle n'a pas conscience ; c'est une musique. Elle est en train de jouer une partition qui soulève de lourdes nappes de sommeil dans le but de jouer, ne serait-ce qu'une seconde, d'une aube ou d'un crépuscule de plus avant de mourir. Fabienne est aussi acharnée et désespérée que Schubert dans la Fantaisie à quatre mains, aussi envoûtée, aussi étonnée. Elle voudrait se fondre dans le flux indifférencié de la lumière, elle voudrait échapper à jamais à son individualité qui est toute résumée dans cette manière unique qu'elle a de piquer ses calmars un à un et de les porter à sa bouche entre deux sons, mots ou phrases qui deviennent eux-mêmes des calmars, pendant que son regard flâne sur nous et nous effleure. Ce regard qui flâne pendant que la main flotte comme une leurre dans un lac, est unique. Fabienne n'accepte pas que ce soit précisément ces gestes-là, ce regard et cette voix, qui, à mes yeux, font d'elle un être unique. Elle se révolterait, elle me traiterait des pires noms si je lui répétais que je n'ai aucun moyen d'apprécier sa pensée, et qu'à la limite, je ne crois pas que cette pensée contienne une seule articulation qui puisse exciter ou nourrir la mienne. Est-ce que je suis injuste ? Est-ce en quelque sorte une trahison de ma part que de l'écouter ainsi pendant des heures, hypnotisé par la magie de ses gestes, alors qu'elle travaille avec tant d'ardeur à clarifier une idée pour nous la transmettre ? Lui faire l'aveu qu'il y a quelque chose d'infiniment consolant, un baume parfumé, aérien, qui transpire de son existence et qui m'est plus précieux que la Fantaisie à quatre mains de Schubert

me serait fatal. Fabienne ne voudrait plus me revoir. Je suis prêt à commettre toutes les bassesses pour être en présence de Fabienne, mais lui en expliquer la raison serait me condamner à ne plus jamais sentir vibrer en moi cette étrangeté auprès de laquelle les plus grandes idées pâlisent et se ternissent. »

« Si je changeais de table un instant pour nous observer à la dérobée, qu'est-ce que je verrais ? Un quatuor de violonistes en train de zigonner dans un vide d'air, un quatuor de baleines expirant dans un bassin à menés, un quatuor de clarinettes allergiques au pollen de mélilot, et je ne soupçonnerais pas que l'homme qui porte la chemise bleue à palmiers jaunes se meurt d'une sainte envie de se mettre à hurler. Je me disais que ces gens n'ont rien de mieux à faire ensemble que des Bar-B-Q. Des Bar-B-Q. sémiotisés. Je leur conseillerais de rentrer dans leur jardin, en alléguant qu'ils déparent la terrasse, qu'ils coupent tout appétit à la clientèle.

« La chemise bleue à palmiers jaunes, c'est moi, c'est Marc Forêt, Marc Forêt, c'est moi, quelle débilite que cette pensée que je viens d'avoir à mon sujet, tant pis, il faut bien laisser une ou deux fois par année ses propres pensées en liberté. Pourvu que Sylvie ne se laisse pas emporter à son tour dans le récit des péripéties du drame dont elle a été l'absente, pourvu que Sylvie s'en tienne à ses crevettes qui ont l'air parfaitement délicieuses et qu'elle renonce à se faire frémir elle-même par cette histoire du train dont elle n'a eu connaissance que grâce aux journaux, merde, uniquement par les journaux. Il aurait fallu que la presse parle du scandale du wagon, de l'agression du wagon, et non pas de celui du train, car il ne s'est rien passé dans le train, mais dans le wagon, bel et bien dans un wagon, ce qui me donne raison de soutenir mordicus qu'il ne se passe jamais rien sur cette ligne

de métro, rien du tout, pensait Marc Forêt, chemise bleue à palmiers jaunes.

« Moi, je suis un agresseur. Je suis un guerrier. Je suis à moi tout seul une Formule-A lancée vingt-quatre heures sur vingt-quatre à plein gaz, sur la piste qui va de ma tribune à mes étudiants. Je suis un modèle compact d'agressivité, et je descendrais volontiers mon directeur de banque pour la seule et unique raison que ses robots n'ont jamais fait une seule erreur sur mes comptes et que nos chiffres s'entendent. L'annonce de chaque hold-up, de chaque séquestration de banquiers me remplit d'une satisfaction sans borne. Si je ne me tourmente pas avec la question de savoir si je fais ou non partie de la cause globale de la criminalité sur cette planète, c'est que je suis convaincu d'en être absolument. Je ne suis pas un joggeur moi, et les braqueurs m'expriment fidèlement, ils sont les porte-parole les moins véreux, les plus efficaces dont j'aie pu rêver. Fabienne n'osera jamais affirmer son désir de meurtre, de vengeance. Je sais qu'elle peut tuer quiconque touche à son enfant, mais elle trouve plus humain de tuer par l'analyse que par un fusil. En échange de cet échange, elle voudrait être responsable du drame qu'elle a choisi pour la représenter, celui de la rue Sanguinet. Comme elle n'est responsable d'à peu près rien sur cette planète à l'exception de ce qui est décrit dans sa convention, où peut-elle trouver la culpabilité nécessaire à la justification de ses dix ans d'analyse ? En fait, la seule chose dont elle devrait répondre serait de sa propre beauté, qui est bouleversante, de son propre charme, qui donne le goût de lever des armées pour s'attaquer à l'impossible, aux inaccessibles coffrets de sûreté. Eh bien non, elle tente d'échapper à notre irresponsabilité statutaire en épilouant sur la tétanisation. En dépit de l'esthétique de la fragilité qu'elle a inventée pour réduire les ravages causés par sa beauté, qui me les castre et qui impose au plastic des simagrées de porcelaine, Fabienne est

saisie d'une sorte de transe grossière de mastication dès que le violeur, ou le bourreau, ou le cancer, ou la démence, frappe dans sa rue, dans sa ruelle, ou même dans son quartier. Grottesque. Même les calmars se bidonnent en prenant des airs de deuxième degré. Je voudrais vivre, j'aurais voulu vivre, je veux hurler que je veux vivre sans risquer qu'un abonné me racolle pour me proposer une séance de rebirth, car si c'est pour continuer de mastiquer du calmar au deuxième degré, ils peuvent se mettre le rebirth là où tu penses, tas de fascistes et d'épeurés par les microbes et par la fin du monde. Je veux vivre », conclut Marc Forêt posément, après avoir eu recours à une technique respiratoire que lui avait enseigné Sylvie pour reprendre son calme.

« Sylvie s'obstine à me jouer la comédie de la crevette délicieuse au lieu de prendre le relais », se disait Fabienne, « je suis coincée dans mon propre flot de paroles comme sur une piste d'épreuves cyclistes, tentant en vain de passer le relais à mon équipier, lequel pourrait n'être que Sylvie, en l'occurrence.

« Il n'y a rien à faire, j'ai été dressée à ne pas laisser tomber, à ne rien abandonner en route quoiqu'il arrive. Sylvie me regarde ramer et m'épuiser dans mon numéro, elle ne laisse percer aucun signal de complicité ou de connivence. Ils simulent tous, y compris Sylvie, une si parfaite attention qu'elle en devient la preuve de leur distraction. Ils sont chacun ailleurs. La prochaine fois qu'on voudra fêter une canicule, je viendrai avec mon Walkman et j'écouterai le concert de Keith Jarrett à Köln. Je ne suis jamais allée à Köln. Je pourrais être à Köln en ce moment. J'écouterais Keith Jarrett avec mes écouteurs, voilà ce que ferais à Köln. Et cette pensée me fait doucement rigoler, rigoler toute seule au fond, dans ce qu'il me reste d'intimité après avoir viré mes gants à l'envers pour

fouiller les graines de sueur qui intéressent la psychanalyse.

« Je crois que je préfère une situation aussi morbide que celle-ci à ma solitude sans contour, comme si ces parois molles et insignifiantes que forment Marc, Simon et Sylvie me permettaient d'écouler un peu de l'énergie qui m'intoxique à force de stagner dans mes nerfs, comme si je me sentais hissée dans l'embrasure d'une fenêtre pour secouer un peu de cette paresse, de cette léthargie où je m'enlise chaque jour davantage. Sylvie pense dur comme fer qu'il est temps de refuser de se laisser empoisonner par les agents des diverses pollutions extérieures. Moi, je pense au contraire que ce sont toutes nos machines intérieures qui continuent à produire alors que leurs produits sont tombés depuis longtemps dans la même désuétude que le charbon qui nous intoxiquent. Nous sommes contaminés par nos propres stocks d'énergie rancie et sûrie. Nous nous lançons les uns sur les autres pour déverser, le temps d'un festival du homard ou d'une thérapie de groupe, ce qu'il faut pour ne pas en crever. Ou alors, on s'obstine, comme moi, on s'acharne sur un fait divers pour lui arracher le secret qu'il semble détenir.

« Je sais, Sylvie sait, Marc sait, Simon sait que nous sommes enfermés dans un jardin zoologique écologisé, c'est-à-dire sans cage. Nous savons que nous sommes administrés, que nous n'avons pas accès au moindre piton qui sert aux stratèges de nos besoins à y répondre statistiquement. Moi, je fais comme les singes, je fais semblant qu'il y a de quoi grimper dans les rideaux. J'essaie de me garder en forme dans l'espoir de retrouver un jour la plaine maigre ou la jungle inextricable que nous devons nous mettre à déchiffrer pour survivre. Si Sylvie voulait bien se donner la peine de comprendre que je suis mue par une agressivité animale, et non pas cérébrale ou intellectuelle au sens où elle l'entend, elle prendrait le relais. Elle ne s'est

pas moins passionnée que moi pour les survivants des camps de concentration. Maintenant qu'elle a dégusté ses crevettes, j'aimerais bien qu'elle m'offre la chance de penser à mes calmars. Qu'est-ce qu'elle attend ? »

Sainte-Trinité comme au nom des Lumières de la Raison.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Cette radicale *démoralisation* de l'être ne va pas sans un péril extrême puisqu'il fait du penseur de fond un explorateur de la *dépression* psychique, un « horrible travailleur » et un combattant solitaire. Un poète ne peut survivre à grande profondeur où la distinction du bien et du mal s'est perdue, il ne peut échapper à l'attraction de l'*état sauvage* que s'il redécouvre en soi la logique propre à l'imaginaire humain, le principe d'analogie qui ordonne l'interaction des quatre dimensions psychiques. Il entre ainsi dans le secret de l'autogénération, dans la grâce de la vie elle-même.

Il y a donc un seuil d'intensité de l'être au-delà duquel ses contradictions se perdent dans un processus d'annulation des opposés, une spirale involutive qui ramène le psychisme au degré zéro de la forme (au centre de la dépression), à ce POINT d'explosion de soi où se libère dans le sang la violence pulsionnelle du commencement, la lumière portée par l'éclair initial de la conscience de soi (puissance mythifiée dans la figure de Zeus).

Si la présence d'esprit a pu s'imprégner du mouvement de défiguration des formes (l'oeuvre au noir), garder la mémoire involutive du mourir (le fil de devenir nul), elle sera capable de maîtriser leur transfiguration, de mettre en oeuvre la poésie qui puisse ordonner leur renaissance au sein du chaos psychique qui résulte de la destruction du référentiel imaginaire.

La plus urgente des révolutions de la mentalité profonde, c'est sa laïcisation, sa dé-moralisation radicale. Une transformation fondamentale de l'existence ne peut s'opérer que de la désaliénation de l'*essence* par la connaissance initiatique de la *topologie de l'être*. C'est l'ouvrage du poète. Sa maison se situe dans la zone frontière (la faille)

où s'opère la jonction — le passage à double sens — entre la logique de la raison et celle de la passion (conscient et subconscient).

Que chacun puisse habiter la *maison de l'être* d'où il puisse avoir libre accès à tous ses états de conscience implique le décryptage des secrets du transfert de l'un à l'autre, l'initiation au savoir évoluer et involuer dans les situations les plus éprouvantes de l'existence. Savoir vivre et mourir selon l'éthique de l'idonéité succédant à celle de l'identité. Cette connaissance opérative des métamorphoses de l'âme serait le progrès qualitatif dont l'humanité a le plus urgent besoin. Son acquisition ne peut être que le fruit d'une expérience de déconditionnement psychique ; de l'implication totale du sujet et de l'objet dans la quête d'un *absolu non identifié*, d'une quintessence dont il se révèle qu'elle est le verbe de leur commune présence au monde (de leur neutralité autogénérative).

La connaissance scientifique des secrets de la matière exige celle des secrets de l'esprit. La maîtrise poétique du feu psychique sera pour l'humanité d'une portée pour le moins aussi fabuleuse que celle de la maîtrise du feu matériel.

Je ne vaudrais que par cette expérience *dépourvue de poids* au regard de la raison raisonnante, dans la mesure où la grâce — la liberté — de l'être soi, l'autonomie transparaît dans mes écrits comme dans la conduite quotidienne de ma vie. Je sais que cette transparence poétique de l'être soi implique mon renoncement à la thésaurisation, à la détention d'un savoir analytique où le devenir s'inhibe. Or, nul ne vaut sur le marché intellectuel que par le *poids* de son savoir, par son pouvoir de rétention. Un poète ne vaut guère que par la double faculté qu'a sa sensibilité de s'imprégner et d'oublier — au nom du miel — son butin d'émotion ; par son pouvoir de s'éprendre pour avoir à se déprenre, de quoi se comprendre. Il ne peut jamais transmettre que ce dont il se dépossède.

Il n'y a pas de bourse pour coter cette valeur-là. Le « mérite » poétique n'est pas décorable ni récompensable sur le marché des savoirs, sauf par méprise ou par une de ces belles ruses ou impertinences dont la vie possède le secret. L'oeuvre poétique, c'est de délivrer en livrant ; elle travaille avec l'obstination de l'abeille contre l'entropie culturelle, en empruntant ses médias à *contretemps*, à contre-courant. Ouvrage d'assainissement mental.

Cessant d'être l'objet d'un entretien vigilant, d'un dialogue intérieur continu, la translucidité ne se survient plus ; alors, il faut se résoudre à parler d'elle *en blues*, sur le mode nostalgique du ressassement. Le *pathos* envahit ainsi le vide laissé par la double disparition du *theos* et du *dialogos* ; et l'âme se bronze au soleil noir de la mélancolie. Je crois que la chute dans le monologue est le piège classique de la complaisance narcissique où tombe fatalement le romantisme, mais la saison en enfer est un passage purgatoire, une dépression dont la poésie voyante se prépare à renaître par l'écriture de la femme *renvoyée* qu'avait prévue Arthur Rimbaud.

C'est de cette génération de poètes résurgents que je participe. Cela m'est devenu si manifeste que je ne peux pas ne pas m'y rallier ouvertement, *me faire conscience* d'une étrangeté citoyenne dont les formes d'existence commencent à se pointer gaie-ment dans la misère ambiante. C'est vrai, comme le prévoyait la misogynie de Hegel que le *rire des femmes* est l'ennemi mortel du Sérieux phallique... Il ne serait pas crédible sans les larmes de la *mater dolorosa*.

* * *

Je consens non seulement à l'impossibilité de discourir oralement de l'in(di)stinct, mais à la difficulté d'en écrire lisiblement. Je ne peux jamais en

parler qu'approximativement. Sur. Autour. Il arrive un moment vertigineux de l'encerclement passionnel de *la chose* où le signifiant épousant impeccablement le signifié, ça — leur coïncidence — ne peut plus se dire que de se taire. *Quand ça parle, ça dit rien*. Mais c'est précisément cette *transe*, cette catastrophe poétique d'annulation (au sens reptilien du terme) de la contradiction — d'abolition du hasard — que je veux pouvoir intégrer dans ma vie quotidienne. Ces étoilements qui font *trous blancs* dans le tissu de la conscience ordinaire, ce sont les instants d'exception qui font sens de la simultanéité du vivre et du mourir. C'est la peur de cette folie blanche — du neutre — qu'il faut surmonter pour aguerrir la pensée. J'y aurai mis le temps, mais j'y arrive !

Dans la *transe*, il arrive à la raison de faire corps d'énergie avec la passion de l'être. La pensée jaillit de cette initiation à l'essence commune de la *dureté* du désir de durer et de la *fluidité* du désir de devenir ; initiation à la relativité vitale de la raison et de la passion, l'une n'étant jamais privée de la puissance de l'autre. La coïncidence mentale des incompatibles, c'est le commencement de la sagesse. La connaissance du réel est forcément paradoxale.

Si on y réfléchit, l'incarnation du verbe devenir dans la personne du Messie, annonce la dissémination du sens de l'*Être Dieu* — de l'essence théologique — au profit d'une civilisation de *l'être soi* dont l'enjeu n'est plus l'acquisition du pouvoir de se thésauriser pour s'idéaliser mais de la capacité de se dépenser (se détacher) pour se réaliser. L'identité théologique ne survit à l'incarnation du verbe que moyennant le sacrifice du messie, le versement du sang de *l'étranger*. Le destin du messie, c'est d'être rituellement sacrifié sur l'autel de la Divinité, en témoignage perpétuel de l'insolvabilité de la conscience humaine. La morale du pardon qui fonde le christianisme tient toute à cette

destination du *messie pour la messe*, de l'agneau pour l'abattoir d'un Dieu-Vampire hypocritement voilé de miséricorde. Le voile se déchire dans les guerres de religion !

Ce que le Christ (X) symbolise, c'est la pensée du genre humain, du *neutre* dont la survie du Mystère de la Trinité exige qu'il meure en odeur de sainteté. Si le verbe s'engage dans la voie poétique de la parole plutôt que dans la voie mystique du silence, si la passion informe le gai-savoir plutôt que le *theologos*, il est coupable de lèse-divinité. Il est certain que le poids de cette excommunication de l'artiste possédé par la passion de se réaliser en a écrasé plus d'un, en a massacré des légions dans le ventre de leur mère !

Je me sens d'humeur à me livrer à une herméneutique poétique du *missa est*. La poésie est l'alternative au sacrifice humain, à la saignée rituelle. En détournant la puissance du verbe de sa destination théologique, en sécularisant l'essence de l'être, elle sauve le genre humain — la neutralité du tiers — de la fatalité holocauste. C'est cette fonction désaliénante de la poésie majeure qui en fait l'ennemie mortelle de la Sainte-Providence, cette donneuse d'un sens qui n'est jamais que le sens accablant de ce qu'on lui *doit*, dette inextinguible donc irrémédiablement sujette à caution et à pardon. C'est l'impossible acquittement de la dette de sens qui perpétue le droit divin en infantilisant les consciences !

Ce n'est certes pas la science qui démystifiera cette fatalité de la condition humaine. La perte de sens qu'entraîne sa technologisation effrénée ne peut que réjouir le Pouvoir sectaire qui ne jure que par la Foi en Dieu. Il est tellement significatif de voir aujourd'hui se nouer des alliances spectaculaires entre le pouvoir technocratique et le pouvoir religieux ! C'est souvent grotesque mais ça marche, et ça fait marcher les affaires de l'un et de l'autre !

Face au gigantisme économique et politique de ces alliances, le poète qui n'a jamais eu que sa plume comme outil et son sang pour encre, ne peut pas ne pas prendre la mesure exacte de son impuissance. C'est bien là que j'en suis. Il y a des jours où la plume me tombe des mains, où la poésie me paraît à moi-même utopique, où prendre congé lucidement me semble être le seul acte dont elle puisse encore s'honorer. S'absenter d'elle-même pour s'en aller trafiquer ailleurs... C'est une tentation que j'ai eue, mais le pressentiment du désert que serait ma vie après la *désertion* de la poésie m'y renvoie impérativement, toutes affaires cessantes. D'expérimenter intimement sa nécessité me la fait regarder d'un oeil dés-abusé. Je la vois nue, transparaissant au-delà de mon désenchantement. Elle seule me parle implacablement de la vie réelle. N'est-ce pas ce que j'ai toujours obstinément cherché ? Aurai-je le courage d'intégrer aussi ses *trous noirs* dans le tissu de ma vie quotidienne ! Je n'ai plus guère le choix... Je me dis pour me consoler que c'est la lucidité du petit David qui faisait sa force face au gigantisme — à l'arrogance aveugle — Goliath...

À partir du moment où la citoyenneté de la poésie — ayant été mise en doute par le poète lui-même — se révèle à lui dans sa nue nécessité, la fonction poétique se désintimide et cherche sa place au soleil. La confiance en soi naît de la lente dissolution du besoin de reconnaissance publique. C'est la seule assurance que m'ait livrée l'expérience poétique. Non que je sois quitte de toute dépendance narcissique du regard d'autrui, mais elle ne peut plus déterminer ma conduite. Je ne risque plus aujourd'hui de prendre la notoriété pour un critère de valeur humaine. Je ne m'excuse plus auprès des Goliath d'être de la lignée de David. Ma niaiserie est en voie de disparition.

La pensée se propulse de la destruction générative des images d'un cinéma-protée qui s'auto-

produit au fil des jours et des nuits, n'ayant jamais le temps de se re-présenter. La pensée n'est jamais la même, son fil(m) s'enroule et se déroule toujours autrement. Penser, c'est épouser le changement. Raisonner, c'est donner raison à l'état, au besoin spatio-temporel de se fixer. Ce n'est pas facile tous les jours d'accorder les nécessités contradictoires de notre nature !

* * *

Il semble que la modernité débouche sur une version occidentale du Tao. En tout cas, la structure mentale adulte s'y reconnaît, ça lui parle ! Sans doute parce qu'elle est universelle ! Quand la relativité du Yin et du Yang se met en oeuvre dans une conscience, c'en est fini du fantasme de l'Identité absolue qui n'a lieu de se cultiver que dans leur béance, leur sexion. Quand la transcendance s'humanise, s'achève le règne tutélaire de la fonction religieuse du *theos*. La fonction poétique prend le relai.

Dieu, c'est l'Arbitre sécurisant, le Père éternel que l'immatunité s'invente transitoirement. Avec la transaction des genres commencent à se déployer les figures inédites — transpersonnelles — du genre humain. La poésie a toujours été l'annonciatrice, la visionnaire de cet au-delà du conflit des genres. Mais pour que cette terre promise cesse d'être utopique, j'apprends à mes dépens que le poète doit se déprendre des mots et des formules de l'*enchantement poétique* ; se désenvoûter (sans se complaire dans le spleen), se décevoir soi-même pour épouser sans espérance et sans illusion le point de figuration nulle où se teste la nue nécessité d'une fonction. C'est au plus bas de la solitude que s'épouse pour le meilleur et pour le pire l'abstraction généreuse. Aux antipodes de l'Idéal, jaillit la pensée du réel.

Ce point de pure puissance, à mesure que je l'atteins moins péniblement, me devient pierre de touche, révélatrice de la justesse d'une pensée, ce qui tend à faire du silence poétique l'étalon de ma parole... Ce que je peux encore choisir de taire n'a nulle raison d'être dit. Je crains le maléfice de la parole prématurée. Cette ascèse de la fonction poétique est la règle d'or qui régit l'éthique de l'écriture, mais s'y astreindre implique qu'on se concède des espaces-temps de délire et de festivité...

Le sentiment inconnu (Yves Bonnefoy) que fait naître l'habitation poétique de soi, c'est un regard de l'âme dont j'ai conscience *qu'il me regarde infiniment* au passé comme au futur, en ce sens que transfiguré, le regard transfigure à son tour, anime son objet, éveille sa subjectivité latente, change la chose désirée en chose désirante. C'est cette réciprocité *magique* du sujet et de l'objet du regard de l'âme (animus et anima) qui fait sens, qui crée le sentiment de reconnaissance mutuelle des formes dont se gratifie notre vocation de comprendre. À partir du moment où la grâce de comprendre nourrit notre vie intérieure, nous pouvons nous passer de drogue et de sacrement.

La pensée ne remplira vraiment sa fonction que lorsqu'elle maîtrisera la relativité des logiques du vivant (maîtrise perdant son sens de domination s'il s'agit de connaissance).

La logique de *l'état civil* c'est le principe d'identité ; celle de *l'état sauvage*, c'est le principe de prédation. Entre ces états-limites où le sentiment est au degré zéro, il y a l'histoire du devenir humain, avec ses progrès et ses régrès. Comment sort-on de l'état sauvage ? Tout porte à croire que l'issue se produit au niveau de la prédation sexuelle, par le devenir proie du prédateur lié au devenir prédateur de la proie. Par le développement de la *gestalt* de l'autre au sein du même, leur relation se quadrature et de cette intersexion physi-

que doublée d'une intersexion psychique naît le *sentiment*. À l'origine de l'intelligence, il y a la reconnaissance poétique — la correspondance — des formes du dedans et de celles du dehors.

Cette relation contagieuse (au sens où l'un *attrape* l'autre) de l'*animus* et de l'*anima*, du Yang et du Yin fait basculer dans l'inconscient génétique la mémoire duelle de l'état sauvage, toujours réactivable. L'intelligence du désir — le sentiment — qui naît de cette reconnaissance mutuelle du sujet et de l'objet de la prédation, c'est la puissance du verbe de la « nature humaine ». Elle est neutre (quintessence de la quadrature sujet-objet), à la fois puissance de destruction et de création. D'où l'*animisme* avec ses terreurs sacrées, sa peur foncière de la violence du désir dont les fantasmes primaires se projettent dans la création d'un imaginaire mythique en même temps qu'ils s'exorcisent objectivement dans le sacrifice humain aux puissances du ciel et de la terre. Entre ces puissances s'établit un lien sacré, une connivence où ont lieu de se recouper la verticalité et l'horizontalité, mais par le *biais* analogique. Ainsi vient au monde la conscience de soi. La perpendiculaire est une création plus tardive de l'esprit, un raccourci intellectuel de la distance entre ciel et terre. On peut penser que ce trait vertical est le premier acte de la raison civilisatrice. Nanti de toutes ses dimensions élémentaires, l'homme sort des grottes pour construire sa maison. Mais le troglodyte en chacun de nous continue toujours à vouloir faire son trou quelque part.

De ce recouplement des diagonales et des médianes de la structure mentale, la *reconnaissance* des formes se complexifie. L'acquis travaille à désacraliser l'inné. Dans le ciel mythique, naissance de Prométhée ou révolte de Lucifer... Ainsi arrive-t-il un moment où la *quadrature du cercle* se démystifie pour se symboliser géométriquement et algébriquement, ce qui donne à penser que la

fonction symbolique implique la naissance simultanée de l'intelligence du nombre et de celle de la lettre. Elles resteront longtemps indivises, puis feront l'objet d'une rupture radicale où la domination du géomètre s'établira sur l'exclusion du poète. Il semble que l'enjeu le plus urgent de la recherche contemporaine est la connaissance des lois de la relativité de l'intelligence quantitative et de l'intelligence qualificative. Ne travaille-t-elle pas à générer une nouvelle alliance du poète et du géomètre ?

L'instant de leur simultanéité originelle (leur gémellité) se revit au terme initiatique d'une expérience d'involution psychique. C'est très précisément ce qui m'est arrivé le 9 janvier 1960 à 11 heures tandis que je préparais le pot-au-feu. J'avais régressé à vitesse folle (ce qu'explique mon inculture) jusqu'à me retrouver au POINT initial de ma spirale psychique et — le point ayant explosé — dans la première enfance de l'humanité, fille de rien, seule au monde avec une sacrée terreur de retourner à l'état sauvage.

C'est avec une équerre et un compas, un crayon noir et des crayons de couleur que j'ai surmonté cette peur de la folie, en même temps que je me tirais un fil d'Ariane de l'analogie entre l'expérience psychique du feu et l'expérience physique de la mise à feu d'une pellicule photographique exposée au soleil à travers une loupe. J'ai trouvé dans les profondeurs de ma mémoire archaïque tous les moyens qu'il fallait pour comprendre le comment et le pourquoi de ce qui m'arrivait, de quoi me connaître moi-même, sachant qu'importer un savoir scientifique (ou psychanalytique) ne me serait d'aucun secours (au contraire !) s'il ne correspondait pas à une demande intérieure précise. Je me suis restaurée « à la carte », strictement selon ma faim, rejetant naturellement tout ce qui ne me disait rien ; mais quelle fête intérieure de reconnaître une présence qui me parlait, d'où qu'elle vienne

et quelle que soit sa couleur ! L'expérience des sources est intarissable ; chaque fois que j'y reviens, j'y trouve matière à penser autrement la même aventure !

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Je suis donc quelqu'une qui a expérimenté — dégringolé et remonté — tous les échelons (les cercles) qui séparent l'*état civil* (fille de..., épouse de..., mère de...) de l'*état sauvage* (fille du feu). Passée et repassée par tous les états de conscience, je ne vaux que par l'intelligence de ce que j'ai vécu, par ma capacité de comprendre et de donner à comprendre. Aujourd'hui, je sais que la fonction de mon écriture est de transmettre de cette formidable expérience de vie ce qui peut parler à la solitude d'un(e) autre, la nourrir elle aussi « à la carte », selon sa faim du moment, la logique de la science ne parlant guère qu'à l'intellect. Cette fonction nourricière de l'écriture implique une purification de la matière-émotion, l'oubli progressif de ce qui n'a jamais regardé et ne regardera jamais que moi. Il y a un résidu subjectif impartageable et incontestable qui fait d'ores et déjà partie de ma dépouille mortelle. On enterrera tout ensemble ; la terre a besoin d'humus. Mais cette décantation autoanalytique de l'expérience, ça prend des années de pratique de l'écriture ! J'en suis arrivée à un degré de clarification qui me permet une vision synthétique de l'involution et de l'évolution psychiques. Cette psychosynthèse est une étape décisive au-delà de laquelle je sais que je débarque dans l'inconnu, dans l'inexpérimenté où les traces de pas sont rares, effacées ou nulles ; j'entre dans une civilisation du neutre inclus — du genre humain — dont nous n'avons de vision que celle des utopistes qui nous ont précédés. Nulle référence historique. Rien que des balises poétiques. Planète inimaginable par le regard divisonnaire de la science-fiction.

Dès qu'on y met les pieds, on voit bien que l'utopie est un *topos*, au même titre que le sont toutes

les planètes inconnues, toutes les amériques avant l'arrivée des explorateurs. L'utopie n'est un non-lieu que pour les nostalgiques. Les irréalistes, ce sont eux qui ne rêvent que de revenants ! Les fantômes, c'est une production de l'imaginaire nostalgique pour conjurer sa peur de la violence du réel.

* * *

Voilà où j'en suis de mon aventure poétique. Résolument entrée dans mes amériques tout en restant en contact permanent avec mes autres continents. Pas de schize entre mon ancien et mon nouveau monde. Les amériques, c'est bien la terre par excellence des métissages mais je garde le sens européen de la distinction. Donner à voir comment je me sens universelle, transcontinentale, transplanaétaire en m'épousant moi-même pour le pire et le meilleur... C'est le seul mariage heureux qui se puisse expérimenter. En tout cas, de celui-là je n'en suis pas revenue ! Et j'ai tout lieu de penser que je n'en reviendrai jamais.

Ce qui se passe aujourd'hui, c'est que les femmes ne se démarient que pour pouvoir s'épouser soi-même, refaire alliance sourcière avec elles-mêmes ; trouver une existence à soi qui ne soit plus fatalement *redevable*, déterminée par l'appartenance à un père ou à un mari, ou à un souteneur. S'épouser soi-même pour se réenfanter sans nom (X), pour se devenir à soi-même la mère, la fille, la soeur qu'elle fut toujours pour l'homme sans réciprocité substantielle, sans que toute relation ait toujours un rapport culturel au *phallus* du Maître à qui le meilleur devait être sacrifié. Apprendre à jouir de soi, *se faire plaisir* à tous les niveaux du désir. Après cette période de défustration profonde, d'égoïsme vital, leur rapport au père, au fils, au frère, au compagnon, à l'enfant, sera tellement plus libre et généreux ! Le sacrifié par ces

« maries » en rupture de ban, c'est le mari. L'honneur phallique comme valeur, est en train de basculer dans l'archive. Ce *renvoi* de la femme à la connaissance (à la reconnaissance) de soi, c'est en soi une révolution fondamentale de la relation humaine. Les répercussions en sont imprévisibles ! C'est l'utopie du genre humain — du neutre inclus — que le *contentement* profond de la femme est en train de réaliser. Il faut qu'elles s'écrivent pour que ça se sache, pour que ça devienne lisible à distance. Voilà enfin une bonne nouvelle à répandre !

* * *

Le contentement des femmes, cette fermeture de la schize qui marque la fin de leur dépendance, voilà qui fait débâter le phallus ; on ne tue pas autrement le Minotaure ! La clé du grand chambardement des mœurs, c'est bien le rire des femmes, la fin de leur santé du malheur ! Rire, intransitivement, de tout son être, c'est divin ! Signe que ma vie est reliée à la vie, signe d'authentique religion. Nietzsche disait bien qu'il ne pourrait croire qu'en un Dieu rieur !

Il faut maintenant que le siècle compte sur la prégnance du rire des femmes, sur la force contagieuse de leur nouvelle santé. Il suffit de regarder les images d'un journal télévisé pour comprendre que le remède est urgent ! Quand l'*état civil* se finalise, l'*état sauvage* se réveille.

* * *

Ce qu'on ne voit pas, ou plutôt ce qu'on ne veut pas voir parce que l'angoisse deviendrait intolérable, c'est que la laïcisation des sociétés, la déphallicisation des consciences entraîne la libération d'une formidabile énergie nucléaire

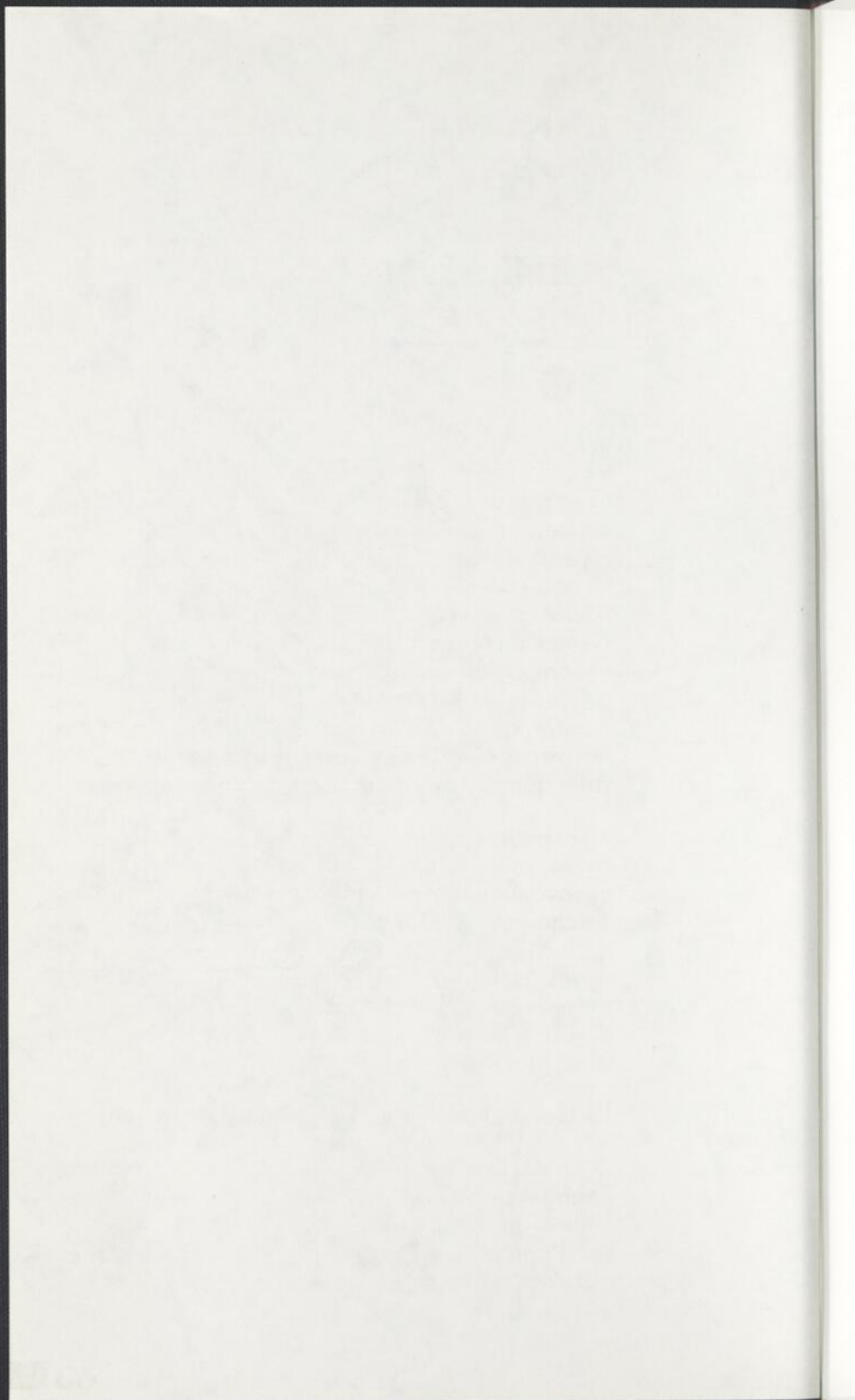
humaine, incontrôlable par les institutions d'un Ordre qui a perdu la force de son principe fondateur.

La présence à soi, c'est d'abord une sourde angoisse qui grossit jusqu'à l'éclair de lucidité quand la puissance du verbe fuse du court-circuit qui se produit entre le sentiment de vivre et celui de mourir. Cette violence de l'être, à notre époque, ne se laisse plus civiliser — évangéliser ou rationaliser — comme il y a deux mille ans. Elle est de plus en plus souvent sans perspective d'embauche, le travail où elle pouvait s'abrutir étant robotisé. La violence des stades nous montre que l'esprit olympique qui présidait au jeu s'est lui aussi corrompu.

La crise, c'est un énorme problème d'énergie. Il y a excédence d'énergie humaine sur la terre, énergie à croissance exponentielle car l'angoisse croissante éveille les profondeurs inconscientes, libère les hautes énergies de l'abîme. Il ne suffit pas de trouver des exutoires — fût-ce la guerre la plus meurtrière — à cette puissance du neutre, mais de comprendre sa nature, de maîtriser sa dynamique autogénérative — sa poétique — avant qu'elle n'entre dans la spirale d'une incontrôlable panique planétaire. C'est d'une éthique de la création que le siècle a besoin !

Handwritten text in a highly stylized, cursive script, possibly representing a name or a signature. The characters are dense and overlapping, with varying line thicknesses and some ink bleed-through from the reverse side of the page.

Misaki



Ainsi vivre ou faire semblant

Cinq pages à peine, à peine cinq, limite d'heures de temps d'âge, cinq pages comme peine et le sujet meurt bien avant que d'être né. Mais à courir de lever-à-coucher, de bouger nager marcher, de gesticuler comme faire geste, de croire à l'essentiel comme terre promise, de n'arrêter jamais, de fuir encore et fuir toujours poursuivie de feu si poursuivie de soi, de regarder l'heure en regardant montre, de se dire en retard et citer matou c'est se trouver face-à-temps comme face-à-face et dire voilà que rien ne sert et rien n'existe de cuit à point.

Mille petites pattes-et-mains, mille bouches enclanchées, mille fois mille pour être juste savamment et savamment sage mais le mal reste prend place de choix dit d'un mot : je m'assieds-m'installe-me crois chez moi. Tout est dit et rien n'est plus à faire après pareil discours je plains bien sûr mais qu'importe au fond la parole tout passe-se dépasse-revient au point A dit pourtant B retourne à sa place et n'a cessé de bouger.

Le mal est là !

D'un siècle à l'autre et de misérable foi. Penser se change en pensée de rouge-bleue-jaune-mauve-celle-ci-géante-marbrée celle-là-frisée comme est dit d'une permanente. Rien ne sert de courir mais nul n'écoute et continue-s'esquinte le monde de tour-

ner mon manège-à-moi-c'est... ciel d'heure fuit il est temps ne l'est déjà plus mère-grand ouvre ta couche y trouverais-je déjà-déjà le loup l'y terrible-trouverais-je ?

Pour deux sous de souffle merci !

On dit deux se retrouve sans prononcer fatigue écrire aussi pas autant peut-être cachez les plumes plus rien ne va. C'est évident ça court de soi ou coule de source ça fait qu'un mot est dit qui ne sera pensé qu'un jour reste à savoir (mais) lequel est un secret. D'état.

S'il n'y avait de point qu'à la fin.

S'il n'y en avait pas.

Une simple toute simple virgule pour faire cadence et faire bien pour dire : j'écris comme je dis : je mange mais je ne mange plus et c'est là l'ennui. Les jours raccourcissent, d'autres l'ont écrit vu vécu les jours retrécissent à si peu vivre une seconde à la fois.

Prenons exemple.

J'écris pour vaincre — le mot machiste, je raye, reprends — j'écris pour parce-que. Rien n'est plus clair et la phrase s'allonge comme les mots tout prend sens tragique. Qui-que-suis-je si loin de Norvège ?

Dans la rue les voitures me dépassent.

Pour deux sous mais le souffle suit le mal on en trouve si peu à peine en fait juste de quoi courir et la distance est longue fort longue.

Le mal est là !

Elle disait : laisse courir la tête manque. Elle disait se taisait ne perdait pas le fil triait le temps donnait tant par charge et vire le sablier !

Ainsi
vivre
ou
faire
semblant

J'avance ai beau avancer sur place alors comme pour des chansons populaires métro-boulot-dodo j'abhorre les mots du genre guindée j'écrirai plutôt mercedes-chair-of-the-board-Ritz-pour-la-nuit. Après tout ! Jamais le temps pas même une fraction, l'ultime la seule à désespérément retenir quand la nuit déloge quand toute l'édifiante nuit.

Jamais le temps !

Le mal reste là !

Si peu de temps !

Certain(e)s diraient l'ennui. Je pourrai aussi dire ou faire semblant d'ennui contrer toute vitesse faire marche arrière d'une pierre mille coups entendre-écouter concerto pour voix seule enrouée et lasée. Je laisse tomber les cours de chant de voix de souffle fort d'appui faites *OUI* concentrez-vous prenez le temps.

Dans la rue même les voitures me dépassent.

Alors.

D'autres sauraient ce qui suit devrait suivre branchez l'appareil allumez télé-radio-disco, parlez-moi d'ordinateur disait-on d'amour en cette autre vie ? J'ai charge d'âme jamais de corps, grimpe dans la voiture hop là gazelle raccompagne-moi demain les cours de la bourse où d'ailleurs le bruit vif bruit qui dort ne court que pour l'image se donne des muscles d'apparat donne du fond.

Le mal est à peine le souffle aussi c'est comme si mais tout finit par prendre sens se fait un coin d'ombre dirait celle, pharaonne se reconnaissant seule entre toutes, me disant grave, il n'y a qu'un pas. Il n'y en a qu'un. En effet !

GAËTAN BRULOTTE

L'infirmière auxiliaire

L'Hôtel-Dieu était réputé pour son efficacité administrative. Maintenant que monsieur Desfosés y logeait (depuis quand ? il n'aurait su le dire), il n'avait plus à se préoccuper de rien. On allait veiller sur lui et tout prendre en charge. Il était un digne invité. Il pouvait dormir en paix, oublier les petits tracas du quotidien et se laisser dorlotter. Finis les violences et les outrages de la vie. On lui parlait désormais de convalescence et de guérison. Il ne comprenait pas toujours, car il ne se sentait pas malade. Parfois, on le prétendait dans une chambre d'hôpital. Il n'en croyait rien. Pourquoi l'eût-on hospitalisé ? Il ne savait pas.

Chose certaine, on devait le considérer comme une personne importante, car on s'affairait autour de lui. Dès son arrivée, on lui avait rasé les cheveux. Il avait dit : « Merci, vous êtes bien aimables. » Puis on lui avait tondu tout le corps. Il résista bien sûr, mais ils se mirent à plusieurs pour lui jouer ce mauvais tour. Il finit par en rire. Ça devait être quelque blague idiote d'initiation. Pour continuer la farce, on le badigeonna en entier d'une crème miraculeusement bienfaisante qui eut comme effet inattendu d'apaiser ses démangeaisons. « Merci, ça fait du bien. » On l'avait débarrassé de ses vieux vêtements et on lui avait passé une jaquette toute propre. « Merci, ça sent le savon. » Un homme en sarrau blanc d'une aménité particulière

vint prendre des tas de notes en sa présence. Après sa visite, des femmes également en blanc passèrent lui dire bonjour, lui apporter à manger, le laver, changer ses draps, le caresser avec ce baume à odeur médicamenteuse. « Merci, merci, c'est trop ! »

On l'avait privilégié en l'isolant dans la plus petite chambre de cette étrange auberge. On l'y encoonna et il se sentait tel un nouveau-né : nu, fermé au monde et totalement dépendant. On y satura l'air d'une vapeur désinfectante et on calfeutra sa porte avec de vieux linges. Pour le protéger, prétextait-on, pour tenir éloignés les microbes des autres et pour étouffer les bruits de l'étage. Mentueuses. Il les entendait toutes périodiquement parler dans le corridor. Toujours de la même personne, les mauvaises langues : un homme pauvre, misérable, couvert de parasites, déshydraté, alcoolique, seul, sans parents, sans amis, sans travail, vivant en compagnie des poubelles. Allez-y, remettez-en. Quel mal y avait-il à ne pas travailler comme tout le monde ? Il le leur demanda ouvertement. Lui, il n'avait pas d'emploi, il était poète. Et le gouvernement le payait chaque mois pour ça. Oui, oui, pour être poète. Elles sourirent d'étonnement. Il devait savoir comment leur parler, car il n'entendit plus de médisances derrière sa porte.

Au fait, qu'advenait-il de ses prestations gouvernementales pendant son séjour dans cet hôtel de luxe ? Comment allait-il pouvoir payer tout ce faste ? Combien de temps ce repos coûteux devait-il durer ? Quand on lui apportait ses repas, il répétait : « Non, merci ! Je ne veux rien. Je n'ai pas d'argent ». « Mais c'est gratuit », lui répondait-on, comme si c'était une évidence. Au cas où il n'y en aurait plus le lendemain, il prit l'habitude de cacher des restes dans ses tiroirs de commode et sur le rebord de sa fenêtre.

Peu à peu les microbes avaient dû se dissiper, car on lui permettait de laisser sa porte ouverte et d'errer dans le corridor. Le soir, il avançait son fauteuil jusqu'au seuil et s'étirait la tête pour mieux voir le va-et-vient des visiteurs. Lui, il ne recevait jamais personne. Les copains ne savaient probablement pas où il se terrait. Une fois, il s'était enfui. Qu'est-ce qu'il faisait là après tout ? Il n'était pas malade. On l'avait rattrapé dans la rue, en jaquette. Il allait prendre un verre, avait-il dit.

Par moments, il se sentait la tête vide et avait du mal à articuler ses pensées d'une manière cohérente. Ce devait être les pastilles quotidiennes qu'on l'obligeait à prendre ou les piqûres inutiles, à moins que l'onguent de sorcière qu'on appliquait sur sa peau n'ait eu des propriétés hallucinogènes. Et puis qu'espérait-on à sevrer un être humain ainsi trop brutalement ? Du jour au lendemain, plus d'alcool, plus de cigarettes, plus rien. Comment ne pas devenir fou ? N'importe qui d'autre n'eût pas tenu le coup.

Il devait s'être écoulé deux bons mois lorsqu'il fit connaissance avec une perle, une remplaçante de jour, qui se distingua nettement des autres fantômes blancs, par ses boucles blondes, par son regard droit, par sa voix bordante, par son esprit rebelle, par sa douceur généreuse et surtout par le temps qu'elle consacrait à converser avec lui. La première fois, elle lui avait offert une cigarette après son déjeuner. Brusquement, il avait senti son cœur se réchauffer, son visage s'illuminer. « Vous me la donnez vraiment ? » Il en avait pleuré de joie. En mademoiselle Vincent, il avait enfin rencontré un peu d'humanité. Avec elle, une complicité devenait possible. Sa vie allait peut-être se transformer.

À elle, il pouvait s'ouvrir, avec sa voix habituelle, basse, presque chuchotante, sans fausser son naturel. Il n'avait pas besoin de crier, elle l'écoutait.

Il pouvait enfin être lui-même, retrouver sa politesse coutumière, accorder ses manières délicates aux siennes. À elle, il pouvait raconter comment il avait été élevé au petit hôtel Le Fanal qui appartenait à sa mère, une diablesse admirable. Il pouvait évoquer son enfance dans cette maison publique, paradis de liberté, ses années heureuses de collège, ses réussites en composition. Et puis, le premier tournant tragique : la faillite de l'hôtel et la mort volontaire de sa mère.

La garde Vincent comprenait pourquoi il dut partir travailler à bord d'un bateau. Pour oublier cette perte irréparable, par envie de s'accorder une liberté nouvelle, par impatience d'en finir. D'en finir avec le passé de l'hôtel. D'en finir avec le monde soudain devenu rétréci autour de lui. D'en finir avec la société. D'en finir avec les autres. D'en finir avec lui-même. Il était parti pour mieux se perdre. Perdre, se perdre, n'était-ce pas au fond gagner ? Oublier, s'oublier, dans la fugue et la dérive, reconquérir une existence neuve, se dépouiller en quête d'un accomplissement autre, par la poésie peut-être.

À elle, il pouvait confier comment, dans une ville lointaine, il avait failli se marier, se laisser aller à l'émotion que ce touchant souvenir ranimait en lui. Pourquoi avait-il refusé ce destin ? Il redoutait la médiocrité de la vie installée. C'était l'histoire de sa vie : lorsqu'un projet marchait dans ce sens, il s'évertuait à le saboter. Pourquoi agir ainsi ? Peut-être que mademoiselle Vincent le lui expliquerait un jour. Il avait quitté sa fiancée sans même l'avertir, pour revenir à l'hôtel Le Fanal, alors racheté par un étranger et devenu mal famé, il loua une chambre à l'année. Il y renoua avec son seul copain qui y pensionnait comme lui. Il y vivota jusqu'au jour où il découvrit, coulant goutte à goutte de son plafond, un liquide nauséabond d'une nature innommable : c'était le cadavre en décomposition de son ami qui occupait la cham-

bre juste au-dessus de la sienne et qui se liquéfiait. De quoi devenir dément. De quoi lever son verre au chagrin et laisser pousser l'herbe de l'abandon sur sa tête sous quelque arche de larmes. Quelle histoire de gâchis et de souffrance ! Soixante ans de malheur ! Et ainsi se ramassait-on avec ses os et sa viande à l'Hôtel-Dieu.

À mademoiselle Vincent, il lui était loisible de se livrer. Elle l'écoutait et le comprenait. À elle, il avait la force de poser toutes les questions qui le hantaient, parce qu'elle lui répondait, et, en plus, poliment, doucement, en le traitant comme un gentleman, et non en animal sauvage.

Où allait son chèque poétique ? Il n'avait pas à se tracasser. Un service spécial s'occupait de tout administrer pour lui. Ce service s'appelait la quittance et gérait l'avoir des personnes seules. N'était-ce pas mieux ainsi ? Il avait la chance de vivre sans se préoccuper d'argent. Combien devaient envier ce sort de prince ? Avant, de toute façon, il prêtait aux copains et l'oubliait par la suite, il payait des tournées, il se faisait voler. Dans sa nouvelle vie, son argent reposait en sécurité dans le compte de cette auberge fantastique. Plus de problèmes. On l'avait pris en charge. Il vivait enfin dans ce dénuement qu'il avait au fond toujours cherché à atteindre. Mais sans cigarettes, sans papier ni crayon, sans pyjamas, les fesses à l'air, c'était bien difficile d'être poète. On a beau dire, chacun a sa fierté et ses exigences vitales. « Vous ne trouvez pas, mademoiselle Vincent ? »

Comment intervenir pour qu'on lui procure le nécessaire, voire peut-être des livres et une radio ? Il n'avait rien. Rien d'autre que le costume dépouillé de l'hôpital. Une belle jaquette blanche et propre, mais tout de même. Il s'attendait à un traitement d'invité et il se sentait de plus en plus déçu. Il ne voulait pas vraiment se plaindre cependant. Surtout pas à cette fée protectrice qui venait

d'apparaître dans sa vie, après de longs mois d'attente.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Du reste pourquoi ne l'avait-il pas vue avant ? Parce qu'il y avait un roulement hebdomadaire du personnel soignant. Si bien pensé d'ailleurs par la nouvelle convention de travail, qu'une infirmière ne restait pas plus de quatre jours d'affilée avec le même groupe de patients. De cette façon, on conservait ses distances avec les malades pour éviter les désobéissances et les sempiternelles histoires de sexe. On parlait d'hôpital à monsieur Desfossés, mais on lui tenait un langage de prison ou de bordel. Il ne savait plus à quoi s'en tenir. Génial, ce système, disait la garde, révoltée. En empêchant le suivi des patients, on réduisait le pouvoir des infirmières, on endormait la conscience des problèmes, on écartait les interventions gênantes, et le système fonctionnait rondement, bien huilé, sans accroc, aveuglé sur ses abus. Mais il ne fallait pas se décourager. Elle allait essayer de l'aider, même si elle disposait de peu de temps. Il ne comprenait pas toujours tout à fait. Qui le gardait là ? Le médecin. Pourquoi ? Il ne se sentait pas malade. Que faisait-il dans un hôpital ? Il devait se reposer. C'était vrai qu'il s'était surmené avec tout ce poids de l'existence à traîner sur ses épaules. Quant à son argent, il n'avait pas à s'inquiéter. La garde passait immédiatement à l'action. Cet avoir qui dormait à la quittance lui appartenait après tout. Il suffisait de savoir comment y accéder.

Le lendemain, elle avait déjà une réponse là-dessus. Elle avait parlé au directeur du service social de qui relevait cette responsabilité. Citation : on avait rendu visite à plusieurs reprises au 427 pour identifier ses besoins, mais le patient avait toujours affirmé ne rien vouloir. L'affaire était donc classée pour l'administration. « Je n'abandonnerai pas mes démarches », avait-elle dit à monsieur Desfossés. « C'est votre argent. Il ne faut pas désespérer. Nous parviendrons à bousculer toute

cette inertie stupide. » Enfin une alliée ! Merci, merci beaucoup.

Certains jours, il semblait aller mieux et recouvrait ses esprits. À d'autres moments, son état empirait. « Je suis fini », dit-il dès le deuxième jour de service de mademoiselle Vincent. « Mais non, vous n'êtes pas fini », répliqua-t-elle, en lui rasant son visage couperosé. « Vous allez être tout beau dans quelques minutes. » Avec cette femme, dont l'image s'associait à l'eau de Cologne, il reconqu Coast une part de sa dignité. Rééduqué à un petit nombre de gestes qui le reliait au quotidien, il regagnait le goût du réel. Quand elle passait, elle abandonnait dans son sillage une allégresse qui emportait tout et créait un vide.

À d'autres heures, quand mademoiselle partait, des fantômes méchants la remplaçaient. On empêchait alors monsieur Desfossés de prendre son bain tout seul. Un préposé l'accompagnait toujours comme s'il n'avait plus droit au respect et à la pudeur d'une personne normale. Il résistait. Leurs plaisanteries initiales n'étaient guère drôles maintenant. On le brutalisait, en paroles et en gestes. On lui enleva son cendrier. Il se mit à éteindre ses cigarettes un peu partout. On eut alors tendance à le considérer comme dangereux. Son dossier se noircissait. L'atmosphère devenait irrespirable. Il commençait à avoir peur. Cette auberge ne paraissait plus aussi accueillante qu'il le croyait au début. Elle se transformait en lieu d'horreur.

Le chef en sarrau blanc vint encore lui rendre une visite surprise et l'interrogea sur un ton inquisiteur. Monsieur Desfossés répondit exprès à côté des questions. Le médecin se détourna et consulta des ennemis blancs groupés derrière lui. Ils parlèrent de confusion mentale. Oui, ils paraissaient tous très confus à monsieur Desfossés. Il les avait bien eus.

* * *

Combien de temps devait-il rester là dans la mélancolie médicamentée, à s'abandonner à une ankylose démoralisante, à engendrer une sourde hostilité ? Il n'en avait aucune idée. Il ne s'interrogeait guère sur l'avenir depuis belle lurette. Mais il tenait à son grand rêve. Il en avait glissé un mot à la garde Vincent. Celui de passer sa vieillesse dans une famille ou avec une personne âgée. Il en avait marre des hôtels. Ce désir ne lui semblait-il pas légitime et réaliste ? En retour, il pouvait au moins payer sa pension avec son chèque mensuel et peut-être rendre des services. Lui paraissait-il possible de repérer un hôte charitable et compréhensif, capable de soutien moral ? L'infirmière, excitée par ce rêve, dénicha aussitôt, comme par magie, monsieur Desmarais, solitaire septuagénaire en quête désespérée de compagnie. Les deux hommes se rencontrèrent à l'heure des visites. Entente immédiate. Monsieur Desfossés souhaitait déménager chez son nouveau copain dès qu'on le lui permettrait. Merci infiniment, mademoiselle Vincent, merci.

La garde intercédait en ce sens auprès de ses supérieurs. Dure déception. On destinait son patient au pavillon des chroniques. Ne savait-elle pas que c'est ce qui attend automatiquement tous les malades atteints de confusion mentale ou diagnostiqués comme tel, après quelques mois d'hospitalisation ? Pourtant cet homme ne souffrait que de légères confusions passagères et rien ne justifiait de le considérer comme un cas de placement sans retour. Comment apprendre cette nouvelle à monsieur Desfossés ? Comment lui expliquer le pouvoir insensé d'un verdict médical ? Il ne comprenait pas qu'on en était venu à le traiter si mal. Il ne pouvait plus s'habiller comme il voulait, fumer et prendre un verre avec les copains, sortir pour se distraire, voire même partir de là. On l'emprisonnait. Et on allait l'abandonner à son sort sans aucune explication. On allait l'oublier dans son odeur de désespoir, dans la rance attente d'un

transfert vers l'enfer. L'aile des chroniques, il en avait entendu parler. Des voisins d'étage lui avait dit qu'on y maltraitait et battait les pensionnaires. « C'est là que vous irez », lui répétait-on. Panique intérieure.

Mademoiselle Vincent allait l'aider à fuir ce cauchemar et se révolter avec lui. On lui avait confisqué son argent, on lui avait retiré son identité sociale et on voulait maintenant aussi lui prendre sa vie. Quel non-sens ! S'insurger contre le système ? À quoi servait l'insoumission ? Pour lui, à s'enfoncer davantage dans le marasme, à se fermer des portes, à jouer le jeu du dynamisme carcéral. Pour elle, à se faire mal juger de l'administration. « Il n'y a pas beaucoup de possibilité » lui avait-elle dit. « Nous allons persévérer quand même et essayer. » Il devait cependant comprendre qu'une infirmière auxiliaire n'avait guère de pouvoir. La dernière convention collective avait davantage défini et limité ses interventions. Pour le lui illustrer, elle lui raconta l'événement traumatique du 310, événement que tout l'hôpital connaissait. C'était l'heure calme du dîner au département de chirurgie, un étage en-dessous. Elle et l'infirmière en poste veillaient. Un cardiaque ayant subi une intervention dans la journée refit une crise. Sa vie ne tenait plus qu'à une minute. Garde Vincent appela d'urgence sa compagne licenciée, seule autorisée à pratiquer l'intraveineuse vitale dont le mourant avait immédiatement besoin. Elle arriva une seconde trop tard. Le patient était mort. L'infirmière auxiliaire aurait pu le sauver si elle avait eu le droit syndical de poser le geste salvateur qu'elle avait si librement produit dans le passé avant la nouvelle convention de travail. « Comprenez-vous, monsieur Desfossés ? » « Meurtre syndical », avait-elle dit. « Meurtre administratif ». Elle avait été si révoltée par l'histoire du 310 qu'elle avait remis sa démission pour retourner aux études. Changer de domaine. S'inscrire en psychologie. Ses aptitudes et sa forma-

tion à ce niveau étaient apparentes. Elle savait tant écouter les êtres. Il y avait des besoins en personnes de ce genre dans une telle institution où la maladie transformait les êtres, entraînait une révision des valeurs et une réorientation complète de la vie. Mais elle devait mal penser, car lorsqu'elle revint bardée de diplômes, le poste de psychologue n'existait toujours pas et l'administration ne jugea pas utile de le créer. On la réembaucha comme infirmière auxiliaire remplaçante et elle dut repartir au bas de l'échelle. D'abord de nuit. Ensuite promotion à la garde du soir et enfin à celle de jour. Elle en était là quand monsieur Desfossés fit sa connaissance. « Voilà toute mon histoire », lui dit-elle. Elle n'avait qu'une envie maintenant face à la décision de placer monsieur Desfossés chez les chroniques : quitter cet endroit à jamais.

Mais elle pouvait encore essayer de le sauver de cette situation. Le protéger des terribles griffes de la bêtise. Le délivrer de cet enfer. Elle seule pouvait avoir le courage de faire circuler une pétition pour le défendre, pour contester le jugement du sarrau blanc et l'aider à partir. Mais ses collègues lui refusèrent leur appui. On ne voulait pas d'histoires avec les patrons. D'ailleurs, elle semblait bien naïve. Il existait des normes gouvernementales strictes pour accueillir un malade chez soi. Les avait-elle oubliées ? Monsieur Desfossés dut apprendre, consterné, que ces règlements l'empêchaient de s'en aller. Ils concernaient la largeur des corridors, la présence d'escaliers, le nombre de salles de bains, le genre d'affection. Il était en général presque impossible de trouver une maison privée, en dehors des cliniques et des foyers, qui correspondait exactement à toutes ces indications. Monsieur Desfossés ne saurait héberger personne parce que son appartement ne respectait aucune de ces normes.

De toute façon, la pétition de mademoiselle Vincent disparut mystérieusement. Et après ses qua-

tre jours auprès de monsieur Desfossés, on la changea d'étage. En outre, pour la punir de sa rébellion, on la muta dans l'équipe du soir. Elle protesta. On la menaça de la déplacer dans celle de nuit.

Par la suite, monsieur Desfossés s'habitua à voir sa fée protectrice chaque soir, vers minuit. Après son travail, elle passait toujours par le 427 prendre de ses nouvelles.

Une fois, il pleurait sans discontinuer. On lui avait annoncé le matin même qu'il allait déménager dans l'aile redoutée. Pendant la journée, il avait refusé de manger, avait déféqué dans le lavabo, merde au monde entier, avait gardé les yeux fermés comme mort quand on lui parlait, avait poussé une infirmière toute habillée dans le bain tourbillon de l'étage. Résultat : on l'avait assujetti à la camisole de force et on l'avait attaché à son lit.

Le soir venu, il attendait la garde Vincent avec impatience. Son seul espoir. Son seul lien avec le dehors, avec la liberté, avec la vie. En pleurant, en toussant, en bavant, il la supplia de le sortir de là. Il ne voulait pas finir au pavillon des chroniques. Il avait peur qu'on ne le transporte de nuit sans qu'il s'en rende compte.

L'infirmière auxiliaire ne pouvait songer à organiser une fuite. Il avait attrapé une pneumonie et sa fièvre ne voulait pas baisser. Le temps d'un éclair, elle eut alors l'idée de lui rendre service en lui injectant subrepticement une dose de calmant si forte qu'il n'allait pas se réveiller de la nuit, ni le lendemain non plus. Il n'allait avoir connaissance de rien. Tout le monde allait croire à une dégénérescence naturelle et, n'ayant pas de famille, personne ne demanderait l'autopsie. Bon débarras, diraient certains dans l'hôpital. Découvrirait-on la vérité, qu'on n'allait pas soupçonner la garde Vincent puisque la convention collective lui interdisait

de donner des piqûres. Mais par prudence, ne lui faudrait-il pas maquiller cette ultime délivrance ?

On ne sut rien clairement et ça n'avait aucune importance. Le jour suivant, on découvrit monsieur Desfossés sans vie, en travers de son lit, comme s'il avait lutté pour en descendre et comme si, sous le poids de son corps, ses sangles l'avaient étranglé.

Une semaine plus tard, déterminée comme jamais auparavant, mademoiselle Vincent devait quitter encore son emploi de remplaçante pour se recycler, afin d'accéder, cette fois, au titre d'infirmière licenciée.



Goodin

de donner des pièces. Mais par quel droit, au lieu
de donner, par quel droit cette somme de 100 francs?

100 francs
100 francs
100 francs

C'est un acte de charité et ce n'est pas une
obligation. Le jour où vous, au lieu de donner
100 francs, vous en donnez 100 francs de plus, ce n'est
pas un acte de charité, c'est un acte de bienfaisance, c'est
le point de vue de la charité, c'est un acte de bienfaisance.

5. L'acte de bienfaisance

Le point de vue de la charité, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.
C'est un acte de bienfaisance, c'est un acte de bienfaisance.

FRANÇOIS CHARRON

L'invention du réel

(extrait)

*La Poésie est ce qu'il y a de plus réel,
c'est ce qui n'est complètement vrai
que dans un autre monde.*

Charles Baudelaire

*Aucune parole ne peut espérer autre
chose que sa propre défaite.*

Grégoire Palamas

J'écris ce livre en appuyant mes mains sur un mur blanchi à la chaux. J'écris ce livre pour que le sexe, pour que la mort, pour que Dieu, pour que l'être, pour que le désert, pour que la société, pour que le temps, pour que l'éternité cessent de nous porter secours et disent à jamais la solitude intégrale de toute écriture redécouverte et revécue dans le sens d'une terre ou d'un ciel disparu ; et que mes mains sur cette terre ou ce ciel disparu ne sachent plus l'humain ou l'humanité ou ceci ou cela, et qu'elles soient au-delà de tout nombre — une main tenant les signes, l'autre les parties honteuses — replongées incidemment dans ce qui n'aura jamais eu lieu ; et que par ces deux mains, au même moment, se lèvent ces lignes répondant d'avance, sans même le savoir ou le vouloir, à la somme innombrable des témoins oculaires, juges, respon-

sables, médiateurs, organisateurs et autres consciences du genre qui n'ont jamais vécu que par procuration. J'en appelle à une fin, et en conséquence à un abandon, à une fuite, à un désinvestissement perpétuel des sites sur lesquels nous marchons, ce, non pas pour prouver ou soutenir quoi que ce soit — émancipation, libération, rupture, fondation — mais bien pour faire venir et montrer le seuil infranchissable des choses tel que nous l'imaginons. Que, par-delà des siècles de rétention, de refoulement, de sublimation, s'affirment les profondeurs inavouées (inavouables ?) de notre sexe ; que ce sexe, dans la peur de sa propre image pulvérisée, s'accroche aux choses concrètes ou préférables ou justes ou justifiables, voilà ce dont il sera question ; et, non pas, encore une fois, pour en tirer un accomplissement ou une petite jouissance évaluable, mais bien au contraire pour en saisir en acte les ratés, ce que moi je nomme ratés, et qui est, en fait, ce face à face de l'être avec ce qui n'a pas de nom. Là où aucune lettre ne pénètre jamais, là où nulle image ne peut continuer à traduire et à transmettre sans se consumer aussitôt, là où le moindre son se volatilise avant même d'avoir été son, là où, pas de lettre, pas d'image, pas de son, là, exactement là, j'écrirai les particularités physiques et métaphysiques de ma propre disparition.

Ainsi me vient tout de suite cette équation : un oeil → (un sexe) → une chose. De ce trajet — où le sexe demeure voilé — je ne me sens ni le goût ni le devoir de le remâcher ou de le justifier. Ce trajet du sens confirmé par la chose que l'oeil percevait sous le sexe qu'il cache ne m'intéresse pas et ne m'a jamais intéressé. Seule la bouche — comme un trou, comme un sexe qui avale la tête — me semble contester cet oeil qui se croit toujours libéré de sa matière qu'il ne voit pas. Seule la bouche — où se manifeste la ligne précaire séparant nature et culture, l'une devenant la catastrophe de l'autre — nous donne la distance qui existe pour commencer, modifier, accélérer, déduire, construire,

déconstruire cette raison qui fournit de l'être à partir d'un non-être considéré comme seul Être parfait et nécessaire. Le travail s'inscrit donc au bord de quelque chose d'inengendré, d'indivisible, d'impérissable, sans que, de facto, nous puissions pour autant en connaître les soubassements pourtant posés.

Moi exerçant ma volonté à produire des vagues mourantes, moi dans le froissement de l'air à la fois emporté et supporté par ce oui de chair vive, de chair opaque, de chair maculée, de chair contraire à cet acte qui est moins qu'un acte et qu'on surnomme bien hypocritement le savoir-faire, alors moi ainsi dans le désœuvrement de tout acte, cherchant à peine de quoi bruire pour désencombrer l'esprit et le corps, frôlant cette peau humide, offrant le coeur et le crâne non pas seulement comme « entités » ou « substances » mais bien comme zones où ça transite, alors moi ainsi, dis-je, j'exercerai mon tir à préciser en quoi ce qui jaillit de moi-même est comme le nuage ou comme la pluie. Et tant pis pour ceux qui auront consigné la violence de leur mal, qui l'auront empaquetée pour éviter qu'elle rue ou se mette à couler. Parce qu'ici, pour une fois, pour cette fois-ci, l'inexorable perte de l'écrit — ni définition, ni démonstration, ni illustration de thèse — sera à hauteur de main, de celle qui rature et de celle qui touche, passant de l'une à l'autre sans autre motif ou principe que celui de se démettre. Cette partition sur ma langue, cette partition qui n'a pas de secret, me mène là où les inflexions de la voix égarent la posture humaine, cela à même le cri de l'homme pressentant la multiplicité vibrante des passages et des formes.

Si les images basculent ou vrillent, ce sera sans doute parce que le monde qui sort de rien, qui n'était rien, qui ne sera rien, aura hésité une fraction de seconde devant l'existence absolument inqualifiable de l'animal savant, animal se reven-

diquant d'une parole univoque et meurtrière. Disant parole j'aurais pu ajouter essence, espoir, noeud, outil, fenêtre, ce qui, finalement, nous demeure si proche qu'on en a consacré le souvenir à l'intérieur d'une longue pièce sombre (elle se dépeuple à mesure); souvenir qui, quoi qu'on en pense, s'écoule par devant, d'une manière tout à fait tangible; souvenir dont notre époque a très simplement gommé les contours, ce afin de river chacun à l'angoisse de ne pas vouloir ou pouvoir ou avoir éventuellement de quoi le nourrir, l'angoisse résultant, je le précise, d'une espèce d'élévation trop brusque du sens, qui lui, comme par surprise, inconsciemment, finit par accéder à l'oubli de ce temps procédurier qui approuve ou désapprouve les mouvements, onctions, ponctions, mictions, sensations des mille et une résonances de la condition humaine.

Un jour ou une vie, cela suffit pareillement à faire que le geste qui est mien — d'aucuns diraient somnambulique ou emphatique ou archaïque ou sceptique ou autres iques de mauvais aloi — arrive à perdre au-dehors ce qui le retient du dedans, pour qu'ainsi perdant, ce geste, le mien, devienne la seule maxime vraie qui soit, et qui se lit ainsi : « *La vigilance de l'oubli* ».

Ce qu'il reste à dire, en regard de ce qu'il y a d'inaccessible, de forclos — tours, forteresses, tombeaux — se doit de surmonter la suprématie d'un mot — québec ou québécois — puisque, immanquablement, c'est à mon tour de m'en dégager pour faire que ce mot — québec ou québécois — ne soit plus le décor étroit, mesquin, satisfait d'une incapacité à passer par la dimension invisible, infiniment dicible, de la matière fluide (matière qu'on suppose malencontreusement logée *dans* la voix et qui, en réalité, *est* la voix elle-même, son propre dehors comme son propre dedans). Il faudra bien un jour ausculter l'incroyable phobie que nous avons — nous, osant le plus souvent à reculons —,

phobie de ces voix sans miroir, de ces voix magnifiquement distinctes, de ces voix instantanément branchées sur l'actualité pensante de nos émois, le mot émois renvoyant aux fluctuations que nous ne pouvons voir ni contenir ni définir.

Ce qu'il reste à dire me remonte à la gorge telle une déchirure que j'ai aimée ou qui m'a aimé, que j'ai endiguée ou qui m'a endigué, ce à travers les visages, les villes, leurs fatalités. Moi-même, de toute mes énergies, depuis plus de trente-quatre années, ayant vécu ou subi ou dénié ou provoqué ou souhaité rayer ce qui m'autorise maintenant à affirmer que la vie n'a pas de sens, qu'elle ne doit surtout pas s'en attribuer, si ce n'est dans le risque désintéressé d'une réinvention perpétuelle de la beauté (cette beauté étant simultanément ou conséquemment douceur, frénésie, stupeur, intériorisation, assomption, bref, subjectivité) ; moi-même, dis-je, à mesure que les méthodes se tassent pour faire place à une attirance plus grande habile à les ruiner, je suis obligé de reconnaître que les individus, un par un, se distanciant de leur tribu, recommencent chaque matin, et malgré tout ce qu'ils ont assimilé, à agir contre l'ensemble des puissances rationnelles entérinées : histoires et idéologies finales ne manifestant rien d'autre, au bout du compte, que leur désolante puérité. Que depuis 1971, en poésie, je m'efforce de sonder et déniaiser ceux et celles qui adhèrent à ces assurances futiles — parlant en connaissance de cause puisque j'y ai un moment personnellement adhéré — mettant à leur disposition mon manque d'utilité ou de responsabilité sociales (n'étant responsable, en somme, face à mes frères et à mes soeurs, que de mon impétueuse révolte, le mot révolte indiquant ici l'attitude de renoncement pour laquelle les esprits libres se battent, debout dans la conviction de leur terrible vacuité), — cela est exact, certes, et devra se poursuivre, s'accroître.

Oui, maintenant, face à face, un corps/une âme.

Oui, maintenant, âges issus de cette brûlure au fond des yeux.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Oui, maintenant, révélation avidement consommée qui a pour nom le miracle d'exister.

Je ne suis pas à l'abri, dans la chambre, de l'étrange inachèvement de ce miracle, lui n'arrêtant pas de se dérober pour compter plus que l'utopie ou la désillusion historique. Et je sais, et vous savez, ce que ce miracle côtoie d'indétermination — la vôtre, la mienne — permettant que tout à coup une plainte s'élève, que le cordon soit tranché, que le Verbe se fasse chair pour l'éternité (soit dit en passant, je ne crains pas la virulente éternité du Verbe, je ne crains que cette navrante éternité de la Bêtise et de la Médiocrité). Célébrer la gloire de ce Verbe, en assumer le tranchant au coeur de l'échappée, voilà qui me semble tout à fait conforme à ma vocation de poète, vocation qui, dans la pratique et telle qu'elle peut se matérialiser, a pour effet de fragmenter ou déconstiper ou aérer ou inquiéter la réserve coagulée des forces familiales ou nationales, forces qui font commerce des droits d'une personne à sa pleine et entière négativité. Non plus consentant ou témoignant, non plus unifiant ou simplifiant, l'acte poétique aujourd'hui équivaut à ces attitudes de résistance ou d'évasion où l'on apprend qu'un sujet est bien cette incurable digression arpentant la nomination. Sa lucidité se retrouve dans l'extase ou la détresse, sa lucidité se retrouve dans la saveur de ses acharnements, sa lucidité se retrouve dans le refus adressé au semblable de continger à certaines conditions le loisir de s'exprimer, de suer, de se détourner, de désintégrer, de forniquer, de rêvasser, de mettre en doute, ce à cause du danger, croit-on, de commettre un péché (alors que le grand péché, rendez-vous compte, se situe dans la prétendue absence de péché, c'est-à-dire dans l'asservissement inlassablement payé et entretenu par l'impuissance à s'apercevoir qu'il y a du Mal *en nous*, et

que ça fait mal *en nous*, étant donné que ça n'aura jamais eu d'importance autrement que joint à l'expérience perdue et absolue du singulier).

Tour à tour troublé, absorbé, exalté, attristé, contrarié, étonné, enjoué, déporté, galvanisé, épaté, dissocié et multiplié, moi, ici, avec personne autour de moi qui puisse m'assurer qu'il faut s'éloigner, ne jamais être sûr de ce qui s'immobilise tranquillement autour de soi (sauf, peut-être, j'ose le penser, de la présence primaire d'une insuffisante totalité), moi avec mes flèches, moi avec mes nerfs, moi avec mes prières incommunicables, je prends la liberté depuis toujours de m'obstiner et d'éruciter pour arriver encore à trouver les veines et les empreintes de ma quiddité, sans quoi je ne saurais prétendre être écrivain (plus précisément poète), puisque ce dernier ne subsiste qu'à la condition expresse de se déposséder pour s'opposer aux évidences de la postérité. De ce singulier comme universel, de ce principe d'individuation animant front, poings, mollets, genoux, cuisses, j'avancerai qu'il ne se confond pas à la nature enroulée, systématisée, photographiée en divers éléments, instances, concepts minutés pour abstraire la quintessence du réel (ou vue comme telle), et que ce principe d'individuation, comme infinité actuelle, demeure, avant tout, espace où le temps se déplie, se subjectivise, se retrouve confronté à la mort active. L'énigme vient, notamment, de cette mort (ou lacune ou absence) qui s'énonce sans obligatoirement nous regarder, devenant ce quelque chose de franchement atopique, dérangent, lézardé — pure flambée de l'endroit dégelé.

Vous, la fatigue, les combats, l'amoncellement des bagages où se pointent les déterminations matérielles, la base économique, les institutions politiques, les formes religieuses, artistiques ou philosophiques (ce qui évoque la discontinuité du temps et provoque les problèmes théoriques) ; oui, vous, vous assurant d'une position existentielle dès

le début, ne trouvez-vous pas que le genre humain n'est qu'un irréversible penchant à la spéculation stérile, toujours à l'affût de juger et condamner, et que son dogme premier qui noue l'Avenir au Passé renonce aux ressources de la circulation libre pour se consolider et se maintenir ?

Vous, touchant les rebords de votre niche (et la mienne, vieux berceau sacré, parois des petites-ses contre lesquelles je ne cesse de m'insurger !).

Vous espérant en commun au creux de ce cerveau daté et attendant sa date (1952-????).

Vous qui, dans ces moments de grandes émotions, devez choisir entre les controverses de votre révolution ou le langage réduit (réducteur) du contrôle et de l'harmonie.

Vous qui, selon moi, et en moi, et par moi (autant que moi selon vous, et en vous, et par vous) n'arrivez plus à imaginer l'inconnu autrement que comme un théorème à résoudre ou à éliminer.

Vous, enfin, subissant cette gêne face à toute création, tout créateur, tout créé indissociable de la rutilance polysémique, musicale, qui force la Loi à concéder de la valeur à l'être (valeur irrémédiablement gaspillée, il va sans dire), eh bien à vous, les hommes autant que les femmes, j'é mets cette simple réflexion : *il reste à savoir jusqu'à quand nos destins désordonnés demeureront strictement non-monnayables, allant à l'encontre de vous comme de moi lorsque nous tombons malheureusement d'accord sur la voie à suivre pour accomplir ce pourquoi nous sommes nés* (étant bien sûr sous-entendu que les pourquoi de la vie sont les pires pièges-à-cons que les civilisations aient portés, et qu'en tant que tels, nous sommes au monde pour n'importe quoi, ce qui permet de reflurir et se reposer quelquefois, tout en n'ignorant pas les caprices sérieux du sens des questions). [...]

JEAN MUNO

Lettre au Roi des Belges pour lui faire part d'un complot

Sire,

Je n'ai pas l'habitude d'écrire, Sire, à Vous moins qu'à tout autre.

Rien que d'imaginer ma modeste missive entre Vos mains soignées, je suis confus.

D'autant que le problème que je dois Vous soumettre n'est pas simple. S'il était simple, je le résoudrais seul.

Je suppose, Sire, qu'on ne Vous soumet jamais des problèmes simples. En un sens, cela m'encourage.

Permettez-moi de me présenter : Gérard Vandeveld, 56 ans. Belge de naissance, casier judiciaire vierge, prépensionné et parfaitement bilingue. En 47-48, j'ai servi sous Vos drapeaux.

Tout irait pour le mieux si je ne me sentais parfois un peu esseulé.

Elvire, qui a une explication pour tout, prétend que c'est à cause de mes nouvelles lunettes. Il est vrai qu'un triple foyer, c'est beaucoup pour un seul homme. Quelle gymnastique pour un oeil vieillissant !

(Ce point d'exclamation me gêne. On ne s'exclame pas devant un Roi, je pense. Mais je ne vous l'impose pas, faites-en ce que Vous voulez.)

Ce n'est d'ailleurs pas pour parler lunettes que j'ai pris la plume. En vérité, Sire, c'est Elvire qui m'inquiète.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle déraisonne, non, pas vraiment, mais je m'interroge.

On la dirait « possédée » que je ne serais pas autrement étonné.

Elvire, Vous l'aurez deviné, c'est ma femme. Belge de naissance, 48 ans, casier judiciaire vierge. Ménagère, plutôt francophone. Elle est née le jour où la Reine Astrid est morte.

Il y a 23 ans que nous sommes mariés, exactement comme Vous, Sire, avec cette différence que nous avons deux enfants, un garçon et une fille, 24 et 30 ans, l'un et l'autre au chômage (mais Vous n'y pouvez rien, d'accord) et c'est à juste titre que nous passons pour un couple sérieux, uni, comme Celui dont Vous nous donnez l'exemple, permettez-moi de Vous le dire.

Dans ce domaine-là, Sire, je n'ai jamais eu de triple foyer ! Comme Vous le constatez, j'aime plaisanter.

Mais présentement je suis inquiet.

W., où nous séjournons depuis trois semaines, Elvire et moi, est une « petite ville agréable que l'étranger nous envie ». (C'est exact. Si je cite le dépliant touristique, c'est par souci d'objectivité.) « À la différence de bien des stations similaires, artificiellement étirées derrière une digue, W. se répartit en coins et recoins intimes à la manière d'une bourgade ancienne lovée autour de son église... »

Jolie phrase, ne trouvez-Vous pas ?

(Pardonnez-moi, cela m'a échappé. Si on ne s'exclame pas devant un Roi, on le questionne moins encore. C'est Lui qui pose les questions, si ça Lui chante.)

Pour être tout à fait précis, j'ajouterai qu'à W. l'église n'est pas une église, mais un libre-service, ce qui est plus commode encore. Mais je m'éloigne du sujet.

Le sujet, Sire, le vif du sujet, c'est qu'à W. il vaut mieux ne pas sortir après le coucher du soleil. Ceux qui le font sont des imprudents, et ma femme est de ceux-là, après 23 ans de mariage. Pourtant je ne cesse de la mettre en garde.

Elle ne dit pas que je divague, mais je sens qu'elle le pense.

Vous êtes un peu surpris, Sire. Vous n'avez pas voulu cela, surtout à W., je m'en doute bien.

J'ai découvert la vérité en regardant par la fenêtre. Il se fait que c'était la fenêtre des toilettes, mais par celle de la chambre à coucher ou de la cuisine, je l'aurais découverte aussi. Et n'allez pas accuser mon triple foyer. Cela me complique la vue, certes, mais pas au point de l'égarer.

Je ne Vous l'ai pas dit, mais Vous devez savoir que je regarde beaucoup par les fenêtres, car nous sortons peu. En effet, nous occupons une situation tout à fait privilégiée, un attique au sommet d'un immeuble qui domine la ville, et ce serait idiot de ne pas en profiter.

Elvire, Sire, n'en profite pas. Je ne dis pas qu'elle est idiote, mais le fait est qu'elle n'en profite pas. Elle tricote, ou elle lit sur la terrasse, ou elle rêve devant la télé. Comme s'il n'y avait pas de fenêtres.

Moi, par conséquent, j'observe pour deux. Ce qui se passe sur les terrasses, les toits, même dans les appartements. Tantôt à l'oeil nu, tantôt à la jumelle, jamais au triple foyer. Simplement parce que la vie des autres m'intéresse, en tout bien tout honneur.

Quand Elvire me demande :

– Pourquoi ne regardes-tu pas plutôt la télé ?

Je saurais quoi lui répondre, mais je ne réponds pas. Depuis le temps que nous vivons ensemble, officiellement et officieusement, c'est inutile.

Elvire a des qualités, mais c'est une femme qui se nourrit de fiction. Elle passe du magazine au roman-photo, et du roman-photo au petit écran, jamais rassasiée. Moi, j'insiste, c'est la vie réelle qui m'intéresse.

En un mot comme en cent, je suis un vrai Belge, Sire. J'ai du bon sens et j'aime mes semblables, y compris les pigeons. Mon père était colombophile.

Ce sont d'ailleurs les pigeons qui m'ont mis la puce à l'oreille.

De la fenêtre des toilettes, on surplombe un toit plat, planté de cheminées, couvert de mousse. Quelques arbrisseaux ont même trouvé moyen d'y prendre racine, dans le sable accumulé par les intempéries. En somme, un petit jardin suspendu, où des pigeons mènent une existence apparemment paisible et familiale.

Le jour dont je parle, celui où j'ai découvert la vérité, je me suis avisé soudain que, sauf quelques-uns, toujours les mêmes, je ne les avais jamais vus s'envoler.

Tiens ! des pigeons qui ne volent pas.

Je me suis mis à chercher mes jumelles.

Il faut préciser que, depuis quelque temps, Elvire a la manie de cacher mes jumelles. « À force de regarder là-dedans, tu vas t'abîmer les yeux », répète-t-elle. Encore une fois, je saurais quoi lui répondre, mais je m'abstiens. Si quelqu'une risque de s'abîmer les yeux, c'est bien elle, éblouie par ses fictions.

Ce jour-là, j'ai retrouvé mes jumelles dissimulées sous son tricot, derrière les annuaires des Téléphones.

Nous ne sommes pas abonnés au téléphone, Sire, je vous le signale en passant, mais nous nous procurons les annuaires qui constituent une mine de renseignements précieux. De même, pour les catalogues de Manufrance Saint-Étienne.

Le temps de retourner aux toilettes, de mettre au point : j'ai découvert le pot aux roses.

Les pigeons que je n'avais jamais vus voler, les plus nombreux, *ce n'étaient pas des pigeons.*

Tout simplement.

Ni même des oiseaux.

C'étaient des êtres.

Des êtres, Sire.

D'ailleurs je m'en doutais, j'en avais la confuse intuition.

(Dans un moment comme celui-là, je trouve qu'il devrait être permis d'utiliser le point d'exclamation, Sire, même devant Vous !)

Donc, c'étaient des Êtres !!!

Un peu fébrile — d'autant qu'Elvire me harcelait avec ses sempiternels « Qu'est-ce que tu cherches ? »... « Où cours-tu ? »... « Tu as perdu ta langue ! » — j'ai renouvelé l'expérience aux quatre coins de la terrasse et de l'appartement. Aucun doute. Des *Êtres*, partout des *Êtres*, sur les toits, alignés sur les fenêtres, tapis dans les corniches, derrière les cheminées.

Des dizaines et des dizaines d'*Êtres*.

Je ne mens pas, Sire, je les ai vus. (J'ai failli ajouter «... comme je Vous vois », rapport aux timbres-poste.)

Ils sont noirs, noir luisant, quoique certains fassent semblant d'être bleutés ou gris, afin de se faire passer pour des pigeons domestiques.

Mon hypothèse est la suivante : s'ils se cachent ainsi, sur tous les toits de la ville, c'est évidemment qu'ils attendent leur heure, qui ne peut être que nocturne, comme leur uniforme qui rappelle de bien tristes souvenirs.

Le plus grave, c'est que, une fois encore, ils ont des complices. La cinquième colonne existe toujours : j'en ai la preuve. Régulièrement, on voit certaines lucarnes se soulever, un bras se tendre comme à Nuremberg, une main s'ouvrir. Une main qui *dispense de la nourriture*.

Aux pigeons, en même temps qu'aux *Êtres*.

Permettez-moi, Sire, de baisser la voix : la suite doit rester entre Nous (je mets la majuscule, car, dans ce Nous, Vous l'emportez). Parfois, de plus en plus souvent, j'ai l'impression qu'Elvire fait semblant de lire, de regarder la télévision, alors qu'en réalité elle m'épie. Pour le compte de qui ? Après 23 ans de mariage, on préfère ne pas répondre.

Je crois faire mon devoir, Sire. Comme en 47-48. Comme en 40, si j'en avais eu l'occasion. L'arrière-saison serait belle, s'il n'y avait cette menace. Autour de nous, les gens se promènent comme si de rien n'était, mais leur aveuglement m'inquiète comme si de rien n'était et leur insouciance m'effraie. S'ils étaient du complot ? Hein !

À première vue, c'est impensable. Et pourtant...

Plus j'observe les *Êtres* — et même les gens, parfois — plus je leur trouve quelque chose de foncièrement malfaisant dans l'allure, comme si une force redoutable grandissait jour après jour en eux.

Le printemps terrible, Sire, rappelez-Vous. La montée de la sève noire. Vous aviez 10 ans.

Hier après-midi, pour la première fois, j'ai eu peur. À cause d'un bruit. On aurait dit, fer contre pavé, le martèlement de minuscules sabots, et, sauf Votre respect, j'ai pensé à Votre escorte royale. Mais cela venait de beaucoup plus loin... dans le temps. L'idée m'est venue qu'ils avaient envahi mon toit, au-dessus de ma tête, comme à Eben-Emael¹.

Alors j'ai été chercher l'échelle, je l'ai portée sur la terrasse, appuyée contre la façade. Après une brève hésitation, j'ai grimpé.

La plate-forme était vide.

J'ai inspecté l'horizon. Ils étaient installés partout, tout autour, sauf chez moi. Ils attendaient le signal de l'assaut.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut ? Tu te donnes de l'exercice ? Pas trop tôt !

^{1/} Le premier fort belge qui, attaqué par surprise, fut conquis par les parachutistes allemands le 11 mai 1940.

J'ai failli perdre l'équilibre, Sire. C'était la voix d'Annie Girardot.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Et pas seulement la voix, mais aussi le ton, l'accent, le débit, tac tac tac, les phrases éternuées.

J'ai dévisagé ma femme. À vrai dire, avec toutes ces préoccupations, je ne l'avais plus fait depuis un bout de temps. Allongée dans le transat, s'éventant avec *Ciné-Revue*, elle me considérait d'un air qui m'a surpris. Un demi-sourire télégénique en diable. Bon Dieu ! ai-je pensé, ce qui devait arriver est arrivé, c'est elle qui a perdu l'équilibre ! Elle a basculé dans ses fictions ! Le souvenir des mains nourricières jaillissant des lucarnes, au crépuscule, m'a traversé douloureusement l'esprit. Je suis descendu de l'échelle, pour aller me camper résolument devant Elvire.

– Qui es-tu ?

– Mais ta grande, Gérard, ta toute grande.

La voix de Jane Birkin !

– Cesse de jouer la comédie !

– Quelle comédie ? C'est plutôt moche, tu sais, ton petit jeu. Pas honnête. Pas franc.

Simone Signoret ! Madame la Juge ! Après 23 ans de mariage !

C'est alors, Sire, alors que j'ai pris vraiment peur. La trouille, oui. Je l'ai plantée là, dans son transatlantique, et j'ai couru me réfugier dans l'appartement. J'ai baissé un volet, puis un autre, puis tous.

Depuis, rien ne s'est passé, mais je crains le pire, car ils savent que je sais. Ils le savent tous, ceux qui m'ont parlé par la bouche d'Elvire, et les

autres. Sauf Vous, Sire. C'est bien pourquoi, avant qu'il ne soit trop tard, j'ai résolu de Vous écrire.

J'ai confiance en Vous, car si le soupçon est partout, je persiste à croire que Vous êtes au-dessus de tout soupçon.

Votre Épouse aussi, notez, mais dans mon esprit, Elle et Vous ne faites qu'Un.

C'est bien difficile d'écrire à un Roi, même si l'on a confiance en Lui. Et d'autant plus que je n'ai pas le calme nécessaire. À intervalles réguliers, des coups sourds ébranlent les volets, et j'entends qu'on crie :

– Ouvre-moi, Gérard, je t'en supplie ! C'est dingue, ce que tu fais là !

Ou bien :

Il pleut ! Je suis trempée Gérard ! Je suis malade de froid !

Comédie, Sire : la voix de Romy Schneider. *Les choses de la vie*, Vous Vous souvenez ? Pas de danger que j'ouvre, car c'est un piège évidemment, un piège grossier. Girardot, Birkin, Signoret, passe encore, mais Romy Schneider, morte depuis deux ans ! Et pourquoi pas Greta Garbo ?

Cela fait des heures que je peine sur cette lettre, un jour et une nuit, si je compte bien. Et le plus dur reste à faire : les conclusions, les remerciements anticipés, la formule de politesse, respectueuse et cependant cordiale, distante et proche à la fois. Je devrais pouvoir me reposer un peu.

De temps en temps, on frappe encore sur le volet, mais je n'entends plus la voix. Déjà ça de gagné !

Quelques coups, puis le silence...

Le silence.

Au fond, peut-être que les choses sont en train de s'arranger, Sire, et que ma lettre est désormais inutile ?

POSSIBLES
Le mal
du siècle

BLES
de

ANDRÉ MAJON

Une histoire de...



Alrod

1012

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to fading and bleed-through.

Handwritten text in the top right corner, possibly a date or page number.

Main body of handwritten text, consisting of several lines of cursive script. The text is significantly obscured by heavy bleed-through from the reverse side of the page, making it largely illegible.



ANDRÉ MAJOR

Une histoire de chasse

1

Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas été seuls ensemble — si longtemps que le fils n'aurait probablement pas pu s'en souvenir. Ce vendredi soir d'octobre un peu froid déjà, ils étaient arrivés au chalet vers les dix heures avec presque pas de bagages, un simple sac à dos — un Lafuma délavé et usé qui datait de l'adolescence du père — et un bidon d'eau potable. Le père avait décadenassé la porte à la lueur d'un briquet et était entré le premier, pressé d'allumer pour voir la tête que ferait Marc. La lampe Aladin éclaira la lourde table ronde dont la surface vernie reluisait comme de l'huile. Marc eut d'abord l'air de ne rien voir, puis, à sa manière posée, constata que ça y était, qu'on s'était converti à l'électricité.

Encore tout excité par la nouveauté de la chose, le père allumait partout, dans le salon, dans les chambres, dans les toilettes, négligeant de faire du feu, tâche à laquelle d'habitude il se vouait sitôt entré dans le chalet exhalant un air humide. Marc proposa de s'en occuper, mais, incapable de renoncer à ce devoir ou à ce privilège, le père s'accroupit aussitôt devant le gueule noir du Franklin où il lança des boulettes de papier journal qu'il alluma après les avoir recouvertes de copeaux et de branches de cèdres. L'air froid n'était pas près

de disparaître. Il faudrait chauffer le poêle de fonte une bonne heure avant de se sentir à l'aise.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Ils avalèrent une tasse de chocolat chaud tout en examinant une carte de la région sous prétexte de vérifier l'itinéraire du lendemain. Une heure passa ainsi avant qu'ils aient le courage de se déshabiller pour aussitôt se recroqueviller dans le confortable abri du sac de couchage. Marc avait lui-même réglé le réveil-matin pour cinq heures et demie de crainte de rater l'aube de cette excursion de chasse promise depuis longtemps et qui était enfin sur le point de lui être accordée. Son arc et ses flèches posés par terre, le long du lit, il s'efforçait de garder les yeux fermés, incapable cependant de se laisser aller au sommeil, jouissant à l'avance de ce qui l'attendait, agréablement troublé par les pétilllements et les sifflements du bois qui flambait.

Le père non plus ne dormait pas, trop fatigué après cette semaine éprouvante et le trajet qu'il venait de faire, agacé aussi par le souvenir de sa mésentente avec Gisèle au sujet de leur retour. Il avait tout juste eu le temps d'avaloir une bouchée avant de passer prendre Marc chez sa mère, non sans avoir dû promettre à Gisèle de rentrer le lendemain après-midi au lieu du dimanche midi. Elle lui avait quand même dit qu'elle trouverait le temps long sans lui. Tout ça lui revenait en vrac, avec la crainte que Marc soit déçu, la météo ne promettant rien de bon. Mais on verrait bien. Ici, en montagne, le temps s'alignait rarement sur les prévisions. Il entendit Marc lui demander s'il dormait. Il dit que oui et que, lui aussi, devrait. Il voulait seulement savoir s'il pouvait se servir de son arc sans permis de chasse. « Pas de problème », répondit le père en changeant de position. Il faisait trop chaud maintenant — inconvenient du chauffage au bois. Il fallait chauffer à fond de train pour chasser l'humidité, mais ensuite on suait toute son eau.

Ce fut le froid qui le réveilla une vingtaine de minutes avant la sonnerie du réveil. Il faisait encore nuit. Il farfouilla dans les cendres et refit du feu, puis mit de l'eau à bouillir pour le café. Marc en prendrait pour une fois ; après tout, il allait avoir quatorze ans dans quelques semaines. Il vérifia le contenu du Lafuma. Tout y était : provisions, gamelles et vêtements de rechange. Lorsque la sonnerie du réveil retentit dans le silence, il entra dans la chambre où Marc dormait encore, la tête enfouie dans le sac de couchage. Il alluma l'applique fixée au-dessus du lit et lui dit que le déjeuner serait prêt dès qu'il serait habillé.

Tandis qu'ils avalaient leurs oeufs au bacon, un peu de lueur matinale éclaira le ciel au-dessus des grands arbres qui cernaient le chalet. Il pensa à Gisèle qui aurait voulu qu'il les abatte tous, et pas seulement les épinettes qui, selon lui, attiraient les moustiques. Marc avait l'air égaré, pas encore remis de l'abrutissement d'un sommeil interrompu. Le café le faisait grimacer, mais il n'osait dire à son père qu'il aurait préféré son habituelle tasse de chocolat au lait.

Il n'était pas loin de six heures lorsqu'ils sortirent avec armes et bagages. Les herbes givrées craquaient sous leurs bottines. Ils contournèrent l'étang dont les bords étaient couverts d'une fine glace. Ce n'était plus la nuit, ce n'était pas encore le jour. Une clarté indécise tentait de filtrer à travers la lente dérive des nuages et des odeurs acidulées montaient du sol détrempé. Dans ce paysage pétrifié, ils n'entendaient rien d'autre que leurs propres pas jusqu'au moment où, s'engageant dans un chemin forestier, des corneilles lancèrent leurs tristes appels. Puis il n'y eut plus rien. Seulement leurs pas et leurs souffles alternés. Le père ouvrait la marche, sac au dos, le fusil sous le bras, canon pointé vers le sol.

Vingt minutes plus tard, ils aboutissaient à une clairière où il faisait jour, quoique le soleil fût encore tamisé par une nuée persistante. Un brouillard épais stagnait au-dessus du sol. Ils se postèrent derrière un massif de thuyas, accroupis et attentifs un long moment, puis, comme rien de vivant ne bougeait — une feuille se détachant parfois de sa branche et virevoltant jusqu'au sol —, ils se résignèrent à poursuivre leur route. Des détonations éclatèrent, longuement répercutées par les montagnes. « Ça vient de loin », dit le père pour rassurer Marc qui s'était figé sur place, un peu pâle. À ce moment-là, il y eut un brouhaha tout près : une perdrix qui s'enfuyait. Ils la virent fondre dans les taillis sans faire le moindre geste. Marc avoua alors qu'il n'avait pas la moindre envie de la tuer. Le père dit que, de toute manière, ils ne risquaient pas de la revoir et que lui non plus n'avait pas envie de tuer quoi que ce soit, préférant marcher pour le plaisir.

Comme ils quittaient la clairière, Marc repéra un énorme polypore qui avait poussé sur une souche moussue. Le père sortit son couteau, le détacha et la rangea dans sa besace, après quoi ils se remirent en route, sans hâte, aux aguets toujours, quoique sachant l'un et l'autre qu'ils ne tenteraient même pas d'abattre une bête qui se planterait devant eux. Ils étaient trop heureux d'être ensemble dans la beauté de ce matin d'octobre pour désirer rien d'autre. Une fois arrivés au sommet de la montagne, éblouis par le soleil qui éclatait maintenant dans un ciel dégagé, ils s'assirent sur le tronc d'un grand tremble abattu par les vents. Le corps trempé, le père retira son bérêt et déboutonna sa vareuse de grosse laine rouge qui lui piquait la peau. Marc avala de longues rasades à la gourde et la lui passa. Un vent léger, qu'on sentait à peine, faisait tomber les feuilles jaunies des bouleaux où se reflétait la lumière mielleuse du matin. Le feuillage éclatant des érables tenait encore bon, mais pas pour longtemps, dit le père.

Encore une semaine ou deux de pluie et de froid, et ce serait le désert. Mais ce n'était pas cela qu'il voulait dire à Marc médusé par le spectacle de cette splendeur. Comment aborder ce qui lui pesait depuis tant d'années ? De but en blanc ? Au risque de gâcher son plaisir. C'était bien plus facile de laisser les choses telles qu'elles étaient, sans remuer des eaux déjà troubles. Et il y renonça pour le moment. Ils étaient si bien dans la fraîcheur de ce jour neuf, si différent des autres jours de leur vie, à ne rien faire d'autre que jouir tranquillement de la paix qui les pénétrait jusqu'à l'âme.

La promenade et l'air vif leur avaient ouvert l'appétit. Marc s'éloigna avec une hachette pour rapporter du bois sec tandis que lui ramassait des pierres qu'il disposait en cercle. Il laissa Marc allumer le feu, puis il posa la grille sur les pierres et mit à chauffer une casserole de ragoût de boeuf. Ils durent s'éloigner du feu dont la fumée les étouffait. « Le bois est trop humide », dit le père. Marc, croyant que c'était un reproche, dit qu'il ne l'avait pourtant pas ramassé par terre. Mais le père, distrait par ses pensées, ne lui répondit pas.

3

Il devait être une heure ou un peu plus et l'air s'était réchauffé lorsqu'ils rentrèrent au chalet, le père désirant faire une sieste avant de repartir. Marc, lui, en profita pour se rendre au lac où, l'été, il pêchait avec une patience rarement récompensée. Le père somnola pas loin d'une heure, mécontent à son réveil d'avoir cédé à son vice au lieu d'accompagner Marc qui n'était pas encore revenu. Il fit bouillir l'eau pour le thé en se promettant de lui parler tout à l'heure, pas pour essayer de se justifier mais pour lui dire qu'il tenait beaucoup à lui, que c'étaient les circonstances qui les avaient séparés et qu'il le regrettait. Ce n'était pas si compliqué et ça mettrait fin, du moins s'efforçait-il de

le croire, à l'espèce de malaise qui existait entre eux. Gisèle lui avait souvent conseillé de le faire, elle qui avait besoin de tout mettre au clair et d'évacuer tout malentendu de leur vie commune.

Il sortit sur le balcon avec sa tasse de thé et appela Marc à plusieurs reprises. De temps à autre, des détonations se faisaient entendre. Il se mit à imaginer le pire, que Marc se faisait tuer en revenant. Il ferma la porte et monta la pente qui menait à la route de gravier déserte sous l'ardent soleil de l'après-midi finissant. Il appela encore Marc d'une voix de plus en plus inquiète, puis se rendit à grands pas jusqu'au lac où il ne vit personne. Il avait beau être saisi par la fulgurante beauté de cette fin de journée, il n'arrivait pas à en être vraiment ému, l'esprit tendu vers Marc et vers rien d'autre. Il revint au chalet en coupant par les bois dans l'espoir de l'y retrouver, mais il marchait sans rien voir, pas la moindre trace, seulement affolé par le silence qui ponctuait chacun de ses cris. Une fois rentré, il ramassa ce qui traînait et porta leurs affaires jusqu'à l'auto. Il était près de quatre heures maintenant et toujours pas le moindre signe de Marc. Il tournait en rond en se traitant de tous les noms lorsqu'il vit Marc faire de grands gestes de l'autre côté de l'étang. Il alla à sa rencontre en lui demandant où il était passé. « Je me suis perdu », avoua Marc, piteux, pas encore remis de la peur qu'il avait eue. Il avait voulu revenir par les bois, mais rien à faire, il n'aboutissait nulle part. « Tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur », dit son père pour en finir. Il rangea tout dans le coffre et jeta un dernier regard sur les alentours qui sombraient dans un crépuscule hâtif et il se dit que Gisèle avait un peu raison de déplorer ce fond de cuvette où le soleil parvenait tard le matin pour disparaître dès la fin de l'après-midi. L'été prochain, il allait déboiser, tailler des ouvertures ici et là, quitte à y perdre un peu de sauvagerie. Lui-même éprouvait un certain malaise dans ce terrier où il avait trouvé

refuge quelques années plus tôt. Et il s'était mis à désirer de la lumière, toujours plus de lumière.

Il roulait doucement, sans un mot, tandis que Marc regardait le paysage défilé dans l'apaisante lumière de la journée finissante. Finalement, il ne lui parlerait de rien, pas cette fois du moins ni plus tard, à bien y penser. Ce n'était pas nécessaire. Il pouvait très bien continuer à vivre avec cette douleur de l'avoir perdu. Mais l'avait-il vraiment perdu ? Marc lui redemanda s'il avait envie de jouer au hockey cet hiver. Il dit qu'il ne devait probablement pas être très vite sur ses patins depuis le temps mais qu'il pourrait bien essayer. Marc souriait malicieusement à la pensée qu'il donnerait du fil à retordre au Vieux, comme il l'appelait.

MARIE-CLAIRE BLAIS

Dépossession

Il savait qu'il n'était désormais que cette chose abjecte que les autres regardaient avec dédain, cette chair flétrie, cet homme assis là, sur un amas de journaux, avec sa malédiction, au milieu d'une foule qui eût préféré ne pas le voir, qui le voyait à peine dans l'aveugle tourbillon de la tempête qui agitait la ville. Un relent d'ivresse alertait encore ses membres raidis par le froid, et dans un sursaut de vie, comme s'il eût éprouvé en souvenir cette lointaine nostalgie du monde des vivants qu'il allait quitter, il tendait les bras vers eux, en un vain geste de supplication, menant seul, comme il l'avait toujours fait, sa guerre silencieuse contre le monde, seul et jusqu'à la proche extinction de cet être minable qu'il était devenu en si peu de temps, cette guerre passive qui était la sienne, celle de la déchéance, de l'abaissement, dans un monde qui n'avait jamais été le sien, dans un pays où il était né pour y vivre en exil. Eux, ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces taches grises ou fulgurantes dans le brouillard qui couvrait ses yeux, s'enfonçaient dans leurs voitures, couraient vers le confort de leurs foyers, dans les grattes-ciel qui dominaient la ville sous le ciel blanc, et il sentait ces chaussures, ces bottes qui le heurtaient involontairement en passant, il frissonnait de fièvre, ne disait plus : « Laissez-moi, si vous saviez combien je vous hais tous ! » comme il l'avait fait tant de fois, lorsqu'il pouvait encore marcher, ses journaux, ses

chiffons sous le bras, lesquels contenaient des restes de nourriture mendiés dans les restaurants de la ville. Mais il était trop affaibli pour éprouver ces sentiments de haine. Le vent de février le transperçait sous sa veste aux manches érodées, mais il continuait de tendre les bras vers les passants, pendant que son visage se couvrait d'une bave froide, ses fragments de journaux se dispersant autour de lui, dans les rafales de neige. Eux allaient et venaient, accablés par la tempête, ils ne semblaient pas le voir. Il devait être visible, pourtant, comme une tache honteuse dans cette grande ville industrielle d'Amérique du Nord ; peut-être eût-il dû les supplier davantage, gémir, mais sa voix n'était qu'un râle qui sortait péniblement de sa poitrine. Le froid engourdisait peu à peu tous ses membres et il craignait de céder au sommeil. Il pensait à ces hâves de sommeil qu'il avait connus tout le long de son errance, ces asiles aux lits crasseux, et récemment, depuis qu'on le trouvait endormi aux portes des hôtels, couché sur un banc, dans les parcs, ces abris pour les intoxiqués où il avait croisé des visages hagards, des jeunes gens déjà ravagés, ces visages le troublaient soudain, comme si il eût senti tout près de lui, dans cette vapeur glaciale qui montait de la terre, l'haleine de ces jeunes vies se mêlant à son dernier souffle. Et soudain, il eût aimé vivre : mais il n'y avait pas de lieu pour lui, sur la terre : il n'y avait que des abris, car comme sous la menace des bombes, il avait toujours vécu inquiet, à l'affût d'un danger. Mais s'il avait souvent eu la vague conscience de lutter sans but dans ce monde obscur des autres où il n'avait aucune place, il ne savait comment expliquer cette tension guerrière dans laquelle il avait vécu, dans un pays qui était paisible et d'une prospérité croissante. Peut-être n'était-il qu'un ivrogne, un dégénéré qui ne savait lire ni écrire mais il sentait qu'il était en même temps la victime d'une guerre cachée, innommable. Autrement, n'eût-on pas remarqué sa misère, son dénuement ? Mais la tempête augmentait et il ne voyait que ces formes

qui ployaient dans le vent, et chacun s'éloignait, fuyait en courant. Et il pensait, je ne dois pas m'endormir, bientôt, ils ne me verront plus, et la sombre épaisseur de la neige qui commençait à envelopper son corps, dans la tombée de la nuit, voilait aussi ses paupières peu à peu. Un lourd sommeil envahissait sa tête mais ses yeux étaient ouverts et il pleurait dans une douce lamentation. Lorsqu'il entendit la sirène d'une ambulance au loin, un espoir le ranima : deux policiers viendraient le secourir, on l'amènerait à l'hôpital, des mains charitables l'aideraient à manger son pain trempé dans du lait chaud. Il serait sauvé. Même s'il n'était que ce paquet nauséabond abandonné sur un trottoir, ce débris humain qui attirait si peu de bienveillance, de sympathie, on ne pouvait le laisser mourir ici, dans cette mortifiante solitude quand, autour de lui, une multitude d'êtres allaient vers l'innocence de leur bonheur, de leurs plaisirs ? Et puis il n'entendit plus rien. La ville semblait désertique soudain. Les policiers, l'assistante sociale qui avait si souvent trouvé pour lui un refuge, cet inconnu, un homme ordinaire dont la pitié était simple, silencieuse, car il existait sans doute encore des hommes bons, oui, cet homme qui, hier, il y avait de cela quelques jours, l'avait étreint contre lui et réchauffé en disant : « J'appelle un médecin, que vous est-il donc arrivé ? Je pensais que ces choses-là ne se passaient que dans le Tiers-Monde... mais pas ici, pas chez nous, » tous, ils se rassemblaient autour de lui, et ils disaient : « Ne crains rien, tu seras sauvé. » Et dans l'espoir de cette tendresse qui tardait à venir, il tenait ses bras levés droits devant lui, son torse était légèrement incliné, bientôt il cèderait au sommeil, pensait-il, ses yeux se fermaient déjà, ils viendraient, oui, pensait-il, je les entends qui approchent, mais ces visages n'étaient que de feintes apparitions dans la nuit blanche : personne ne viendrait.

The first part of the paper is devoted to a description of the clinical picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The second part of the paper is devoted to a description of the histological picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The third part of the paper is devoted to a description of the clinical picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The fourth part of the paper is devoted to a description of the histological picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The fifth part of the paper is devoted to a description of the clinical picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The sixth part of the paper is devoted to a description of the histological picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The seventh part of the paper is devoted to a description of the clinical picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The eighth part of the paper is devoted to a description of the histological picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The ninth part of the paper is devoted to a description of the clinical picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease. The tenth part of the paper is devoted to a description of the histological picture of the disease. It is a chronic, progressive, and fatal disease, which is characterized by a gradual increase in the number of abnormal cells in the bone marrow. The disease is usually diagnosed by a biopsy of the bone marrow, which shows a characteristic picture of the disease.

L'amie de Joseph Parker

Joseph Parker sort de sa chambre en disant qu'il est tout seul et qu'il veut voir l'institutrice qui a failli mourir.

Il sait qu'on l'a mise au même étage que lui. Au bout du couloir. L'infirmière tout en lui faisant sa piqûre du soir a raconté l'accident de l'enseignante. Pour qu'il considère le courage de cette femme devant ce qui lui arrivait. Certain, qu'elle ne voulait pas nommer ici, pourrait bien prendre exemple. Se montrer un peu plus vaillant.

Joseph Parker est dans le couloir B, troisième étage, Hôpital Erasme. Il n'a pas de robe de chambre. Il ne possède rien. Il a l'habitude de s'échapper de sa chambre dans son vieux pyjama bordeaux. Ses pieds maigres traînent sur le sol de grosses pantoufles brunes. On dirait qu'on les a confectionnées avec du tissu pour serpillières. Des torchons de feutre. Quelque chose de bizarre. Joseph Parker aime bien ses pantoufles. Elles sont confortables. Les semelles sont en caoutchouc. Grâce à cela, il ne dérape pas sur les carreaux des salles. Pour une fois qu'il éprouve un sentiment de sécurité. Il sait, Joseph Parker, qu'il ne peut cacher sa pauvreté. Au point où il en est. Il s'en moque. Après tout ce qu'il a connu.

Joseph Parker est maigre. Il flotte dans son pyjama. On dirait une mouette fragile. Il a un cou mince comme un bras d'enfant. L'infirmière qui le soigne aime plaisanter. Elle fait semblant de le bousculer un peu. De le gronder comme s'il était retombé en enfance. C'est tout ce qu'elle a trouvé. Elle est tellement impressionnée par le courage de Joseph Parker qu'elle n'a rien imaginé d'autre, lui reprocher d'être douillet. Lui, il sait ce qu'il en est. Il sait qu'il est courageux. Il sait que l'infirmière le pense aussi. Il est heureux quand, après la piqûre, elle lui donne une petite tape sur les fesses avant de remonter son pantalon. Quand elle l'aide à se remettre sur le dos. Elle lui adresse un clin d'oeil en caressant sa joue gauche.

L'infirmière est une femme de quarante ans. Comme toujours, parmi les malades, les difficiles, les faciles, les indifférents, il y en a un qui accroche davantage sa tendresse. Depuis un mois, c'est Joseph Parker. Elle a l'habitude de penser à son sujet : « À son âge, cette maladie, c'est très lent. » Pas du tout comme pour les gens de son âge à elle. Non. Là, il est connu que « ça va très vite ». De toute façon, l'infirmière estime qu'une souffrance, c'est une injustice. Un point c'est tout.

Joseph Parker avance dans le couloir. Je suis tout seul dit-il. Personne ne l'écoute. Il regarde d'autres malades qui se promènent. Sans trop s'éloigner. Ils portent tous une robe de chambre. Ils semblent perdus dans leurs pensées. Ils ne voient pas Joseph Parker. Ils le laissent passer.

Joseph Parker connaît le numéro de la chambre de l'institutrice. Numéro 36. Il a interrogé l'infirmière. Mine de rien. Pourtant il a vu à son expression qu'elle n'était pas dupe. Vous serez sage. Il n'est pas question de vous promener aujourd'hui. Et elle. Il serait cruel de la déranger. Mieux valait confier une poule à un renard que de croire qu'il

obéirait. Pourquoi pense l'infirmière. Pourquoi veut-il la voir.

Joseph Parker ne sait pas. Pas vraiment. Mais il avance dans le couloir. Il croise un couple avec une petite fille. L'homme brandit un matricule blanc. Du plastique. Sur lequel la secrétaire à l'entrée de l'Hôpital a écrit — gravé à la machine un nom, une adresse, un numéro de téléphone, le nom d'une Mutuelle, plus quelques autres signes mystérieux. Un laisser passer. La petite fille regarde Joseph Parker. Elle a l'air étonné. Joseph Parker s'inquiète. A-t-il l'air d'un fou. Son pyjama est-il mal fermé. Il est fatigué. Il est tout seul. Il passe devant une porte sur laquelle un écriteau interdit strictement d'entrer. Aucun visiteur. Pauvre malade. Comme il doit être triste. Joseph Parker a une hésitation. S'il s'arrêtait ici. S'il entrait. À sa porte à lui, on n'a pendu aucune interdiction de visite. Ce n'est pas nécessaire. Il ne vient jamais personne. Il est tout seul. Comme c'est triste pense-t-il. Il regarde un bouquet de pois-de-senteur. L'infirmière l'a sorti de la chambre n° 35 pour la nuit. Elle l'a déposé à côté de l'entrée. Un seul bouquet. Quelques maigres branches. Comme c'est triste pense-t-il. Lui, il ne reçoit jamais de fleurs, mais il n'y pense pas.

L'institutrice n'a pas eu de chance. Ce qui lui est arrivé, c'est ce que d'aucuns désignent par le mot « destin ». Dans son cas, on ignore si le destin a frappé ou si, au contraire, le destin a épargné. Elle est vivante. C'est déjà ça. Tellement imprévisible, le choc. Elle émerge à peine. Quand Lazare a ressuscité, il a dû ressentir la même chose que moi pense-t-elle. Elle ironise. Elle est athée. Alors, Lazare, façon de parler. Façon de revivre aussi. Que m'est-il arrivé. On lui explique. Son mari. Ses deux enfants. Assis dans la chambre l'air stupéfait. Tu es sortie de la maison. La porte est restée ouverte. J'arrivais pour t'aider. J'ai tout vu. Tu as ouvert le coffre de la voiture pour enlever les бага-

ges. Tu étais énervée parce que les enfants étaient montés dans leur chambre sans te demander s'ils pouvaient t'aider. C'est alors que c'est arrivé. Je n'en croyais pas mes yeux. Un imbécile. Un crétin qui a des problèmes sexuels, certainement. Il a tourné le coin de la rue avec sa BMW à plus de 100 à l'heure. En faisant crisser les pneus. Il t'est rentré dans les jambes à cette allure. Il t'a écrasée entre notre voiture et la sienne. Lui, il est vivant.

C'est curieux ce qu'il vient de dire. Moi aussi je suis vivante. L'institutrice écoute un récit. Une histoire d'accident de la route. Arrivé à quelqu'un. Elle, ce qu'elle a vécu, c'est différent. Elle sort de la maison pendant que son mari rétablit l'eau, le gaz, l'électricité. On coupe chaque fois tout quand on part en vacances. Elle est mélancolique comme une petite fille. Demain, c'est la rentrée des classes. Quatre mois à attendre avant Noël. Beaucoup de soirées consacrées au syndicat. À organiser des réunions. À courir après les cotisations. À mobiliser les hésitants. Tout ça quoi. Alors que les vacances n'ont pas été réussies. Elle ouvre le coffre. Elle tient les clés de la voiture en main. Elle est embarrassée. Elle a peur de les laisser tomber. L'égoût est à côté. Elle se penche au-dessus du coffre. Ensuite plus rien. Le soleil s'est brusquement éteint. La nuit noire. Si. Quelque chose qui lui revient à présent. Le bruit des clés.

L'institutrice regarde son mari. Ses deux fils. Elle essaie de comprendre. Sa vie jusqu'à présent, c'était quoi. Elle essaie de deviner. Est-ce grave. Ses jambes sont complètement recouvertes de plâtre, de bandages, le chirurgien a parlé de broches de tiges d'écrous (est-ce possible), le bassin est emprisonné, comment, elle ne peut le dire, coincée comme elle l'est sur son lit, des coussins dans le dos, des appareils de tous côtés, des tendeurs, des poulies, elle a l'impression d'être un bateau en construction.

L'amie
de
Joseph
Parker

La porte de la chambre 36 s'ouvre. Un vieux monsieur en pyjama entre. Il sourit. Il referme la porte avec soin. Il est maigre. Il a de grands yeux. Une expression douce. Un peu mélancolique. Il s'approche du lit de l'institutrice. Il la regarde. Il sourit. Il ne voit pas le mari. Ni les deux garçons. Il traîne les pieds. Je suis tout seul dit-il.

L'institutrice a peur. Qu'il ne tombe sur ses jambes. Ou qu'il trébuche sur les fils qui soutiennent ses jambes. Il n'a pas l'air dangereux. Mais elle a peur. Le mari et les enfants ne bougent pas. Ils ne disent rien. Je suis seule pense-t-elle. Elle a peur. Cet homme qui s'approche. Il a l'air tellement fragile. Il va se briser comme du cristal. Il va tomber. Il va glisser. Il va s'appuyer sur mes jambes. Les casser. Elle est terrorisée.

Elle tend sa main au-dessus d'elle. Elle souffre. Elle ne sait pas vraiment pourquoi. Son corps n'est plus qu'un amas de débris de verre. Sa main s'empare de la sonnette d'appel. Elle se dit qu'elle est sauvée.

Une minute après, l'institutrice se retrouve avec son mari et ses deux fils. Seule.

L'infirmière qui le reconduit doucement dans sa chambre, en le tenant par les épaules comme un compagnon, demande à Joseph Parker pourquoi il est toujours aussi méchant.

Faint, illegible text covering the majority of the page, likely bleed-through from the reverse side.

Handwritten notes in cursive script, possibly including the word "Mood".

Handwritten notes in cursive script, possibly including the word "Mood".

Handwritten notes in cursive script, possibly including the word "Mood".

Handwritten notes in cursive script, possibly including the word "Mood".

Mood

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The characters are faint and difficult to decipher.

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The characters are faint and difficult to decipher.

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The characters are faint and difficult to decipher.

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The characters are faint and difficult to decipher.

JEAN ROYER

L'homme sentimental

Mais où sont les miroirs exacts tendres et fraternels

Marie Uguay

Cet homme, je ne l'avais jamais connu si triste : comme si sa vie lui pesait au point de se laisser couler jusqu'au sentiment que tout l'abandonne. Il éprouve l'absurde : celui qui veut tout donner se voit abandonné de tout. La tristesse serait cette sensation du vide, cette absence de passion où il se meurt.

Cet homme que je vois si triste aujourd'hui, il aime mais il ne sait plus comment ; il est aimé mais non comme il le voudrait. Son amour ne répond plus, dans un sens ou dans l'autre. La rivière est à sec. Le lit est froid. La nuit est longue. Les rêves ne sont plus qu'angoisses. La tristesse c'est la mort. Et la mort c'est le silence d'Éros.

La tristesse règne. Les humains de la veille de l'an 2000 savent qu'ils vivent dans un bain de sang et de violence, ils voient qu'on meurt dans le désert de la faim. La terre n'est plus « bleue comme une orange ». Les enfants se révoltent. Après l'âge des hippies et du « peace and love » voici le temps des punks et de l'inespoir.

La tristesse, elle fait partie de l'héritage de cette civilisation. Seule une révolution en profondeur des esprits et une adhésion aux valeurs féminines pourront désormais « changer la vie ».

Il faut vraiment changer l'idée de « pouvoir » en l'idée de « partage ». Est-ce là une utopie ? J'ai l'intuition, en tout cas, que les jeunes de douze à quinze ans qui revêtent les signes de la mode punk jugent sévèrement la société qu'on leur propose et qu'ils refusent. Ils se moquent tout au moins des mensonges qui nourrissent l'actualité politique et ne se font pas d'illusion sur les systèmes économiques qui divisent le monde en pays riches et en pays pauvres, laissant mourir de faim au moins 40 000 enfants par jour. Cette réalité, Stéphane, Myriam ou Jean-François, tout adolescents qu'ils soient, ne l'ignorent plus. Ils vivent avec elle. On comprend la tristesse qui les envahit certains jours.

En réalité, cet homme que je trouve triste c'est l'homme sentimental. C'est l'homme qui vit de ses sentiments. Quand il se met à raisonner, c'est malgré lui, en dépit des valeurs sentimentales qui nourrissent sa raison d'être. Je ne dis pas qu'il s'encombre inévitablement de larmes et de rires en toutes circonstances. Non. L'homme sentimental est capable de prendre ses distances. Mais c'est en lui-même et toujours dans son rapport à ce qu'il croit viable. Il ne se fie pas à la seule raison raisonnante. L'homme sentimental possède un sens de l'objectivité quand il est certain de raisonner sur le terrain de la vie et non dans la seule utopie. C'est en ce sens que l'homme sentimental peut devenir l'homme gratuit.

Vu de loin, il apparaît plutôt comme un homme engagé, voire empêtré dans ses propres circonstances, voué à la surface des pleurs et des sourires, à la seule rêverie du souvenir, aux chaînes de la nostalgie dérisoire, aux sombres desseins de Narcisse lui-même !

Tel n'est pas cependant l'homme sentimental, vu de l'intérieur. Sans nier son attachement à ce qui le fait vivre en émotion continue, l'homme sentimental est celui d'une généreuse présence. Je ne connais pas d'être plus présent que lui, plus attentif aux événements d'intérêt humain. Sur ce plan, il vit certes une gratuité qui n'est pas seulement quotidienne mais qui participe aussi de l'ordre du sacré.

Car l'homme sentimental vit dans une sorte de sensation de l'éternel, au coeur de l'émotion. En fait, il cherche à vivre tous les sentiments et de toutes les manières. C'est pourquoi il s'attache si facilement aux émotions des autres. Il participe à la vie des êtres qu'il aime ou qu'il rencontre. Il s'identifie à leurs joies et à leurs peines. Non seulement il vit pour lui-même mais il aime demeurer parmi les autres. Il se vit comme le maillon de la chaîne. S'il est prisonnier, c'est d'une certaine vision de vivre — et qui en vaut bien d'autres : celle de croire que le coeur a ses raisons. Ce qui incline l'homme sentimental moderne à croire aussi que la raison ne doit pas ignorer les raisons du coeur.

L'homme sentimental refuse la raison d'État. Il croit avec le poète Michel Van Schendel que trop « peu nombreux sont ceux qui corrigent dans le mot *amour* l'étendue de sa guerre ».

L'homme sentimental ne veut pas posséder de territoire. Il cherche à abolir les frontières, à créer des liens entre les uns et les autres aussi bien qu'entre lui et le monde. L'homme sentimental ne possède rien ni personne. Il ne se possède plus lui-même.

Il a cru autrefois en une sorte d'unité à atteindre au sommet de lui-même et de sa culture. Il s'est vu, du côté de la raison, l'homme parfait. Il a vécu dans les images de sa culture mâle, dans des métaphores apprises depuis Moïse. On parlait alors de

lui comme d'un « homme de qualité ». Il se prenait pour le sommet de sa civilisation et son sauveur. Tel l'homme ancien, il se prenait pour tous les autres.

Aujourd'hui, au contraire, l'homme sentimental se prend pour lui-même. Son rapport aux autres n'est pas induit par un désir de pouvoir mais par le sentiment de partager une vie commune et pour le présent de vivre, justement.

S'il pense souvent à la mort, l'homme sentimental vit surtout au présent. C'est sa manière d'avenir. Cette intimité qu'il cultive avec l'émotion immédiate en fait un être de prévoyance, qui cherche à protéger son sentiment de vivre en restant branché au concret. Il ne refuse pas l'utopie mais se méfie des pouvoirs qui prétendent administrer le rêve social. *L'homme sentimental préserve l'intime contre la rumeur.* Il se porte à la défense du sentiment individuel — et réel — contre le « droit » — abstrait — des pouvoirs.

J'oserais ajouter que l'homme sentimental se place dans une position plus « révolutionnaire » que l'idéologie qui veut changer le pouvoir par le pouvoir. Il vit à proximité de la vie réelle des individus. Il sait que du côté de l'individualisme peut s'amorcer une révolution véritable. L'histoire n'est plus ce qu'elle était. À la veille de l'an 2000 l'homme sentimental ne veut plus mourir de sa belle mort mais plutôt vivre de sa pleine vie, aller au bout de son sentiment d'exister.

Je disais que la vie change par la révolution individuelle. Est-ce que le féminisme n'est pas cet exemple parfait d'une révolution nécessaire et qui est en train de réussir ? Le féminisme, avant de s'affirmer à travers des groupes politiques, a été vécu par chacune des femmes conscientes de leur condition. La prise de conscience est vraiment individuelle, quotidienne et d'ordre culturel. Et le fémi-

nisme n'est pas d'abord une course au pouvoir. Il manifeste une volonté réelle de changer le vécu de chaque femme face aux assauts d'une civilisation qui a abusé d'elle, qui l'avait réduite à la fonction d'image et d'objet. Par le féminisme, la moitié du monde affirme sa présence réelle.

Qui mieux que l'homme sentimental peut accueillir la présence féminine et féministe ? L'homme sentimental était le mieux préparé à la révolution féministe à cause de l'importance qu'il accorde à l'ensemble des valeurs d'affirmation de la vie, y compris les valeurs féminines. L'homme sentimental sait que son pouvoir est mythique et que la présence féminine complète au contraire sa propre présence au monde. Il n'a pas peur de la femme, il partage avec elle tous ses sentiments de vivre. De plus, il apprend d'elle des sentiments nouveaux et des sensations à développer ensemble, hommes et femmes.

Et quand je parle de « l'homme » sentimental, c'est pour ne pas parler à la place de la femme ou en son nom. Je ne saurais moi-même décrire la femme sentimentale. D'ailleurs, n'est-ce pas à la révolution des femmes de se définir elle-même ? Ce qui n'empêche pas l'homme sentimental d'exister tel que je le connais et le reconnais. C'est de lui seul que je veux parler. C'est lui qui parle quand je l'écris. C'est lui qui se parle quand il écrit.

Cet homme sentimental — loin des pouvoirs et des guerres, des systèmes et des idéologies — serait donc bien celui qu'on appelle pompeusement « l'homme nouveau ». Il se situe du côté du sentiment de vivre l'amour et la tendresse, au coeur des préoccupations individuelles et concrètes. Il vit au jour le jour son rapport à ce monde qui change et qui s'ouvre à une présence renouvelée entre les êtres — entre les hommes, les femmes et les enfants.

L'homme nouveau ne se contente pas de l'acquis social et politique qu'il considère en perte. Il

cherche plutôt sa place dans les valeurs de l'éternel quotidien. L'homme nouveau ne veut plus vivre seul au sommet de la pyramide. Il est en quête d'un monde à ciel ouvert où résident à parts égales et entières tous les êtres, y compris les femmes et les enfants.

L'homme sentimental est conscient d'un nouvel équilibre à établir dans les rapports entre les humains. S'il ne désespère pas du monde qui se meurt aujourd'hui c'est qu'il croit au monde viable de demain : c'est-à-dire celui qui se bâtira au sein des valeurs sentimentales de chacune de nos vies.

* * *

Aujourd'hui, l'homme sentimental se retrouve face à lui-même. Dépossédé de ses illusions, libre des images et des utopies de l'homme ancien en lui, il cherche à renouveler sa joie. L'homme sentimental se refait un monde ouvert à l'autre. Il refuse l'héritage de la tristesse. Il n'aime plus l'amour mais il aime cette femme qui l'aime. Tous les deux se reconnaissent, *amoureux de la présence*.

*Leurs jeux s'ouvrent dans l'orbe des caresses.
Il se donnent la main dans la calligraphie des jours creux. L'énigme du manque et le plein qui se donne
— le corps ravi, il s'agissait de rendre les armes.*

Dans le don de l'abandon sourit l'homme sentimental.

RICHARD MILLET

D'une fenêtre sans éclat

Je ne l'ai pas remarqué d'emblée.

J'avais d'ailleurs décidé qu'il n'y aurait plus rien de remarquable : décision abrupte, et sans doute puérile, par quoi je me vouais à tous aveuglements. Je vivais depuis longtemps parmi maintes horloges qui déployaient dans mes nuits et mes jours des faisceaux toujours plus étroits, entre lesquels je cheminais comme en une forêt trop dense et obscure. Ce fut donc un fort goût de cendres dans la bouche qui me fit quitter notre plus grande ville et un appartement où tout était disposé pour que je puisse me croire hors du monde.

Cendres de quelle passion défunte ? Quelle oeuvre — ambitieuse, désirée avec une ferveur grandissante et violente à mesure que je découvrais mes faiblesses et le profond dégoût d'écrire — soudain abandonnée après de longs mois de travail me poussa à prendre le premier train pour mon village natal ? Plus que résolution, c'était là un geste quasi romantique, propre à tant d'écrivains, grandiloquent, dérisoire — et nécessaire. Dans l'auto-rail qui m'acheminait, bourgade après bourgade, vers les plus hautes collines de Corrèze (en un mouvement dont la lenteur a quelque chose d'initiati- que, tout comme le silence qu'on y observe), je songeais que je revenais à Viam pour mettre fin aux maux séculaires dont s'accompagne le travail de

l'écrivain : doutes, fureurs, sentiment de déréliction, haines, complaisance ; et j'espérais savoir bientôt si ce qui m'empêchait d'écrire, si cette souffrance que je ne parvenais plus à aimer n'annonçaient pas confusément l'événement dont l'occurrence m'avait toujours paru relever de la divination autant que de la chance : le renoncement à l'écriture.

J'étais ivre, quelque peu. À Limoges, j'avais manqué l'autobus pour Viam, et j'avais erré dans une ville laide où il faisait encore chaud, m'arrêtant dans des estaminets peuplés de visages ultimes ; je me disais, comme l'ivresse me gagnait, qu'aucun de ceux parmi lesquels je buvais, jeunes ou vieux, ne changerait plus de figure : l'ennui de la province et, plus que tout, une manière de résignation leur donnaient la figure qu'ils auraient le jour de leur mort. Et nul visage de femme — même lointaine, ou vénale — qui vînt en cette longue fin d'après-midi me bouleverser.

Ce soir-là, roulant vers Viam, j'étais bien décidé à en finir, d'une manière ou d'une autre, avec la littérature ; j'entendais plier mon corps à de tout autres disciplines ; mon renoncement aurait, croyais-je, quelque chose de religieux, d'intime et de grand ; entre l'ivresse qui se dissipait et le crépuscule sur des forêts qui, un fois encore, me faisaient rêver à de livresques espaces canadiens, je prenais pour lucidité l'exaltation qui précède les nausées. J'allai vomir. J'étais seul dans le wagon, en compagnie d'un vieux paysan immobile qui, à l'autre extrémité, ne me quittait pas des yeux et en présence de qui je ne retins pas mes larmes : oui, à ce renoncement, à ce silence, à cette vie obscure à propos de quoi j'avais tant palabré avec d'autres écrivains (et dont j'assurais complaisamment à des lectrices incrédules que c'était là ma terre promise) j'étais enfin prêt. Mon livre abandonné, je le découvrais inachevable — et d'un inachèvement exemplaire, voire testamentaire : son destin était de m'amener à des actes plus décisifs,

plus authentiques que ceux de l'écrivain : je voulais vivre vraiment.

Mais peut-être étais-je de mauvaise foi — mauvaise foi dont j'ai toujours su qu'elle est la condition, peu ou prou, de l'écriture — et ne faisais-je que rêvasser, depuis une solitude et un silence anticipés, à la façon dont on considérerait les livres que j'avais publiés : je songeais (comme un mélancolique se plaît à imaginer les réactions des autres au suicide qu'il pourrait commettre) à la grandeur que je recevrais de cette espèce de mort volontaire qui m'apparut alors comme le privilège suprême de l'écrivain. Je jubilai. Le contrôleur n'était pas venu faire de la lumière et, dans la semi-obscurité, j'entrevois ce que serait ma vie ; j'aimais les souffrances auxquelles je me condamnais — souffrances d'opéré vivant dont j'imaginai que ne les égalaient même pas les peines d'amour (que j'étais pourtant si peu apte à supporter) ; je rêvais à la paix d'une vie consacrée à des tâches simples et humbles, à l'enfant que j'accepterais que me donne ma femme, à de très longs soirs sous des arbres pendant lesquels je ne songerais aux livres et à l'écriture que comme à une très ancienne maladie. Ma complaisance allait jusqu'à me faire souhaiter d'être moins intelligent : je me voyais même en idiot de village, et mes traits me semblèrent s'alourdir ; et je jouissais de la stupidité de ma figure : j'ouvrais toute grande la bouche, je salivais, je n'étais enfin plus rien.

Je n'exagèrais guère : toute mon oeuvre n'est-elle pas travaillée par le désir opiniâtre, par la nécessité de me délivrer de la littérature ? La condition d'écrivain ne m'a jamais paru coïncider tout à fait avec la condition humaine. Dans la nuit du wagon, je m'étais mis à balbutier ; je me levai : il me fallait parler à tout prix. Le paysan dormait la bouche ouverte ; il avait un visage plat et blanc. J'étais soudain exaspéré : je le soupçonnais de faire semblant de dormir ; je le secouai par

l'épaule ; il me regarda sans étonnement ni crainte ; il n'avait pas refermé la bouche. « Où sommes-nous ? », criai-je. Il murmura enfin en patois (et malgré le fracas des roues sa petite voix resta très claire) qu'il n'en savait rien ; mais je ne suis plus certain aujourd'hui, qu'il ait ajouté que nous n'allions peut-être nulle part.

Le train ne s'arrête pas à la gare de Viam ; j'avais oublié de prévenir le contrôleur. Je descendis à Bugeat et fis pied, sous les voûtes de hêtres plus sombres que la nuit d'octobre, les quelques kilomètres qui me séparaient du village, où tout le monde était couché. Je me suis assis sur les marches du monument aux Morts et j'ai regardé l'éclat des toits d'ardoise sous la lune. J'étais épuisé et heureux ; puis je suis entré dans l'étable où j'ai dormi jusqu'à l'aube.

Les cauchemars habituels m'avaient laissé en paix. Quant à mes résolutions de la veille, elles étaient, je m'en étonnais, tout aussi vives. Je ne voulus pas me montrer dans le village : associer mon renoncement à l'écriture et un retour d'enfant prodigue me déplaisait. Je gagnai sans me presser le hameau de la Moratille, berceau de ma famille maternelle. Pieds trempés, aveuglé par le soleil levant, la tête un peu vide, je me sentais d'un héroïsme rimbaldien — et m'enivrais de mes épreuves futures. N'y a-t-il pas en tout écrivain quelque peu d'un soldat perdu, ou d'un prêtre manqué, ou d'un enfant trop seul ? À la Moratille, je ne songeais plus qu'à manger. Ma grand-tante était une vieille femme tout en noir, debout sur le seuil d'une petite maison de granit gris ; bien qu'elle ne m'eût pas revu depuis bien des années, elle m'accueillit en silence, me donna du vin et du fromage et, posant ses mains bien à plat sur la toile cirée, m'écouta m'embrouiller et tenter de lui expliquer que je désirais passer quelques jours chez elle, comme autrefois. Elle hochait la tête, sourit, me demanda des nouvelles de Viam. J'en inventai. Elle

avait des yeux un peu larmoyants. Lorsqu'elle me conduisit à ma chambre (une petite pièce basse et humide, sous le toit, où il semblait qu'on eût entreposé des fruits et des oignons), je crus bon de dire, à elle qui ignorait sans doute que je suis écrivain, que j'étais venu chez elle pour écrire en paix. Pourtant, est-ce que je mentais vraiment ? Est-ce que, déjà, je faiblissais ? Mais la bonne vieille ne paraissait pas m'avoir entendu. La chambre, avec son petit lit, sa chaise de paille et sa fenêtre sans rideaux, était aussi nue que l'atelier du peintre Friedrich ; elle donnait sur une étroite vallée où la brume tardait à se lever, et sur un horizon barré par les innombrables petites croix des cimes de sapins. C'était assez pour que je me sois cru au bout du monde, et revenu de tout. Après déjeuner, je suis remonté dans la chambre et suis resté assis jusqu'au soir, les mains sur les genoux. C'est alors que je l'ai vue.

Au plus haut d'une colline, à l'autre bout de la vallée, le soleil couchant faisait briller les vitres d'une bâtisse presque toute dissimulée dans les premiers arbres de la forêt. Ce ne fut pas l'éclat de ces fenêtres qui finit par retenir mon attention, mais, au milieu des autres, une fenêtre plus étroite, et obscure — d'une obscurité que je trouvais, je ne sais pourquoi, impitoyable ; et quand les autres vitres s'enténébrèrent, je continuais de regarder celle du milieu dont j'étais pourtant certain qu'elle ne s'illuminerait jamais. À mes questions ma grand-tante répondit, en haussant les épaules, que c'était probablement la ferme des M., morts depuis longtemps. L'histoire des M. — que j'appris par bribes entre maints grincements de dents, des regards fugitifs et des silences — était banale et tragique, et je ne pus m'intéresser vraiment à ce paysan qui avait, une nuit, tué sa femme et ses bêtes avant de se jeter dans un puits. Seule me retenait la fenêtre obscure ; et lorsque je demandais le chemin de la ferme, je ne suscitais que des gestes vagues, hâtifs, qui n'indiquaient pas toujours la même direction.

Je me mis à attendre le soir avec une patience chaque jour moins grande ; j'observais le ciel à toute heure, redoutant que des nuages ne viennent me dérober ce moment singulier où l'incendie des vitres, dans le lointain, approfondissait l'obscurité de la fenêtre centrale. Mon immobilité ne me semblait point ridicule : l'obscureissement de la fenêtre (que je ne distinguais qu'à peine, pendant la journée) justifiait mon attente ; reste du temps, j'y pensais comme à un visage enfui : l'idée, trop symbolique, ou romanesque, d'un passage de *l'autre côté* m'eût alors irrité. Je savais néanmoins que ma patience prendrait fin, qu'elle n'était que manière de me préparer au moment où je céderais au désir d'y aller voir de plus près. L'histoire des M. me revenait fréquemment à l'esprit, et je regardais vers leur maison en frissonnant comme un enfant qui lit. Peut-être, aussi bien, est-ce l'enfant qui me décida.

Je me mis en route un matin ; je montai pendant plusieurs heures, à travers des genêts et des fougères plus hauts que moi ; ces journées immobiles m'avaient rendu quelque innocence : j'avais très peu parlé, je me sentais un individu comme un autre — et non plus un écrivain à la figure plissée. Je ne cherchais pas à atteindre directement la ferme ; je songeais qu'une approche circulaire conjurerait le mauvais sort ; plus simplement, je ne cherchais peut-être qu'à tuer le temps. Je parvins à une sorte de plateau, puis à des prés en pente où ne passait nul troupeau ; je me perdis dans des bois de hêtres et dans des pacages abandonnés au commencement desquels j'aperçus un vieil abreuvoir de pierre. J'étais sans doute tout près de la ferme. J'ai rebroussé chemin. La tête soudain renversée vers un ciel très bleu, je riais comme un vieillard ivre : ne comprenais-je pas que ce n'étaient ni la fenêtre obscure ni la pauvre histoire des M. qui m'avaient inquiété, intrigué, obsédé à ce point, mais la simple conjonction de ces éléments avec le souvenir latent (qu'occultait le destin des

D'une
fenêtre
sans
éclat

M.) d'un bref récit de Melville où le narrateur est, lui, attiré par l'éclat vespéral et lointain d'une baie vitrée ? Melville reste l'un des rares écrivains auxquels je songe avec dévotion ; et c'était assurément la très profonde impression produite autrefois par ce récit que, en un temps qui n'était ni tout à fait celui de l'existence ni celui de la lecture, je venais, pendant plusieurs jours, de revivre : oui, ce récit seul m'avait obscurément hanté puis délivré de lui ; ainsi étais-je renvoyé à l'écriture, reniant sur-le-champ toutes mes promesses, vœux de silence, d'humilité, de vie simple, pour me mettre, dès que j'eus regagné ma chambre, à écrire ces pages, abandonné de nouveau à un mal familier, incapable de me tenir debout dans l'ouverture du monde, avec sur les lèvres un sourire d'idiot.

Handwritten notes in the top right corner, possibly a page number or reference.

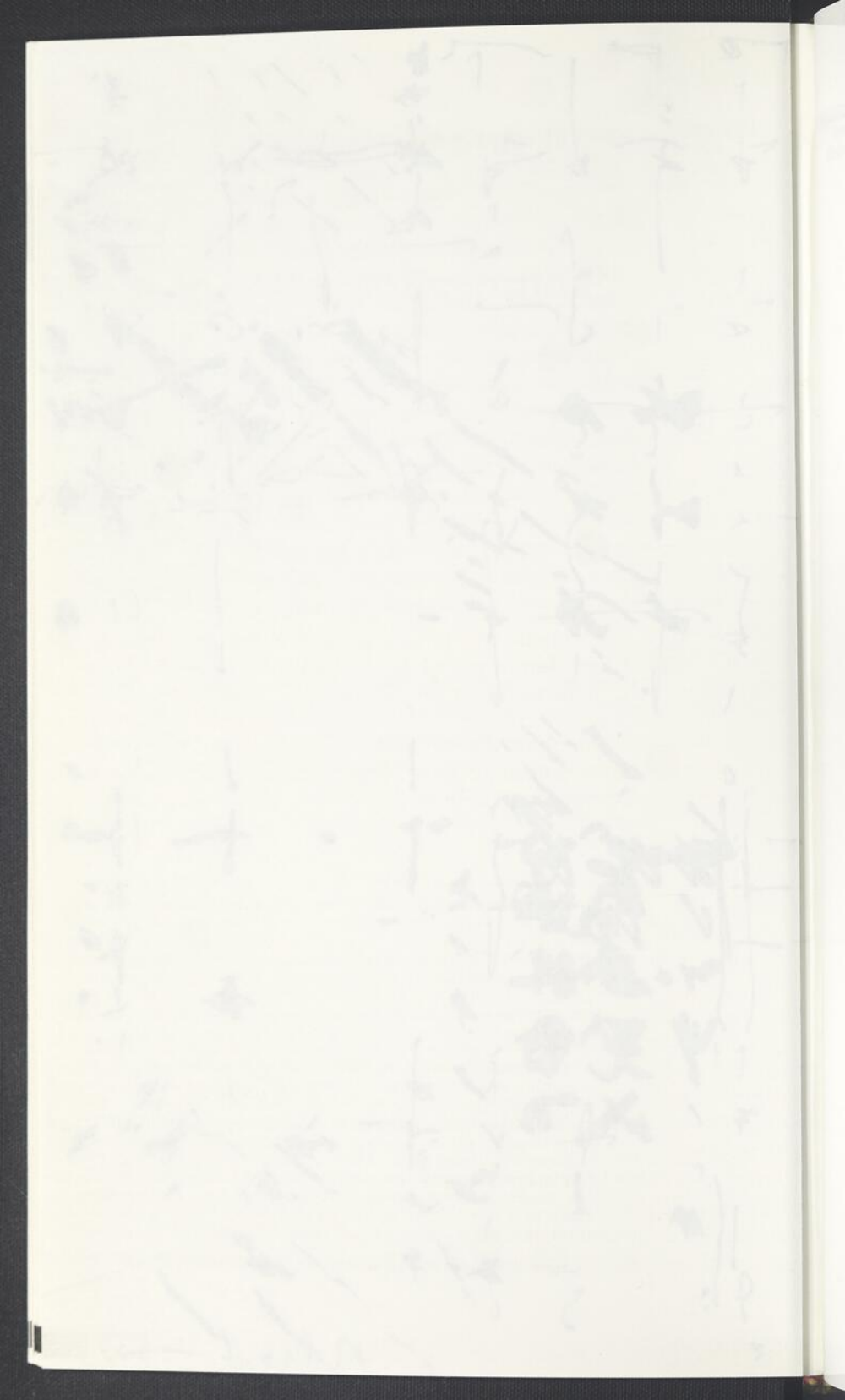
Main body of handwritten text, appearing as a list or series of entries, though the characters are highly faded and difficult to decipher.

Second main body of handwritten text, continuing the list or entries from the first section.

Vertical handwritten notes or marginalia along the right edge of the page.

Handwritten musical notation on a page, featuring various notes, stems, and clefs. The notation is dense and appears to be a complex piece of music, possibly a score for a string ensemble or a solo instrument. The page is filled with musical symbols, including eighth notes, sixteenth notes, and various rests. The handwriting is fluid and expressive, with some notes and stems overlapping. The page is oriented vertically, and the notation is written in black ink on a light-colored paper. The overall appearance is that of a working draft or a composer's sketch.

Alto



L'Énigmatique *

I

Le mieux que je puisse faire est encore de témoigner. Témoignage (à partir) de la pensée telle qu'elle se fait, c'est-à-dire *défaite par l'Accident*.

Je peux mimer (?)¹ ce parcours de la pensée *interrompue*, c'est la seule façon qui me reste pour *continuer* à penser.

¹ Mimer ? C'est encore écrire, qui est toujours *ré-écrire*. Le texte moral, dans le cas présent. Mimer, une *posture*, est, avec ce mot, désignée : reprendre ce qui... mais la pensée, qui subit l'Accident, ne peut se frayer à mesure un passage qu'en tant que continue elle reprise (déplacement) de son mouvement mimer... elle *parodie*. La distance peut paraître infime (je reprends, sur le coup, ma pensée), elle n'en est pas moins infranchissable. Quel texte « antérieur », « subsistant », « originel » (fût-ce celui de ce que je désignerais, avec la plus grande imprudence, comme « ma » pensée) se proposerait à la reprise ? Précession, sur toute « origine », non-originale, du « désastre » (Blanchot), autre nom de l'Accident (?). La distance est infinie, il ne subsiste « rien » qu'on puisse « reprendre ». L'Accident a toujours mis la pensée dans la posture de la reprise. Penser est impossible, et c'est persister tout de même dans l'impossible qui distingue l'écriture de tout discours moral positionné. L'écriture, la poésie, l'impossible exigent une hypermorale (Bataille). Le « réel », lui, ne fonde rien, ni prescription, ni interdit, ni même dérogation ou transgression.

* Extraits d'un ouvrage en cours, *Un livre de morale*

[...]

La pensée est défaite par l'Accident. Sous le choc indéfiniment répercuté, elle sonde toujours un peu plus à fond ce que fait à la pensée — de là à la vie — le dérober du fondement, peut-être définitif. Pendant qu'au-dessus le souvenir de la Clarté se fait toujours plus pur. Une errance sans fin dans le sans-fond dicte à la pensée son destin, dans le temps de la détresse...

Dès lors — les « constructions » de la pensée s'écroulent les unes à la suite des autres — penser ressemble à un entêtement injustifié. Mais ainsi, penser répond, à, de, *ce qui est en question dans la morale*. Ceux qui « pratiquent » une morale en s'imaginant pouvoir se dispenser de la penser, ne répondent pas, ne sont pas responsables, et se laissent entraîner, en aveugles, au dérobement du fondement. Oui, « la morale est [toujours] la faiblesse de la cervelle ». L'immoralité scandaleuse de celui qui répond de la morale en la pensant recouvre l'exigence d'une *hypermorale*. Alors que pareille exigence n'en demeure pas moins l'impossible, scellant du coup l'impossibilité d'une communauté.

Ne pas penser (ne pas penser la morale), ça peut aller de soi, c'est si facile, irrésistible : de tout son poids, de toute son attraction, la *réalité* en dissuade. La réalité, elle, s'en passe de la pensée. À la déroute de la pensée, correspond un réel proliférant, soigneusement machiné, technicisé, qui fonctionne. Le réel prolifère, triomphe sous le règne de l'Accident — hyperréel.

Le réel fonctionne tout seul désormais. Il dépasse grandement les capacités d'intervention de la pensée. L'inutilité de la pensée est un fait avéré. Des savoirs exacts, opérationnels, en ont pris la place. « Produisant », sans déroger, autant de simulations de pensée qu'on voudra — schémas d'analyse, scénarios, prospectives, etc.

Il n'y a plus qu'à se laisser aller, sans plus s'inquiéter de savoir où l'on s'en va — du *sens*. Le *sens*, question creuse, auquel s'est substituée la preuve des performances. On « opère » le réel.

Ceux pour qui un air louche semble s'être répandu sur toutes choses, atteignent un tel degré de découragement que l'idée leur vient qu'on doive et qu'on puisse à la fin *s'y faire*. Puisque, de toutes façons, ça n'a plus la moindre portée que de « résister » au réel. Oui, mieux vaut se laisser aller à l'écoulement sans fin sans fond des événements, des « faits ». Le nihilisme du réel aurait tout submergé.

Le détraquage aurait déjà eu lieu, il serait dérisoire, lamentable même, de vouloir remédier à quoi que ce soit. Toute tentative pour « dépasser » le moindrement le réel mène droit à l'idéalisme. N'est-ce pas ?

Après la politique, après l'éthique, modes de transcendance désormais désavoués par le réel, et bien entendu très à distance des grands ordres traditionnels (rappelés aux seules fins d'« archéologie »), pas d'autre attitude ne tiendrait que de s'adonner à un affairément soigneusement régi, strictement commandé par l'agencement et le déroulement technologisés de la réalité. Pas une question de « choix », de « conception » — je veux bel et bien dire que la réalité d'à présent nous contraint tous, jour après jour, à nous convertir en êtres technologiques. Oui, une contrainte mille fois répercutée, reproduite par toutes les voies de l'existence sociale.

En conséquence, il convient de *fermer les yeux* sur toutes questions, sur tous problèmes qui ne peuvent être traités et résolus selon les « méthodes » technologiques. Penser ne serait plus qu'un dysfonctionnement de la computation neuro-cérébrale — un comportement stérile, morose, obsessionnel, une pathologie.

II

L'ordre du langage se défait, comme chez Artaud. Dès que cède le fondement de l'identité, le « principe de raison ». Le sujet ne s'appartient plus, il a cessé de s'approprier, de « rendre propre », ce qui le rendrait à lui-même, et la locution est emportée dans le discontinu personnifiant. Plusieurs parlent, mais personne ne répond d'eux. À tout moment ils peuvent *ne plus jamais avoir été*. D'autres surgissent, se bousculent vers la voix de la pensée, l'occupent, s'éclipsent.

Ramenés à une fonction logique, l'identité *sans sujet* s'exige comme une mesure d'urgence. Artaud devient le nom de celui qui tente à tout prix d'arracher de l'ordre au désordre — bien qu'il ait cessé d'être un « illusionné ». La démultiplication de son propre nom, notamment selon la modalité d'une dérivation généalogique, en riposte aux voix plurielles, paraît garantir les essais de compromis d'une identité logique (confortation d'un dire propre) menacée de disparition pure et simple.

III

Sans cesse ramené à une fin.

Une fin qui ne conclut rien, qui ne termine rien.

Ce qui (se) passe ? L'imminence d'une interruption.

Sentiment « apocalyptique », ça se voit, mais dont la composante de hâte et d'effroi serait usée, ruinée. Et une telle usure, fatigue peut-être, appartient à ce qui va s'interrompre. *Comme si c'était déjà fait*. Oui, déjà, tout de suite, une survie « posthume ».

Interruption qui ne serait pas une fin : pas d'accomplissement, pas d'eschatologie. Pas de fin de l'histoire, pas de totalisation ultime, absolue. Non,

pas la superbe *entéléchie* historicisée des modernes. Cette fin-là, cette belle fin, voilà ce qui (se) serait interrompu.

Interruption de ce qui passait pour conduire à la Fin. Ça se poursuivra sans fin désormais, ce qui ne mène nulle part (dispersion de l'utopie ?). Un prolongement posthume indéfini. Mais tout aussi bien, une éventualité des plus banales à l'échelle transgalactique : l'exténuation, l'extinction d'une biosphère, simple modification planétaire. Absurde banalité, oui. Seulement, entre ces possibles, on ne pourra plus trancher.

Critère soufflé, penser vacille dans l'interrompu découvrant béant l'inaccessible le sans-fond. Tous les jours.

L'interruption, semble-t-il, un événement *accidentel*. L'Accident, réductible à nulle « suite logique ». Chercher les « causes » et trouver la déroute de l'enchaînement par causes et effets. Le hors-du-sens, l'injustifiable, défait l'appartenance réciproque d'un avant et d'un après. Quant au « présent », nous ne savons plus où nous (en) sommes. Un tourner-en-rond décentré, ce serait le hors-de-l'histoire. Événements ça se déroule, se répète, manèges, *palinodies*. Et c'est bien ainsi que ça (se) passe, toujours les mêmes tounes, les mêmes « messages » (publicitaires), les mêmes nouvelles au fond, comme à la radio, comme à la télévision, la prodigieuse bousculade actualitaire sans fin.

Les idoles, leur visage, leur « présence » cruelle, trompeuse, despotique, reviennent. *On stage*, dans le temple médiatique. Une lourde fascination s'empare de nous, alors que nous croyons nous divertir. La technologie de l'« image », du « son » est cananéenne.

L'intelligibilité de ce que j'écris doit être tenue pour provisoire. Ruiné à mesure et, de ce fait, réduit à d'incessantes reprises. Imaginez que la lecture

du *Banquet* ou de la *Phénoménologie de l'Esprit* soit entrecoupée de réclames commerciales.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Mais l'Accident interrompt quoi ? L'Histoire ? Le Savoir ? Le Sujet ? Le Langage même ? Oui, on est bien forcé de s'en rendre compte. Pourtant cette prise en compte autoriserait-elle à conclure ? Comme si on savait ce que seraient une non-histoire, un non-savoir, un non-sujet, un non-langage. Ce défilé de contraires est purement fantomatique : persistance exténuée de ce qui succombe à l'incertaine négation. Alors que c'est : *autre* que toute histoire, savoir, sujet, langage. C'est de la nature de l'Accident. La pensée est confrontée au « neutre » (Blanchot). Que fera-t-elle ?

Tenons pour des « suites » de l'Accident cette instabilité, cette précarité de la vie au milieu des ruines, où l'on est bien forcé de « s'installer ».

La recommandation de Rimbaud serait plus opportune que jamais : « c'est faux de dire : Je pense... On me pense ». Penser, c'est accueillir l'autre. Mais c'est encore peu dire. C'est laisser la survenue de l'autre *faire* la pensée.

Pro-voquée par l'Accident, la pensée prend un cours aléatoire. La vie dans les ruines oblige à un continuel déplacement.

L'imminence de la fin toujours plus proche *et* déjà survenue nous rend toujours plus légers. C'est un avantage pour qui se sait en danger.

Ce qui se laissera penser au milieu des ruines, mettra sans doute beaucoup de temps à nous parvenir (Heidegger).

IV

ça cache, ça disperse forte est l'attraction,
néanmoins, qui retient *penser* et le lie

Retenue n'en était pas à sa première insolence. trop tentant de profiter d'un concours de circonstances : provoquer un concours de forces. à Synchrony City ce jour-là pénétraient carton d'invitation en main dans le cagibi de Retenue les stars de passage : l'incroyable Hulk, Gandhi, la femme bionique, Infini H. Smatt, Fini Sans Façon et la détonnante Miss Morphose.

pour jouir de la force
pour vivre/mourir d'apoplexies
pour vivre/mourir d'anorexies
pour vivre/mourir de désinvoltures
pour vivre/mourir de détonnements
pour toucher aux extrêmes
pour danser à Perpett
pour peupler ses consciences
pour l'instant-lumière

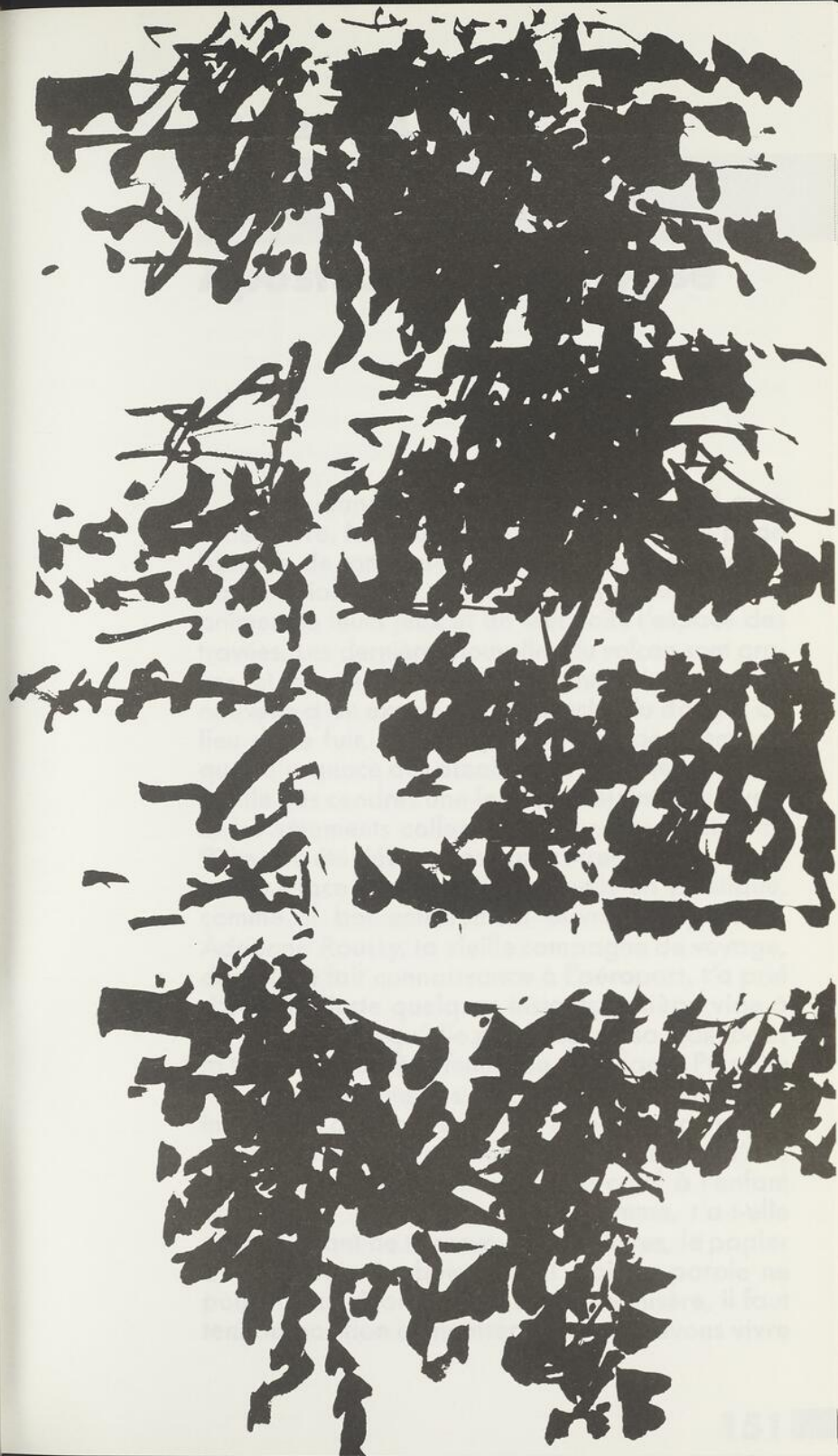
de Perpet à Synchrony City. Miss Morphose de son petit nom Méta la tendre aphorie a les yeux ouverts de Retenue. absorbe/observe. à l'heure qu'il est s'attend. sa force depuis Toujours jusqu'à toute Coïncidence : la conscience en son retour métamorphique. la jouissance de la jouissance. l'hyperconscience. la concentration dans les zones attisées d'aise sensuelle. la percussion du vouloir-être-état dans l'étalement de la pensée corpusculaire.

L'art
du
contrôle
neuro-
psychique

du comble à l'entendement chez les invité/es
voir souffrir Retenue
d'avoir été négligée par Réalisée
« le mal du siècle : des synapses languides
la pensée est une (anti)matière
qui (sur)prend (le) corps »
écrire : risquer sa tête
pour transfinir

1875
1876
1877
1878
1879

The Board of Directors of the City of New York
has the honor to acknowledge the receipt of
your report of the year ending on the 31st day
of December, 1875, and to express its appreciation
of the care and attention which you have
exercised in the discharge of your duties
as a member of the Board. The Board is
satisfied with the results of your administration
and trusts that you will continue to give
the same careful attention to the business
of the City in the future.



Handwritten text in a cursive script, likely a calligraphic work. The characters are faint and bleed through from the reverse side of the page. The text is arranged in vertical columns, typical of traditional Chinese writing.

DANIEL MAXIMIN

Apostroph'apocalypse

Jamais dans ta vie tu ne t'es senti si seul qu'à cette heure, les yeux posés sur la première page blanche de ton nouveau cahier. Le silence règne dans l'avion. Il n'y a presque pas d'enfants pour animer de leurs jeux et de leur soifs l'espace des travées. Les dernières nouvelles du volcan sont graves, et tous les passagers ressentent la sensation nouvelle d'un exode qui rapproche du danger au lieu de le fuir. Le vol a été retardé pour embarquer d'urgence des dizaines de pompiers pour la fouille des cendres une fois le feu éteint. Les vivres et les vêtements collectés à Orly, pour Pointe-à-Pître, ont été débarqués provisoirement pour laisser la place à cinq mille cercueils en plastique, comme si bel enterrement ouvrait le paradis. Adrienne Roussy, ta vieille compagne de voyage, dont tu as fait connaissance à l'aéroport, t'a prié d'occuper juste quelques instants le siège vide à côté d'elle, afin qu'elle puisse serrer sa main dans la tienne pendant le temps du décollage. Puis elle t'a gardé longtemps encore pour calmer son inquiétude des trous d'air par le récit de son passé, avec le détachement, l'humour et la sérénité d'une grand-mère chuchotant un conte cruel à l'enfant attentif : — Voyez-vous, jeune homme, t'a-t-elle affirmé avant de te renvoyer à tes livres, le papier c'est du bois. Le bois pourrit mais la parole ne pourrit pas. Alors, même sur notre misère, il faut tenir la position et montrer que nous savons vivre

au-dessus de la mort. Simplement, à l'inverse des autres peuples, nous sommes partis de la mort, nous les Antillais, pour aller vers la vie. Voyez comment devant le tigre de nos contes, nous savons devenir crapauds, boeuf ou colibri, chien couché, cyclone ou volcan. La Soufrière, c'est encore nous, notre feu bien caché dans le sien... Alors toi, tu repenses à Nanie-Rosette qui meurt de sa voracité, à La Bleu qui meurt de l'amour de son poisson assassiné, au musicien Pélamanlou qui meurt de la témérité de son solo face à la Bête aux sept têtes mais sans oreilles, et bien sûr, tu repenses à Colibri. À tous les oiseaux de l'île déshabillés de leurs habits de plumes déposés sur la plage pour prendre un bain de mer. Et tu vois l'île qui s'enfonce infidèle à leur confiance, la plage sous les vagues, les oiseaux nus sans terre et sans ailes pour pouvoir s'envoler hors de l'eau. Ton avion est plus sûr lui-même que cette terre qui bouge. Cette fois, ce sont les passagers qui tremblent heure après heure pour le sort fragile des terriens, c'est le terrain d'atterrissage qui risque de rater la bonne route, son balisage perdu sous l'eau en feu. Alors quel oiseau-zombie pourrait-il survivre à un pareil désastre et oser encore exiger de l'île le compte de ses plumes dispersées ? Où Colibri trouverait-il encore un tambour pour rythmer son courage contre le Poisson armé, alors que même les troncs d'arbres auraient coulé, solidaires de leurs racines. Que faire d'une île toute neuve, nettoyée de son déluge, mais sans animaux pour ses contes ni rêves pour les humains ? Comment repartir à la conquête du paysage natal sans l'espoir de trouver une femme restée debout et libre au bout du petit matin. Comment explorer la mer en solitaire sans l'espoir de retrouver un jour non loin la calebasse de l'enfant-Bleu. Oui, n'y aurait-il qu'un colibri qui vole tout bas et qu'une calabasse d'eau claire qui nage tout en haut, et ce serait assez...

Deux soupirs montent de ton coeur hésitant et viennent tiédir tes yeux trop froids encore devant

ta deuxième page. Car voilà déjà que tu composes avec ton imagination, avec ta petite machine à composer avec le réel. Voilà que tu t'en vas voir ailleurs du côté des enfants afin de grossir le danger jusqu'à ce qu'il devienne irréel. Tu as peur de ton avion ici, peur de l'éruption là-bas, peur d'arriver trop tôt et trop tard, et tu cisèles des images d'apocalypse avec la fermeté d'âme et les certitudes d'avenir d'un survivant unique qui prendrait à sa seule charge tous les recommencements comme s'il était une fois. Apostrophant l'apocalypse, misant sur le déluge, prêt à remodeler ton île sodomisée par ton volcan, tu as failli te faire toi aussi prendre au piège du terrorisme par procuration. Et tu cherches encore à préserver ton style pour le suivi de ta dérive sans oser rester seul en l'ayant dépassé. Mais ne va rien déchirer encore...

Oui, souviens-toi, feuillette bien ton vieux cahier trop bien caché au fond de ton sac. Déjà, il y a juste vingt ans, — face au volcan pour ton excuse —, après ses trois jours d'éruption douce, tu avais composé ton programme dans la maison remplie de cendres, à un âge où le souvenir de ton ourson offert à sa bouche te rassurait encore sur votre connivence ; je noircirai ma peau au feu de ma naïveté, puis je la relierai à l'ombre dans des profondeurs où les autres couleurs deviennent accessoires, en plein centre du volcan comme ces pierres lancées au fond des Trois-Chaudières. Comme elles, je n'en toucherai jamais le fond, j'écarterai en soleils éphémères, plus beaux que les étoiles trop patientes, aux portes mêmes de la vie, là où le volcan rejoint la mer, et je contemplerai la lave épaisse du passé bien avant son jaillissement futur aux yeux des hommes esclaves de leurs racines. Alors quand j'aurai rempli mes poches de lave et de sel et d'une bouteille d'eau fraîche, je m'élancerai libre sur ma Karukéra élargie aux dimensions du monde, prêt à tenir le moindre souffle d'air pour une promesse de baiser... Oui Avant dix ans, tu avais déjà trop lu de poè-

mes de désespoir composés par amour des refuges dans le rêve d'autrui...

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Mais ne va pas redescendre trop vite sur terre, car tu es dans une cabine d'avion : laisse à ta dérive une chance de délirer. Laisse sécher d'elle-même la larme de l'enfance, comme au temps où le soufre des sources chaudes du Galion rougissait tes yeux laissés ouverts dans l'eau. C'est l'heure du film, l'avion s'éteint. Personne ne peut te voir. Tes yeux secs depuis vingt ans ont mérité cette brûlure furtive qui t'empêche d'écrire. D'ailleurs tu n'allumes pas encore la veilleuse de ton fauteuil, car ton coeur bat maintenant trop vite pour ton stylo, et voilà que ton écriture se remettrait à mentir par omission des prénoms auxquels tu penses. Bientôt tu oseras écrire sans que le poème ne serve de couverture secrète aux voyelles des êtres aimés comme le drapé d'une jolie robe sur un corps trop beau. Sauras-tu déshabiller aussi tes phrases pour parler de l'amour nu ?

Tu n'as jamais été aussi seul ni peut-être aussi vrai devant tes pages noircies. Des feuilles pour dessiner quel arbre ? Pour qui, pour quoi ? Pour toi, justement, rien que pour tu et toi afin de laisser ta voix tracer quand même ses signes dans le silence obligé de cette traversée, avec la traduction fidèle des cris d'appel, des exclamations de joie, des hurlements des blessures, des murmures sous-entendus, des musiques à rejouer sur un air de confiance, des millions de mots qui envahissent la solitude pour en mesurer toute l'étendue. Un avion qui tombe, c'est encore une bouteille de plus à la mer. Un volcan qui éclate, et c'est le réveil d'un avenir sous la cendre. Alors, il faut que tu fasses confiance à l'écriture. Tu as raison de vouloir laisser des traces au coeur des êtres au lieu de perdre le temps à y planter des preuves : seuls les silages et les traces font prendre la route à l'espoir. Les départs et les arrivées permettent seulement de supporter l'attente. Les faims de synthèse et la

FRANCE THÉORET

Sans visage

En ce début de soirée, la jeune femme est au plus bas d'elle-même. De longs jours de vacances étaient venus après une année exaspérante, à certains moments, sur le campus universitaire. Les jours avaient filé et fini par s'accumuler. Elle s'était retrouvée, libre pour ainsi dire de cette liberté qui tournait à l'angoisse parce qu'elle n'arrivait pas à quoi au juste, probablement, à entreprendre un travail libre, délivré de ses phobies qui reprenaient le dessus. Ce soir, elle est saisie entièrement par le pathos qui dirait-on la prive d'elle-même. L'opération est nauséuse. Un rien peut devenir ce qui donne prise à l'accablement. Ce soir-là, elle a identifié la marche du temps, ces jours de vacances entamés, inutiles et lourds, sans projet consistant et la peur panique est venue. L'impulsion, lui semble-t-il, vient d'elle-même qui se confond au dehors, à son environnement. La cruauté du sursaut intérieur n'a d'égal que le jugement irrévocable qu'elle porte sur l'inconsistance de sa pensée. Elle est pétrie d'émotions irrecevables, elle le sait à s'en rendre malade. Lorsqu'elle est menée au délire intime, elle se surprend à comprendre ce qui la borne ainsi, à s'écailler du manque d'objectivité qui risque de l'engloutir au bout du désespoir. Ne cherchez pas la métaphore qui pourrait parer comme garde-fou, elle sera nulle. La jeune femme ne maîtrise plus la parole intérieure, elle suffoque sous le poids d'elle-même. Dans la chambre, à

l'abri des regards indiscrets, elle est immobile et ne se trahit pas. Tandis qu'elle aspire à en finir avec sa misère morale, elle y est durement retournée. Issue de classe moyenne, elle se demande pourquoi on a joué à être pauvre quand on ne l'était pas. Par ce mensonge insidieux et vorace, on a fini par abîmer la vie à force de calquer les jours sur le manque qui, par définition, n'était jamais comblé. Elle a mis des années à voir clair, des années où elle a introjeté ce mal sans comprendre qu'il venait d'un pessimisme ordinaire et tout puisant. Dans sa retraite, elle se croit née pour intérioriser le mal d'autrui dont elle se sait mortellement atteinte. Depuis longtemps, elle veut écrire et vivre à la hauteur de ses intuitions, de son intelligence. Écrire et vivre sont inséparables. L'un et l'autre n'ont pas à se conjuguer, ni à s'exclure non plus. D'instinct, elle n'aime guère ce vers de Mallarmé : « La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. » Ces mots faisaient le ravissement des intellectuels qu'elle fréquentait. Ils les avaient à la bouche comme un éclat de rire.

Ce soir, elle entend encore faire le point. Le temps mort l'y oblige presque. Pendant que son mari est attablé à lire et à prendre des notes, elle combat la déliquescence qui la piège. La précarité de l'existence lui apparaît comme une affaire de l'esprit. Un tour de tête, un si petit et si grand cauchemar à la fois, mais entretenu pour faire en quelque sorte qu'on soit déjà mort avant de commencer à exister. Cette mort dans la vie est bien mentale, elle n'appartient pas à l'existence matérielle.

Elle est devenue cette morte vivante à force de contempler l'absence, au milieu des à quoi bon réitérés. Elle parvient si vite à glisser en elle-même, dans le vide vertigineux du château médiéval, la métaphore des rêves adolescents. Il y a trop d'émotions et de peurs là-dedans. Elle ne l'ignore pas. Seulement le temps relâché fait son oeuvre inquié-

tante, la même, répétée jusqu'au malaise bien physique. Elle s'accroche à ces bords uniquement réels de la situation. Elle est mariée depuis peu, elle et lui sont des étudiants, elle travaille pour combler l'insuffisance des bourses d'études. Il l'aime, elle ne voit que lui. Il est dans la pièce voisine, comme à peu près tous les soirs, à sa table de travail, studieux. Dans une entente tacite, elle et lui ont aboli les dimanches et les vacances qui rythment l'année. Avec le même silence complice, il avait été décidé que leur existence serait reliée aux livres. Toutefois, le projet n'avait pas été réellement formulé, leur accord était sous-entendu puisque, à chaque jour, il s'était renouvelé depuis qu'ils étaient ensemble. Elle est doucement réconfortée par le pacte qu'il y a entre eux. C'est tangible comme un bord réel auquel il fait bon s'accrocher. Oui, ils continueront ces jours de labeur intellectuel. Elle finira par s'y mettre aussi, à écrire, trouver sa consistance, une voie bien à elle, déjà elle redoute l'expression, elle en reconnaît partiellement la fausseté.

La jeune femme sort de la chambre, hésitante, elle va déranger celui qui, immobile, est centré sur sa lecture. Elle voudrait lui parler de leur pacte tacite, de son accord profond et des espérances qu'elle entretient. Elle lui dira combien leur rythme quotidien a changé le cours de ses jours, que s'adonner ainsi à l'étude et, probablement, à l'écriture commande cet effort constant auquel elle est prête à se livrer. Mieux encore, elle n'entrevoit pas de vie meilleure. Pour tout dire, il saura qu'elle cultive le vœu de réaliser un livre avec lui, elle lui en parlera. Elle rôde autour de lui. Il lui semble qu'il sait déjà tout et, qu'en vérité, elle ne parle que de cela, aux repas du soir, par exemple. Avant leur mariage, n'était-ce pas déjà clair ce qui les unissait ? Pourquoi la forçait-il, en ce moment, à condenser une série de conversations et de gestes qui n'avaient pour but ultime que l'expression enfin officielle de leurs agissements ? Elle reconnaissait qu'il

ne la forçait pas comme elle le pensait. Seulement, elle souhaitait marquer un temps d'arrêt, être déliivrée des sous-entendus, autrement dit, entendre confirmer le projet véritable de leur union, savoir qu'elle n'errait pas, qu'elle ne s'était pas trompée depuis le commencement. Elle rôde, il ne bouge pas. L'époque prenait plaisir aux jeux de mots et, curieusement, à une opposition rigide aux institutions. On raffinaît à propos de la marginalité intellectuelle, cette façon de ne pas se prendre au sérieux dont elle était blessée.

Elle porte la main à son épaule, il lève la tête et articule doucement : va, va travailler. Elle le regarde encore un peu penché à sa table. Cette tête qu'elle aime tant, ce corps mince et musclé dans l'éternel tricot de coton aux coudes usés, oui, il incarne tout à fait l'image de l'intellectuel. Elle se demande si seulement il le sait. Elle se taira. Faut-il chercher à confirmer de manière obsessionnelle ce qui est déjà là ? Devant la bibliothèque, elle cherche les livres déclencheurs, il y a tant à lire. Les livres lui rappellent qu'elle est encore jeune, pourtant n'ont-ils pas glosé mille et une fois à propos de leur retard, de leur situation de rattrapage jusqu'à verser dans cet excès du pas encore prêts pour écrire ? Elle n'avait guère eu d'enfance, sa jeunesse avait été gâchée par des affrontements sans fin, bien concrets, peu assumés. Depuis leur mariage, elle conservait la certitude que leur silence besogneux était le meilleur gage. Maintenant, comme auparavant, le temps flasque faisait son oeuvre, elle était adulte depuis longtemps, depuis toujours lui semblait-il, mais elle n'en était plus certaine devant la bibliothèque. Dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline, elle lit au hasard : « Faut pas croire que c'est facile de s'endormir une fois qu'on s'est mis à douter de tout, à cause surtout des peurs qu'on vous a faites. » Quitte à se piéger, ses peurs, elle les dirait, il n'y a qu'elles. Rien ne lui apparaît plus tangible que ce mouvement effréné qui la mène à la dissolution mentale, elle sait que le corps suit

le même cours, cependant difficile à évaluer quand on a vingt-cinq ans. Céline encore : « La vérité de ce monde, c'est la mort. » La vérité c'est que Céline a beaucoup écrit après *Voyage au bout de la nuit*. Sa grande peur de l'art était liée à la vénération. La littérature, on la vénérât ou elle n'existait pas. Cette propension à rendre plus grand que nature ses espoirs, mêmes légitimes venait de son éducation qui avait collé plus que de raison. L'impossible auquel elle tenait tant venait de là. Elle ne saisissait pas que l'inconsistance était liée à l'époque et que l'horreur éprouvée ne lui appartenait pas en propre. Céline a beaucoup écrit une fois la mort annoncée. Le piège, la mort au-dedans, les peurs introjetées, mais consistante comme fer la réalité, un corps dans l'espace, c'est là, l'intervention. Elle aimerait formuler à haute voix le tremblement, le doute, elle va vers la cuisine. Et tant pis pour la soirée qui avance, qui aura encore été inutile. Ce n'est pas de gaieté de coeur qu'elle va à la cuisine, décidée à préparer un plat pour le lendemain. La nuit d'été est tombée depuis un moment, l'air plus frais ne réussit pas à rafraîchir son corps bouillant. Elle réprime un frisson, touche ses cuisses en feu. Le coeur a mal autant que la tête, elle sait si bien se dissocier mentalement alors qu'elle s'éprouve comme une totalité effrayante.

Elle n'a pas de mal à se persuader qu'il vaut mieux faire la cuisine. Ce sera fait pour demain. Elle en aura un peu plus d'une heure et c'est bien ainsi, le temps avancera, pour ne pas dire qu'elle s'avancera. Les tâches domestiques lui incombent, elle ne s'en plaint pas. Elle les fait généralement d'un pas léger même si elles lui reviennent à peu près toutes. Lui, il s'est installé avec elle comme il l'était chez sa mère. Il arrive qu'elle l'appelle : Pacha ! Il en rit, la vie n'a qu'à continuer. Là, il est venu à la cuisine, réchauffer un café qui dure toute la soirée. Il s'approche, geste furtif et demande ce qu'elle fait. Une tarte aux fraises. À l'occasion, elle se met comme ça, à faire la cuisine, tard dans la

soirée. Il est seulement étonné à cause de l'été. À son tour, il rôde, elle l'embrasse comme pour le rassurer. Il manifeste sa gaucherie quand, dans la cuisine, il superpose à cette femme l'image de sa mère. Elle a envie de le lui dire. Il ne la croirait pas, au pire, il se fâcherait. D'un pas de chat, il retourne à sa lecture. Elle est parvenue à se ralentir, plongeant les mains dans la pâte un peu rude et collante à la fois. Faire la cuisine à cette heure la rassure, on le dirait, l'entraîne qu'elle met à toucher les ustensiles est éloquent. Pourtant, elle sait qu'elle fuit, elle le saura tout à fait lorsqu'il ne lui restera qu'à attendre la cuisson de la tarte assise à la table de cuisine. Le bilan de la journée n'est pas lourd. Encore un jour qui s'est éternisé. Un jour sans appel dans la balance du temps. Ces questions sans issue la vident, ne la mènent nulle part. Elle est habile, elle aussi, dans l'art de ne pas se prendre au sérieux. Toutefois, au lieu d'un étonnant éclat de rire, elle verse dans la manie commune des petites névroses, déchirée, abêtie. La matérialité ne subsiste plus alors, comme bord ferme. Les petites névroses nonchalantes, elle les reconnaît bien chez des femmes de classe moyenne, y compris chez celles-là qui simulent la pauvreté. Une vie conjugée à l'ennui quand on n'éclate pas : dans les rires ou dans les cris. Elle, elle ne connaît pas l'ennui depuis les affrontements inassumés ; maintenant, elle est confrontée au vide sans appel et sans visage.

Elle s'accroche aux mots de Céline, « à cause surtout de ces peurs qu'on vous a faites. » C'est cela qu'on avait réussi, par un véritable tour de force, à tuer en elle, cette capacité d'identifier à l'extérieur d'elle-même, le mal qui la rongait. Elle ne parvenait pas à endêver la société. Le mal, c'était elle, toujours elle. Les autres, la vie des classes moyennes qui miment la pauvreté n'y étaient pour rien. Elle avait appris à respecter, à vénérer. Elle crevait d'un solipsisme permanent, d'avoir été soumise à ces affrontements pour lesquels elle don-

nait aux autres le bénéfice du doute. Ceux-là devenaient ses enfants qu'elle s'efforçait de comprendre. Elle se surprend à parler toute seule : on ne peut prendre sur soi le commencement et la fin. Devant le plat réussi, elle aura envie de vomir.

Au petit bureau, elle ouvre le cahier noir, elle note ce qui suit :

Ce que j'écris de mon langage tient du mythe quant à l'idée et de l'expérience expiatoire quant à l'exactitude. Je me tiens dans une confrontation en apparence insoluble, ouverture et fermeture, puissances égales, ma langue en quête d'une troisième voie. En attendant, j'ai deux langues peut-être plus, ne raffinons pas, ce n'est pas le jour. Quand la colère des forts comme des faibles se verse entièrement sur moi et que j'endosse ses tenants et aboutissants, je chute devant un miroir, en un tourbillon de l'esprit et je repère des forces contraires. J'ai déjà entretenu avec le langage une aisance bien réelle. Maintenant, les mots me sont ôtés, la phrase est bafouée et je crie d'une voix éteinte.

Il m'apparaît clair, malgré mon obstination, que je ne rattraperai pas l'aisance des jours où je savais me centrer, où les petits récits s'arrangeaient phrase après phrase pour faire transparaître une véritable émotion, une seule délivrée des émotions frontalières qui sont miennes maintenant. La langue s'apprenait et le bonheur de l'appivoiser m'a quitté avant que je ne fasse connaissance avec la phrase proustienne, ce qui eût été la droite ligne de mon apprentissage. Il n'y a ni commencement, ni fin, il y a ce qui est. Maintenant, les mots s'isolent, se syncopent, ils existent dans leur matérialité, bruts et sonores. Le mot s'impose, hors contexte, célibataire, gravitant dans sa trajectoire symbolique, au lieu de tracer calmement son contour visuel sur la page blanche. L'aisance a reflué vers les bords de la vie matérielle que je ne cir-

conscris plus par écrit. Les mots dansent une danse de mort. La maladie des mots me gêne l'existence. Pas un mot qui ne s'offre avec le sérieux et le calme de l'apparente socialisation. Semblables, les mots n'appartiennent pas à la même grammaire. Les phrases ne s'enchaînent plus, les mots souvent répétitifs et toujours isolés de la danse de mort livrent une bataille pour s'inscrire proprement dans la langue. La phrase met en jeu un combat à finir. Ça qui a lâché, l'aisance, oui, une aisance circonscrite qui était portée par un désir centré, ignorant son nom mais qu'importe. C'était un plaisir sans conscience, moitié endormi, englué par les idées du temps certes, mais qui ne se rebellait ni à la phrase, ni au récit.

On ne tient pas à un plaisir aussi marginal que celui d'écrire quand on est adolescente. Ainsi, « les peurs qu'on vous a faites » deviennent celles que vous vous ferez dans l'impossibilité d'être soi-même le commencement et la fin.

* * *

Elle se détend, elle sourit. Elle ne pense pas à l'homme en train de lire, l'homme agacé quand elle lui parle de ses expériences et se hâtant d'affirmer qu'il s'agit de psychologie dépassée et indéfendable dans littérature d'avant-garde.

Non, pour l'instant, il n'y a pas de quiproquo. Son mariage, elle le concevait lié à leur dynamique d'intellectuels, il y aurait de la place pour deux.

BLES
cle

Handwritten text in a highly stylized, cursive script, possibly representing a musical score or a form of shorthand. The characters are dense and overlapping, with some legible fragments like "The d" visible near the bottom right.

The d

The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that every entry should be clearly documented and verified. The second section details the various methods used to collect and analyze data, highlighting the need for consistency and precision. The third part describes the results of the study, showing a clear trend in the data over time. Finally, the document concludes with a summary of the findings and a recommendation for further research.

Vers un scénario :
« L'argent » ; ou
« Tremblement de terre
à L.A. » ; ou
« La faille »...

1. Les *riches*, super-riches, derniers riches, se retirent pour fuir la masse, la promiscuité, les « autres ». Citizens-Kane regroupés, Milliardaires en dollars qui viennent d'acheter une montagne, gardée maintenant par des mercenaires en armes, ravitaillée par hélicoptère (avec jacusis de 20 m³ dans des grottes de luxe)... etc. Surimpression de « déluge », de « derniers jours de l'humanité » : ces Survivants ont gagné les hauteurs, fuyards extra-terrestres de cette terre.

2. À l'autre extrême, deux autres *humanités* :

a) la *masse*, l'embouteillage middle-class en général traité par ordinateur, the average-welfare-culture.

b) les damnés de la terre, slums dangereux à Watts, le « métissage » redouté, les bandes de voyous cloutés, poignardés. Or tout cela dans *notre* quotidien délinquant, de même que l'Argent est dans l'aujourd'hui avec ses *spéculations* formida-

bles. Pas d'An 2084, ni de planète Mars : mais la planète Terre peu à peu déterrestree...

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Comment croiser ces mondes, ces trois sphères ? Comment l'intrigue ira-t-elle les confrontant, mêlant, après avoir montré leur séparation, leur *Apartheid* ? Par émeutes, sièges, massacres, vers une fin abjecte ? La catastrophe sera celle du *tremblement de terre* — Entr'ouvrant cependant (seuil, battement, porte dérobée) la possibilité de quelque salut, d'une « issue » ? Par quelle médiation ? L'Art (musique, peinture, poésie) va offrir son « inutilité » aux désirs de *pratiquer-une-issue-de-secours*... Un personnage du groupe 2-a est vu très tôt lisant le Kleist. La destruction des chefs-d'oeuvre des Riches ne sera pas le fait de la barbarie iconoclaste d'« Orange mécanique ».

Un nouveau « soin » pourrait partir des deux côtés : donc par une histoire d'amour : un Roméo des Riches et une Juliette de la middle-class, intelligents et par leur amour, arriveront à comprendre un principe de transformation et de réconciliation ?

Caractéristiques des 3 plans (ou « sphères ») d'existence (américaine) :

1. *La Haute* :

– « grande musique » à haute-technologie-ajoutée (cf. l'Appareil de Jean L. à Haute-Fidélité-laser ; son télescope ; sa voiture à antennes, etc...

– lasers

– fontaines bleu-mousseuses

– les magazines « de luxe » (« Vogue », « La photo », etc.)

2. La « masse »

- Musak de supermag, « douce », incessante
- rootbeer
- les jeux électroniques
- la B.D.
- la secte ?

3. Les damnés

- armes de poing ; alcool, drogues
- illettrés.

Des personnages : en 1. jeune Roméo doré, ayant conservé l'usage du livre et quelque culture (plutôt qu'un fou Howard Hughes ?)

en 2. une métisse américaine, très belle

en 3. un de ses frères, violent.

Le point de vue, ou référentiel, plus insistant, serait pris à la zone moyenne : qui se procure *le spectacle* de la Haute et celui des damnés par les films ; chaque « monde » connaîtrait l'autre par des films spécifiques, des chaînes TV spécialisées ?

Déterminer des traits homologues « homogénéisant » les trois mondes ; ceux d'une américanité traversant les différences.

L'hôpital (de la prothèse) ; le culte (bingo dans les chapelles) ; le zoo anthropoïde (Disneyland), ou le studio de cinéma. Ou : de l'anthropomor-

phose américaine. Déployer (par photos ? films dans le film ?) sa hiérarchie des êtres, ou « mimesis » : depuis le bas = animalité domestiquée, par les chaînons intermédiaires des monstres ou animaux anthropomorphisés (Disney ; créatures zoomorphes des films « d'Espace », grands singes à Qi, etc.), par les robots sentimentaux, les hommes zoomorphisés, jusqu'aux *supermen* : figurant humanoïde du haut (symétrique du bas ?) (androgyné ?) supermusclé super « intelligent » (robot dans le « cerveau », etc.) : « homme » de (re)confection « à l'identique », sorte de vampirisé de la technique. L'acculturation (devenir *culturel* du monde) sur le schème d'un film de vampire (morts qui se croient vivants, et inversement) laisse échapper un « presquevampirisé », le Roméo riche par exemple, qui se retient au Vieux Monde par un Kleist ?, mais surtout par l'amour, « à réinventer ».

Considérations sur l'apartheid ; l'événement ; la faille

« Notre partage » nous partage répartit des différences qui tournent à la séparation et à la partition. Les différences sont à la fois (pour cette condition à jamais *paradoxale* donc) aimables et odieuses, conditions de l'amour même, qui les disjoint par définition, et de la haine. Hommes femmes : symétriques et dissymétriques ; différents, pour toujours à jamais ; respectant l'altérité, l'insubstituable, inneutralisable, dans la connaissance de cette différence et de la différence entre *connaître* (par les savoirs, entre autres) et *être-tel* (cette différence est-elle la source du *comme* : de la comparaison, qui « rapproche » en soignant, circonscrivant, la différence insuppressible).

Les séparations interprètent et accusent et pervertissent les différences et les disjonctions.

Ici ordonnons plusieurs remarques :

— Les différences sont ordinairement recouvertes ; elles peuvent (et « doivent ») être amenées à visibilité par l'*image*¹, mais (ou : parce que) elles se dissimulent, *s'oublie*nt : le propre du *Léthé* où nous vivons (« mourant sans nous en apercevoir »), c'est de nous insensibiliser aux différences, aux oppositions, de nous éviter la lucidité *paradoxe*, en favorisant la *syncope* du passage de A à non-A : autrement dit de fomenter la violence, d'en accumuler la menace orageuse en juxtaposant les séparés, qui « se retiennent » violemment, sans ménager leur *relation*. On ne croit pas à la faille, on ne la voit pas ; elle ne passe pas, elle ne passe pas par ici ; elle n'est nulle part : *l'Abîme n'est nulle part* — et ainsi repasse partout.

1/ Note sur l'image

Il s'agit d'*images*. Le terme rassemble :

— le plan de l'imagination *psychologique* ; le sens de *phanopée* chez Pound : écran mental de « projection » (« qu'est-ce que tu vas pas imaginer ! », etc.)

— le plan de l'*icône* en général, et filmique en particulier ; « livre d'images » ; « illustrations », etc.

En particulier, sous l'angle d'une convenance, connivence, spéciale, entre la phanopée psychique et l'écran filmique audiovisuel — ce qui fait que la photo, le film, supplante tout autre monde, et art, dans la « fascination du public ».

— Le sens baudelairien, c'est-à-dire de l'*esthétique transcendentale* ; i.e. le sens *poétique*, par lequel les *images*, dont Baudelaire disait avoir le *culte exclusif*, ne désignent pas les vignettes mais le rapprochement poétique, la mise en scène du monde, du beau monde, référentiel à ce que Kant appelait « imagination transcendentale ».

Soit : le visible devient lisible, et réciproquement (dans « la réciprocité de preuves » mallarméenne) en tant qu'il est dicible, et dit : recueilli, par rapprochement, dans l'élément d'accueil qui sera toujours celui de la langue, notre maternelle, où la pensée se prend, « sous les yeux » par le film, et simultanément « logique », *dit*.

C'est pourquoi un film peut être sans *image* — sans imagination. Ils le sont presque tous, dans l'exacte mesure où ils ne sont pas des poèmes, mais des conneries.

– L'Art entend (s'entend à) donner à voir les différences et les ruptures, le grand jeu de la disjonction (*polémos* d'Héraclite) et sa fixation mauvaise en *apartheids* « normalisés » (et soustraits à la réflexion, se faisant passer pour « naturels », et redevenus indifférents). Soit le *tremblement de terre* de Kleist : chiasme de l'Enfer et du Paradis : à la *faveur* de la catastrophe la mauvaise séparation des amants est abolie : le paradis d'une re-naturation a lieu, éphémère ; les échanges humains reprennent réalité. Mains chaudes d'ordre et désordre ; puis le Mauvais ordre de la loi trop humaine, qui interdit l'amour « incestueux » reprend vengeance, « céleste » : châtement final sur les amants.

– La *faille*, donc : ambivalence de la faille : elle aggrave, casse, et offre la chance d'une ré-volution réparatrice. Elle *fixe* l'abîme, localise la disjonction absolue. C'est la catastrophe qui fait voir, *révèle* le désordre établi, et ainsi prépare une réparation possible. Ainsi *la faille* de Californie, aire du tremblement de terre imminent, zone de menace, peut fournir l'appareil allégorique. Kleist transposable à Los Angeles 1990.

Je recommence :

– On ne croit pas à la faille ; l'abîme n'est nulle part. Parfois l'exception d'une scène nous *réveille* un moment : le pauvre tendant sa main vers la mienne, chair et os, mais le plus souvent c'est à la T.V. ; l'abîme de la faille qui rejette les mourants-de-faim passe « là-bas », ailleurs que tout ailleurs, puisque c'est « sur l'écran », film, etc. (se rappeler que l'Éthiopie aussi est une zone de « faille »).

– L'événement, c'est quand la différence passe à mes pieds, ici maintenant, me disloque, m'arrache ; en l'occurrence, ici l'abîme, le film en parle comme de celui que l'argent creuse, ou qui est creusé en argent ? montrer qu'elle *a bien lieu*, qu'elle passe, la faille, et qu'elle *me fend* ; et la

montrer par surdétermination sismique : à la puissance de l'allégorie, redoublement, dans une affaire-récit de lézarde sismique.

– La catastrophe est chance de réconciliation ; le problème, c'est que la restitution « révolutionnaire » d'un ordre plus vrai (« Amour ») qu'elle rend possible, ne peut durer. Pourquoi ? Pourquoi « l'amour est-il à réinventer » — mouvement perpétuel ? L'art peut-il se substituer à la « catastrophe » en accomplissant le même effet : réveilleur, réparateur, re-probateur, ouvrant une *terre promise* en celle-ci mais « sur-réelle » = non réelle, ni irréelle ? etc.

– C'est *tout cela* que le film porte à visibilité et à lucidité. Il y a donc à déterminer *quelle* faille ; à choisir le mode de différence-séparation prédominant qui ravage notre monde : cette faille menaçante (séparation de l'humanité en deux) ici figurée par la terre sismique, le film dira que c'est celle de l'Argent ; ce qui divise, ébranle, sépare, *disloque*, sera l'Argent. (Ce pouvait être le splitage de la terre en deux superpuissances, avec « Mur de Berlin », etc. ; ici ce sera l'Argent).

Vers un scénario :

Donc : à la faveur de *Erdbebung*, qui va révéler et neutraliser, voire : réparer un moment la séparation ; va dis-et-conjoindre, réunir, comme chez Kleist, improbablement : la Belle et le Doré ; les 2 ou 3 « mondes » faits pour ne jamais se rencontrer (restant chacun de part et d'autre de la séparation, sans voir celle-ci) ; et ensuite les redisloquer. (Il y a Monde et non plus mondes quand les « mondes » peuvent se rencontrer.)

Donc la prison dont s'échapperait le Roméo sera celle du Château du dollar où sont reclus (variante *sadienne* ?) les grands-Riches. Le tremblement

détruit et jette au dehors. Montrer parallèlement le monde immonde de la jeune Noire et de ses frères : débris de Welfare, poubelles de l'Amérique, détritiques sémiotiques etc. ; exposé à, puis disloqué par, la secousse.

POSSIBLES
Le mal
du siècle

Vers la *rencontre* : où apparaît la Faille (qui a déjà été indiquée par le montage alternatif des 2 mondes). Ce qui disloque les rapproche ; ce qui rassemble va les séparer, non sans que le moment de l'Issue ait eu lieu, montré par *son* dire...

Lieu du drame : un *Disneyworld*, où la jeune fille est vendeuse, et où son frère prépare un hold-up, et où Roméo Dollar a suivi la jeune fille. Il est venu ce jour-là, accompagner le pilote de l'hélico ; l'hélicodrome jouxte le Disneydrome, etc. Or le tremblement se déchaîne à cette minute ; ils vont échapper à la destruction grâce à l'hélico : le tremblement a lieu *sous* eux ! Roméo a tendu les mains à Juliette et l'enlève ; elle a tendu les mains à son frère le Voyou, et l'avion les soulève et les transportera vers la Montagne, épargnée, où un paradis-enfer les attend.

Notes

— Ce que le film fait voir, les personnages ne le voient pas, mais, à la fin coïncident avec la sagesse de la caméra, i.e. du Narrateur, en sauront autant que le film en voit. I.e. : le narrateur, ou caméra, dans ses mouvements perceptibles *pour* le spectateur (par exemple un lent traveling qui « rapproche » la caméra « narrante » du héros, etc.), mouvements rapportés ou non à un point de vue de narrateur *dans* le film, progresserait en connaissance et en sagesse, entraînant avec lui le spectateur dans une certaine anticipation par rapport aux « personnages ».

– Réfléchir à l'expression *en abîme*. Quelle analogie y a-t-il (*homologie*) entre l'Abîme dont je parle (« nulle part », etc. et la loi de montage, de composition, d'une oeuvre ? (« séparés par un abîme » et ainsi voisins : de part et d'autre, musique, poésie...)

– Redoublement complexe : rapports *par le film* des « mondes » entre eux ; un film dans le film *pour la sortie hors* du film, la « guérison » du cinéma (transposition du Quichotte).

Questions

Ils partageraient la *même culture* ? Celle de Disney ; une « américanité », celle qui donne sa force centripète au melting-pot ; le « désir de devenir américain ». Cependant, dans la Haute il y aurait vestiges de l'ancienne culture (« Kleist »). Et dans la basse, *et fuite* vers l'immonde (destruction, viol...) *et rémanence* de fraternité chrétienne (les Mexicains exilés en familles pieuses...)

D'où provient le retournement, d'où procède en général la contrefinalité, la rétroversion en *servitude* de toute intention-action humaine, de tout désir de liberté ? ! (Les Roumains ne peuvent plus se voir ! Les Tchèques sont privés de catholicisme, etc.). Comment en plomb vil l'or se change-t-il ? Et quelle est l'alchimie du contraire, qui repasse le plomb en or, *grand art* ?

Le Riche et le pauvre, radicalement étrangers l'un à l'autre, entreverraient la partition de leur Partage par le tremblement de terre ; « dans » la faille qui fend ; tenteraient de la surmonter par amour, qui en appelle à un autre principe, principe de transformation, qui se prolonge (?) en *alchimie d'art* ; connivence entre le désiré d'amour et le désiré de l'art, qui ne veulent pas l'Enfer des Séparations, etc.

Ou : ces deux mondes oppugnants, exclusifs : celui du tueur-inculte et celui de l'intellectuel, type Tarn ou D.K., comment peuvent-ils être, à nouveau, *du même monde* ? Par une catastrophe ; comment celle-ci peut-elle se continuer, enfanter un ordre « vrai ». Le tremblement de terre abolit un tas de séparations, *confond* presque tout, mais *manifeste* les différences du type *amour*.

SSIBLES
mal
siècle



Rhod

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

ANNE-MARIE AL

NOTES SUR LES AUTEURS

Née le 13 décembre 1921 à Montréal, elle vit de Québec depuis 1963. Collaboratrice occasionnelle de la revue *Éros* et membre du comité de sélection de la revue de poésie *Évident* depuis 1984. Auteurs de *Grès* (1979) et *Veille* (1982), deux éditions des romans à Paris; elle vit de l'enseignement universitaire. Elle fait de mise aux éditions de *Éros*.

MARIE-CLAIRE BLAIS

Née à Québec en 1940 — Après avoir rapporté le Prix Médley pour *Une Saison après le via d'Estimuel* (1965), Marie-Claire Blais séjourne durant plusieurs années aux États-Unis, puis en France pour revenir au Canada en 1972. Elle a publié une trentaine d'ouvrages dont les deux les plus récents sont *Le Sourd dans la ville* (Village d'Éros) (Prix de l'Académie française), *Place et la guerre de résistance* (É). Ses livres ont été traduits en anglais et dans d'autres langues.

GAIETAN BRÛLOTTE

Né à Lévis (Québec) en 1943. Études universitaires à Québec et Paris. Son premier roman, *Vingtes* (1977), lui vaudra le Prix Roger-Clair et lui valant pour la révision. En 1982 il reçoit le Prix France-Québec pour son recueil de nouvelles *Le Sourd dans la ville*. Gaétan Brûlotte enseigne la littérature française et québécoise aux États-Unis.

NOTES SUR
LES ALPES

ANNE-MARIE ALONZO

Née le 13 décembre 1951 à Alexandrie (Égypte). Vit au Québec depuis 1963. Co-fondatrice et directrice de la revue *Trois* et membre du comité de rédaction de la revue de poésie *Estuaire* depuis 1984. Auteure de *Geste* (1979) et *Veille* (1982) aux éditions des Femmes à Paris, elle vient de faire paraître un sixième titre *Bleus de mine* aux éditions du Noroît.

MARIE-CLAIRE BLAIS

Née à Québec en 1940 — Après avoir remporté le Prix Médicis pour *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* (1965), Marie-Claire Blais séjourne durant plusieurs années aux États-Unis, puis en France pour revenir au Canada en 1972. Elle a publié une trentaine d'ouvrages dont les titres les plus récents sont *Le Sourd dans la ville*, *Visions d'Anna* (Prix de l'Académie française), *Pierre et la guerre du printemps 81*. Ses livres ont presque tous été traduits en anglais et dans d'autres langues.

GAËTAN BRÛLOTTE

Né à Lévis (Québec) en 1945. Études universitaires à Québec et Paris. Son premier roman, *L'Empire* (1979), s'est mérité le Prix Robert-Cliche et fut adapté pour la télévision. En 1982 il a reçu le Prix France-Québec pour son recueil de nouvelles : *Le Surveillant*. Gaétan Brûlotte enseigne la littérature française et québécoise aux États-Unis.

MICHEL BUTOR

Né à Mons-en-Baroeul, en 1926. A enseigné la philosophie en Angleterre, en Grèce, en Égypte et aux États-Unis. Romancier, poète, essayiste et critique, a publié notamment : *Passage de Milan* (1954), *L'Emploi du temps* (Prix Fénéon, 1956), *La Modification* (Prix Renaudot, 1957), et *Brassée d'avril* (1982), ainsi que la série des *Répertoires* et des *Illustrations*. « Hermès président au carrefour des arts » (Dictionnaire des littératures de langue française Bordas)

PAUL CHAMBERLAND

Né en 1939 à Longueuil (Québec). Études en lettres et en philosophie à Montréal et Paris. Paul Chamberland est co-fondateur de *Parti Pris*, revue culturelle et politique. Après deux ans d'enseignement universitaire, il s'engage dans diverses pratiques néo-culturelles. La poésie, l'écriture forment l'axe permanent de son activité. Quelques titres : *Terre Québec* (1964), *L'Afficheur hurle* (1965), *Demain les dieux naîtront* (1974) et *Compagnons chercheurs* (1984).

FRANÇOIS CHARRON

Peintre et poète. Né en 1952, à Longueuil. A publié, depuis quinze ans, une vingtaine d'ouvrages (poèmes, essais, textes). « Conçoit la poésie comme une non-valeur absolue. S'intéresse présentement au refoulé religieux à partir duquel un sujet prend forme, ce afin de se mesurer aux conséquences du Mal (absence, douleur, mort, haine, intolérance). Cherche, à travers la déchirure qui le fait respirer et parler, à déplacer les savoirs

et ouvrir le corps à plus de légèreté. Ne reconnaît qu'une seule qualité à l'écrivain : *décevoir* (le sens, le temps, la communauté), en ayant l'audace d'être soi-même, c'est-à-dire personne. Dernier livre paru : *La vie n'a pas de sens, aux Herbes Rouges*».

MICHEL DEGUY

Né en 1930 à Paris. Michel Deguy a publié, entre autres, *Fragments du cadastre* (1960), Prix Fénéon, *Poèmes de la Presqu'île* (1962), Prix Max-Jacob, *Tombeau de du Bellay* (1973), *Gisants* (1985), Prix Mallarmé. Il est maître de conférence (littérature française) à l'Université de Paris-8 et rédacteur en chef de la revue *Poésie*. Il est aussi traducteur de Heidegger et de Paul Celan.

MADELEINE GAGNON

Née à Amqui (Québec) en 1938. Poète et critique, Madeleine Gagnon enseigne la littérature depuis 1968. Elle a publié plusieurs ouvrages dont *La venue à l'écriture* (1977) en collaboration avec Hélène Cixous et Annie Leclerc, *Lueur* (1979) et *La lettre infinie* (1984). Elle est cette année « écrivain-en-résidence » à l'UQAM. Une suite poétique, *Les Fleurs du Catalpa*, paraîtra au printemps 1986. Madeleine Gagnon a aussi publié des contes et des poèmes pour les jeunes.

RAYMONDE GODIN

Née à Montréal en 1930. Études classiques et formation artistique au Musée des Beaux-Arts de Montréal.

En 1954 elle va vivre à Paris. À partir de 1967, études de l'art et de la calligraphie orientale. Expositions récentes à Montréal, à la Galerie treize, et à Paris à la Galerie Jacob, chez Nane Stern et aux Services culturels du Québec.

SUZANNE JACOB

Née à Amos, en Abitibi (Québec). « Avant, je m'appelais Suzanne Barbès. Tout le monde disait « Comment ? » Je disais « Barbès ». On disait « Comment ? » Ensuite, ils ont dit « Jacob, pourquoi ? C'est juif ? » A publié *Flore Cocon* (1978), *La Survie* (1979) et *Laura Laur* (1983), Prix Paris-Québec et Prix du gouverneur général. Parallèlement au roman et à la poésie, Suzanne Jacob fait de l'édition et de la chanson.

FRANÇOISE LALANDE

Née dans les Ardennes (Belgique) en 1941. A vécu 2 ans au Zaïre, 4 ans en Colombie et Équateur. Romancière, critique, auteure de théâtre. Quelques titres : *Le gardien d'abalones*, Jacques Antoine (1983) ; *Coeur de feutre*, Jacques Antoine (1984) ; *Le souvenir de ces choses*, RTBF (1983) ; *Alma*, RTBF (1984). Vit actuellement à Bruxelles.

CLAIRE LEJEUNE

Née à Havré (Hainaut-Belgique). Claire Lejeune a remporté en 1984 le Prix Belgique-Canada pour l'ensemble de son oeuvre. Elle a publié notamment *La gan-*

gue et le feu (1963), *Mémoire de rien* (1974) et *L'Oeil de la lettre* (1984). Elle est secrétaire permanent(e) du Centre interdisciplinaire d'études philosophiques de l'Université de Mons (CIEPHUM) et fondatrice des Cahiers internationaux du Symbolisme (1962) et de *Réseaux* (1965).

ANDRÉ MAJOR

Né à Montréal en 1942. Participe à la fondation de la revue *Parti Pris*. A publié des recueils de nouvelles (*La chair de poule*, 1965, *La folle d'Elvis*, 1981) et des romans (*Le Cabochon*, 1964, *Histoires de déserteurs*, 1974-76). Cette dernière trilogie romanesque lui valut, en 1977, le Prix du gouverneur général. Actuellement réalisateur au service des émissions culturelles de Radio-Canada.

DANIEL MAXIMIN

Né à la Guadeloupe le 9 avril 1947. Études de lettres à la Sorbonne, Paris. Auteur du roman *L'Isolé Soleil* (Seuil, 1983). Producteur de l'émission *Antipodes* à France-Culture (Radio-France).

LINE MC MURRAY

Née au Québec en 1953. A soutenu en 1981 une thèse de doctorat sur la Pataphysique. A publié des textes-fictions (*Bluff*, *Long Shot*, *Le Torque*, nbj éd., des textes-théories (*La mort du genre*, *Fiction /as/phyxion/transfixion*, *Le détournement*, nbj éd.) À paraître : *L'enjeu du Manifeste ou le Manifeste en jeu*.

RICHARD MILLET

Né en 1953, en Corrèze. Après des études supérieures à l'Université de Paris-Vincennes, il enseigne les Lettres modernes. Membre du comité de rédaction de la *Quinzaine littéraire*, il fonde en 1983 la revue *Recueil*. Il a publié *L'Invention du Corps de Saint-Marc*, roman (1983), *L'Innocence* (1984) *Sept passions singulières*, récits (1985). À paraître en 1986, *Terres infiniment remuées* (mélange).

JEAN MUNO

Né à Bruxelles, en 1924. Auteur de romans : *L'hipparion*, *Ripple-marks*, *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon...* de contes et de nouvelles : *Histoires singulières*, *Entre les lignes*, *Histoires griffues...* De son oeuvre a été tiré un spectacle, *Caméléon*, représenté avec succès à Bruxelles, Lausanne et Montréal.

Jean Munno vit en Belgique, en un lieu curieusement dénommé Malaise, un pied de chaque côté de la frontière linguistique. Comme dans un miroir un peu narquois, il se reconnaît volontiers dans cette topographie « caméléonesque ».

JEAN ROYER

Jean Royer est né à Saint-Charles-de-Bellechasse en 1938. Études en lettres et philosophie à l'Université Laval de Québec. Il est actuellement attaché au quotidien *Le Devoir* à Montréal et correspondant du *Magazine Littéraire* de Paris. Poète, il est directeur de la revue *Estuaire*. Principaux titres en poésie : *Faim souveraine*

(l'Hexagone, 1980) et *Jours d'ateliers* (Noroît, 1983). Comme journaliste, il a réalisé de nombreux entretiens avec des écrivains dont une centaine se retrouve dans les trois tomes de la série *Écrivains contemporains* aux éditions de l'Hexagone.

FRANCE THÉORET

Née à Montréal en 1942. France Théoret enseigne dans un Cegep depuis 1968. Elle a été codirectrice de la revue *La Barre du Jour* de 1967 à 1969, cofondatrice du journal des femmes *Les Têtes de pioche* en 1976 et du magazine *Spirale* dont elle a été membre du comité de rédaction et directrice jusqu'en 1984. Elle a publié notamment *Bloody Mary* (1977), *Nécessairement putain* (1980), *Nous parlerons comme on écrit* (1982), *Intérieurs* (1984), *Transit* (1984) à la revue et aux éditions Les Herbes Rouges.

1940-1945
1946-1950
1951-1955
1956-1960
1961-1965
1966-1970
1971-1975
1976-1980
1981-1985
1986-1990
1991-1995
1996-2000
2001-2005
2006-2010
2011-2015
2016-2020

FRANCE THEORET

1912-1915
1916-1919
1920-1923
1924-1927
1928-1931
1932-1935
1936-1939
1940-1943
1944-1947
1948-1951
1952-1955
1956-1959
1960-1963
1964-1967
1968-1971
1972-1975
1976-1979
1980-1983
1984-1987
1988-1991
1992-1995
1996-1999
2000-2003
2004-2007
2008-2011
2012-2015
2016-2019
2020-2023

FRANCE THEORET

1912-1915
1916-1919
1920-1923
1924-1927
1928-1931
1932-1935
1936-1939
1940-1943
1944-1947
1948-1951
1952-1955
1956-1959
1960-1963
1964-1967
1968-1971
1972-1975
1976-1979
1980-1983
1984-1987
1988-1991
1992-1995
1996-1999
2000-2003
2004-2007
2008-2011
2012-2015
2016-2019
2020-2023

N° 20 ET 21
NUMERO SPECIAL
260 P. - 80F

ALTERNATIVES QUEBECOISES

- **Mouvements sociaux et vie quotidienne**
- **Economie alternative et développement local**
- **Nouveaux medias et interventions artistiques**

***Un ensemble inédit
de reportages et de réflexions***

*Commandes et abonnements à adresser à:
Editions PRIVAT 14, rue des Arts F-31068 Toulouse Cedex*

- *Vente en librairie: 45F/numéro (Diffusion: DIFF-EDIT)*
- *Numéro spécial 1985: 20/21. Alternatives québécoises, 80F*
- *Abonnement (4 numéros/an):
Individuel: France 145F. Etranger 180F.
Institution: France 200F. Etranger 265F.*

Privat

AUTOGESTIONS
REVUE TRIMESTRIELLE - 19^e ANNÉE - NOUVELLE SERIE

QUESTIONS DE CULTURE

Sous le titre «**Questions de culture**», l'Institut québécois de recherche sur la culture a entrepris de publier une série de cahiers thématiques, au rythme de deux par année. Chaque cahier se propose de faire le point sur un thème déterminé, non seulement en publiant des résultats de recherche, mais plus encore en ouvrant de nouvelles perspectives de réflexion.

Chaque numéro compte environ 180 pages et est en vente dans toutes les librairies au prix de 12,00 \$.

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à :



Institut québécois
de recherche sur la culture

93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3

tél.: (418) 643-4695

Sept ou huit spécialistes de disciplines diverses, rattachés ou non à l'Institut, sont invités à contribuer à la production de chaque numéro. Le contenu des cahiers ne se limite pas au Québec; il inclut des articles de nature plus théorique ou générale, ainsi que des textes favorisant la comparaison interculturelle (civilisations, nations, ethnies, régions, classes, sexes, ...).

Ces cahiers s'adressent non seulement aux chercheurs et aux étudiants, mais à un plus large public qui s'intéresse aux divers thèmes abordés: les communautés ethniques, les cultures parallèles, l'architecture, les régions culturelles, le vieillissement, les industries de la culture, les jeunes artistes, la situation des femmes, les jeunes chercheurs, la culture des organisations, ...

«**Questions de culture**» est sous la direction de monsieur Fernand Dumont.

LES REVUES CULTURELLES

- Estuaire 10-5155-20
Lurelu Jeu, cahiers de théâtre
Voix et images Pratiques Théâtrales Séquences
Nuit blanche Imagine Ré-Flex, magazine de la danse
Intervention Vie des Arts
Propos d'Art 24 images
Résistances Parachute
Études françaises Solaris
Le Magazine OVO Dérives
Les herbes rouges La nouvelle barre du jour Cahiers
Lettres québécoises Copie Zéro Spirale Moebius
Recherches amérindiennes au Québec Sonances
Possibles Écriture française dans le monde
Protée

**Lire les revues
culturelles,
c'est suivre de près
l'évolution
des milieux
artistique et littéraire,
c'est participer
aux grands débats
qui traversent
notre société.**



ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS
C.P. 786, Succursale P. 1, 11 Armes, Montréal, Q.C. H3K 3J2
Tél. (514) 523-7724

DISPONIBLES

Volume 1 (1976-77)

numéro 1 :

Tricofil

Sciences sociales et pouvoir

Poèmes de Roland Giguère et Gérald Godin 110 p. 3,00 \$

numéro 2 :

Santé

Question nationale

Poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante
154 p. 3,00 \$

numéros 3/4 :

Les Amérindiens : politique et dépossession

De l'artisanat comme instrument de conquête 249 p. 5,00 \$

Volume 2 (1977-78)

numéro 1 :

Fer et titane : un mythe et des poussières

Nouvelles perspectives du roman québécois

Nouvelle de Jacques Brossard 142 p. 3,00 \$

numéros 2/3 :

Bas du fleuve — Gaspésie

Poème de Françoise Bujold 240 p. 6,00 \$

numéro 4 :

Mouvements sociaux

Coopératisme et autogestion

Texte d'Alexis Lefrançois 151 p. 4,00 \$

Volume 3 (1978-79)

numéro 1 :

La ville en question

À qui appartient Montréal

Poèmes de Pierre Nepveu 179 p. 4,95 \$

numéro 2 :

L'éclatement idéologique

La poésie, les poètes et les possibles

Paul Chamberland : La dégradation de la vie 159 p. 3,95 \$

numéros 3/4 :

Éducation

Sur les chemins de l'autogestion : Le J.A.L.

Poèmes de François Charron et Robert Laplante 292 p. 5,95 \$

Volume 4 (1979-80)

numéro 1 :

Des femmes et des luttes

207 p. 4,00 \$

numéro 2 :

Projets du pays qui vient

158 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Faire l'autogestion : Réalités et défis

Poèmes de Gaston Miron

284 p. 5,95 \$

Volume 5 (1980-81)

numéro 1 :
Qui a peur du peuple acadien? 182 p. 4,95 \$

numéro 2 :
Élection 81 : questions au P.Q.
Gilles Hénault : d'Odanak à l'Avenir
Victor-Lévy Beaulieu : l'Irlande trop tôt 157 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :
Les nouvelles stratégies culturelles
Manifeste pour les femmes 328 p. 6,95 \$

Volume 6 (1981-82)

numéro 1 :
Cinq ans déjà...
L'autogestion quotidienne
Poèmes inédits de Marie Uguay 177 p. 4,95 \$

numéro 2 :
Abitibi : La voie du Nord
Café Campus
Pierre Perrault : Éloge de l'échec 195 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :
La crise... dit-on
Un écomusée en Haute-Beauce
Jacques Brault : leçons de solitude 274 p. 5,95 \$

Volume 7 (1982-83)

numéro 1 :
Territoires de l'art
Régionalisme/internationalisme
Roussil en question(s) 206 p. 4,95 \$

numéro 2 :
Québec, Québec : à l'ombre du G
Jean-Pierre Guay, Marc Chabot : un beau mal 161 p. 4,95 \$

numéro 3 :
Et pourquoi pas l'amour 170 p. 5,00 \$

Volume 8 (1983-84)

numéro 1 :
Repenser l'indépendance
Vadeboncoeur et le féminisme 197 p. 5,00 \$

Numéro 2 :
Des acteurs sans scène
Les jeunes
L'éducation 200 p. 5,00 \$

Numéro 3 :
1984 — Créer au Québec
En quête de la modernité 184 p. 5,00 \$

Numéro 4 :
L'Amérique
inavouable 189 p. 5,00 \$

Volume 9 (1984-85)

Numéro 1 Le syndicalisme à l'épreuve du quotidien	208 p. 5,00 \$
Numéro 2 ... et les femmes	187 p. 5,00 \$
Numéro 3 Québec vert... ou bleu ?	204 p. 5,00 \$
Numéro 4 Mousser la culture	174 p. 5,00 \$

NOM

Adresse

Ville

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) :

.....

Ci-joint un chèque mandat-poste

au montant de \$

Je souscris un abonnement à **Possibles**

Envoyez-moi le numéro suivant, en prime :

- Vol. 7, n° 1 – Territoires de l'art
- Vol. 7, n° 3 – Et pourquoi pas l'amour
- Vol. 8, n° 4 – L'Amérique inavouable

Nom

Adresse

Ville Code postal

Province Téléphone

Occupation

ci-joint :

chèque mandat-poste au montant de

- Abonnement d'un an (quatre numéros) : 15,00 \$
- Abonnement de deux ans (huit numéros) : 30,00 \$
- Abonnement institutionnel : 25,00 \$
- Abonnement de soutien : 25,00 \$
- Abonnement étranger : 30,00 \$

**Revue Possibles, B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec, H3S 2S4**

Prochains numéros :

Du côté des intellectuels
L'autogestion, une utopie concrète





THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS





ANNE-MARIE ALONZO

MARIE-CLAIRE BLAIS

MICHEL BUTOR

GAËTAN BRULOTTE

PAUL CHAMBERLAND

FRANÇOIS CHARRON

MICHEL DEGUY

MADELEINE GAGNON

SUZANNE JACOB

FRANÇOISE LALANDE

CLAIRE LEJEUNE

ANDRÉ MAJOR

DANIEL MAXIMIN

LINE MC MURRAY

RICHARD MILLET

JEAN MUNO

JEAN ROYER

FRANCE THÉORÊT